

# *Sommaire*

<b>Editorial</b>	p. 2
<b>Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées</b>	p. 5
<b>Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.</b>	p. 33
<b>Colloque Roches Ornées, Roches Dressées Hommage à Jean Abélanet</b>	p. 34
<b>Excursions</b>	p. 38
- Sortie à Agde et Loupian	p. 38
- Sortie dans la vallée du Rhône	p. 41
<b>Fenêtre sur le Sud</b>	p. 48
<b>À propos du Roussillon médiéval</b>	p. 53
<b>Notes de lecture</b>	p. 66
<b>Divers</b>	p. 70
- Un ouvrage en préparation, le volume Pyrénées-Orientales de la Carte Archéologique de la Gaule	p. 70
- Soutenance de diplôme	p. 70
- Dater par le carbone 14 : possibilités et limites	p. 71
- La numismatique au sein de l'A.A.P.-O.	p. 74
<b>Bibliothèque</b>	p. 77
<b>Liste des adhérents de l'A.A.P.-O.</b>	p. 79
<b>Composition du Bureau et du Conseil d'Administration</b>	p. 84
<b>Conférences et sorties</b>	p. 85

# Editorial

## SERVICE DEPARTEMENTAL D'ARCHEOLOGIE

### IL EST TEMPS !

#### D'un colloque réussi...

En 2001, l'association a poursuivi ses activités désormais traditionnelles mais, pour tous ceux qui l'ont vécu, le colloque en hommage à Jean Abélanet restera l'événement marquant de l'année archéologique en Roussillon. On en trouvera le bilan complet à l'intérieur de ce même bulletin, je me bornerai donc à en souligner les traits essentiels.

Il a été marqué par la mobilisation exceptionnelle de toutes les bonnes volontés ; en fédérant toutes les énergies, l'Association a assuré le plein succès de cette manifestation : toutes les communications prévues ont eu lieu, tous les posters retenus ont été exposés, cela au bénéfice d'un public nombreux, toujours attentif et toujours assidu. Les visites annexes ont drainé, elles aussi, un grand nombre de participants. Mais ce qui a le plus frappé les assistants, notamment extérieurs, c'est l'aspect festif du colloque, qui s'est manifesté lors de l'accueil, pendant les pauses et qui a culminé à Rivesaltes avec "l'inauguration" du menhir et le grand banquet qui l'a suivie. Que Jean Abélanet ait participé aussi - lui qui a très souvent animé les discussions fort sérieuses du colloque - à la fête qui l'a clôturé, et avec l'enthousiasme qu'on lui connaît, est pour nous un motif supplémentaire de satisfaction. Reste maintenant à mener à bien la publication des actes. Michel Martzluff s'y emploie, l'Association l'aidera de son mieux.

#### ...à un projet toujours en chantier.

En avril 2002, l'A.A.P.-O. aura 20 ans. 20 ans après, c'est bien connu depuis Alexandre Dumas, les mousquetaires sont fatigués. Les archéologues aussi auraient quelque droit à l'être, fatigués. Non pas que bien des choses ne se soient améliorées depuis 1982, mais il est un projet qui, lui, n'a guère avancé. L'un des premiers actes de l'A.A.P.-O. a été de demander,

en accord avec les autres associations concernées, le recrutement de deux archéologues départementaux, un préhistorien et un antiquisant-médiéviste. La requête -je l'ai devant les yeux- était adressée au président du Conseil Général de l'époque, elle porte les signatures de Jean Abélanet pour notre association, de Cyr Descamps pour le C.E.P.C., de Françoise Claustre pour le G.P.V.A., de Pierre Campmajo pour le G.R.A.H.C. et celles, émouvantes, de Pierre Ponsich pour l'A.S.P.A.H.R., et de Roger Grau pour les Amis d'Illibéris. Au fil des ans, le papier a pris cette teinte jaunâtre de bon aloi, qu'apprécient tous ceux qui aiment manier les documents d'archives. Malheureusement c'est bien là sa seule valeur.

Pourtant, ce qui était un vœu pieux en 1982 est devenu en 2001 une évidente nécessité.

#### Et de la protection du patrimoine...

En 1982, pour beaucoup encore, les archéologues, en petit nombre, étaient de gentils mono-maniaques de la pelle, de la pioche, de la truelle et accessoirement du pinceau. Il suffisait de leur prêter quelque terrain inculte et pendant qu'ils s'acharnaient avec un plaisir masochiste à gratter le sol pour en retirer, ravis, de petits morceaux de pots cassés, on pouvait en toute tranquillité construire des routes, des villas voire des buildings sur les sites sous-jacents. Voir, à titre d'exemple, comment s'est déroulée la mise en place de l'autoroute A 9 dans les années 1970.

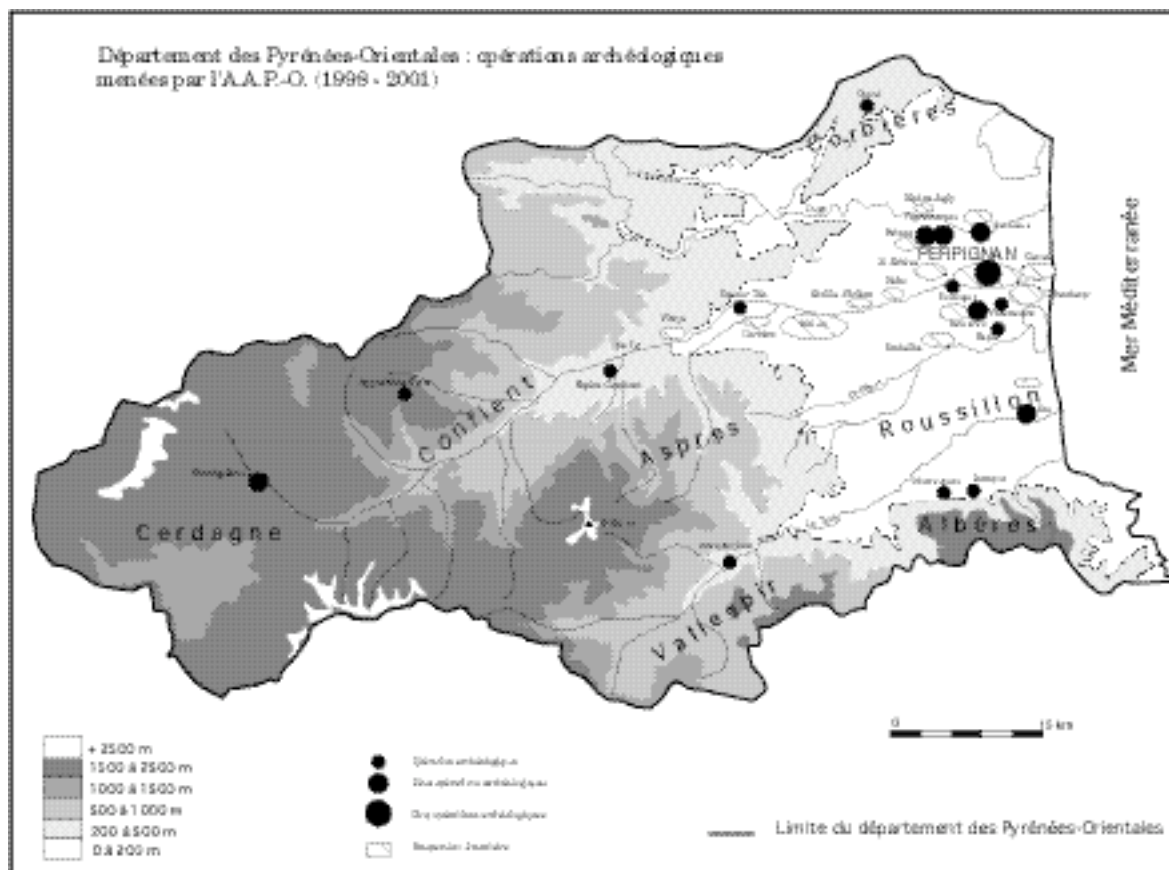
Depuis, les mentalités ont évolué et les habitants de nos villes et de nos villages admettraient mal de voir détruire sous leurs yeux le patrimoine archéologique. L'Etat a accompagné cette évolution, du moins au niveau des intentions comme en témoigne la création de l'A.F.A.N., devenue aujourd'hui l'Institut National de la Recherche en Archéologie Préventive. Mais l'I.N.R.A.P., comme l'A.F.A.N.,

n'interviendra que si les travaux sont payés par l'aménageur et, comme on sait, tous les aménageurs ne sont pas solvables. S'il s'agit de propriétaires privés et de sites jugés à priori de peu d'importance, on fermera pudiquement les yeux, notamment à propos de destructions pour raisons agricoles. Mais les petites collectivités, elles, sont placées devant un redoutable dilemme : garantes du patrimoine local, elles ne peuvent, par leurs aménagements, en assumer la destruction, d'autant que l'Etat, par l'intermédiaire du Service Régional de l'Archéologie, les rappelle à leur devoir, mais en même temps, il leur est impossible de faire face aux frais qu'entraîneraient des recherches archéologiques, fussent-elles minimales. C'est ici qu'un Service Départemental trouve sa place. C'est pour pallier son absence que nous avons, en 1998, demandé et obtenu le recrutement de

deux archéologues en qualité d'emplois-jeunes. On peut aujourd'hui commencer à tirer le bilan de leur travail.

### ...à la création d'un service départemental d'archéologie.

En trois ans d'activité, Carole Puig et Olivier Passarrius ont pratiqué 26 opérations de fouille, dans 17 communes différentes, la plupart dans la plaine du Roussillon, comme on peut le voir sur la carte jointe, mais avec quelques écarts en Capcir, en Conflent, en Vallespir ou dans les Garrotxes. Une activité donc véritablement départementale, même si certaines communes ont reçu plusieurs visites : Perpignan, 6 interventions; Baixas, Pollestres et Rivesaltes, 2 chacune.



En temps, ces travaux représentent, pour la plupart, une semaine à deux personnes sur le terrain et une semaine à un seul pour la post-fouille. Mais certains ont duré 3 semaines sur le terrain: à Baixas ou à Peyrestortes, d'autres 2 semaines : à Arles-sur-Tech, Montesquieu, Bages ou Opoul par exemple. Pour ces chantiers plus importants, il a été fait appel à des

bénévoles de l'Association ou des Chantiers Remparts qui travaillaient sur le site.

La quasi totalité de ces interventions (à une exception près) a porté sur des sites médiévaux ou modernes. Sans doute nos deux jeunes archéologues sont des médiévistes mais là n'est pas la raison essentielle : dans les villes et les villages, là où le Service Régional est à

même de prescrire des opérations, les sites les plus apparents sont des vestiges du Moyen Age : églises, châteaux, remparts. La majorité des interventions a eu lieu dans un cadre urbain.

Les résultats n'ont pas bouleversé l'histoire de la région, néanmoins ils permettent peu à peu de s'en faire une idée plus précise. Certaines découvertes ont eu un impact médiatique -les vases de Saint-Jacques à Perpignan, les lingots de cuivre à Pollestres ou le sarcophage d'Espira-du-Conflent- et ont donné lieu à des présentations orales et des expositions qui ont été très appréciées. De bons contacts ont ainsi été noués avec les élus locaux et les populations concernées.

Parallèlement à ces sondages ou sauvetages, des prospections ont été réalisées dans 12 communes du département sur des zones menacées par des aménagements. Le nombre de sites connus et, dès lors susceptibles d'être protégés, a ainsi considérablement augmenté. Là aussi, les bénévoles de l'A.A.P.-O. ont été associés aux recherches.

Il est un troisième domaine (je fais volontairement abstraction de l'aide apportée au fonctionnement de l'Association, qui est loin d'être négligeable) où l'apport des emplois-jeunes a été considérable, c'est dans l'aménagement et le rangement du dépôt de fouilles, qui s'est effectué sous la direction de Jérôme Kotarba et le contrôle du Service Régional de l'Archéologie.

Dans ces trois sphères d'activité, fouilles d'urgence, prospections en zones aménageables, gestion des collections, les deux emplois-jeunes sont intervenus en lieu et place d'un service public inexistant. Il est temps maintenant de remédier à cette carence, d'autant que le statut d'emploi-jeune, est par définition, éphémère.

Les élus du département paraissent avoir pris conscience du problème. Le président du Conseil Général a visité nos locaux et pris devant les archéologues rassemblés à cette occasion, des engagements pour l'avenir, engagements répétés ensuite dans une réunion publique au Palais des Rois de Majorque et renouvelés enfin par le Conseiller Général délégué au patrimoine le 24 mai 2001 lors de la séance d'ouverture du colloque en hommage à Jean Abélanet. Il faut à présent passer aux actes, tout le commande, une bonne gestion du patrimoine archéologique départemental mais aussi la nécessité de débloquer des situations insolubles autrement : **comment en effet une petite commune pourra-t-elle pratiquer, avant aménagement, une fouille prescrite par l'Etat, alors qu'elle ne dispose pas des moyens financiers nécessaires, si un service public départemental ne lui vient pas en aide?**

Jean Pierre Comps (Président).

# Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Commune : Argelès-sur-Mer

Nom du site : *castrum* d'Ultréra, site du Pic Saint-Michel-Nord

Définition et datation : Habitats de l'Âge du Bronze final III, pôle castral des périodes wisigothique et carolingienne

Type d'intervention : Fouille programmée triennale (1ère année)

Responsable : A. Constant (professeur certifié, doctorant à l'Université de Toulouse - Le Mirail - FRAMESPA)

Équipe de fouille : O. Armand (étudiante à l'U. de Perpignan), G. Constant (Professeur certifiée), J. Mach (étudiant à l'U. d'Aix-en-Provence), M. Paquier (Restauratrice d'oeuvres d'art), H. Sabot (archéologue, spécialiste en thermoluminescence), O. Sarda (étudiant à l'U. d'Aix-en-Provence), R. Tomassone (étudiant à l'U. d'Aix-en-Provence), F. Wolter (étudiante à l'U. de Perpignan) et N. Zaour (étudiante en DEA d'archéologie à l'U. de Rennes II).

Intervenants scientifiques (année 2001) : J. Bénézet (étudiant en D.E.A., U. d'Aix-en-Provence), J.-P. Lentillon (archéologue amateur), N. Zaour (étudiante en D.E.A., U. de Rennes II) : détermination et étude du mobilier métallique; F. Mazière (Allocataire de Recherche C.N.R.S., doctorant en archéologie à l'U. d'Aix-en-Provence) : étude du mobilier proto-historique.

## Résultats :

Le *castrum* d'Ultréra se situe au sud de la plaine du Roussillon, au sud-ouest de la commune d'Argelès-sur-Mer, sur le versant nord du massif transfrontalier des Albères. Il occupe une échine cristalline axée nord-sud et d'une altitude moyenne de 450 m. Au début des années 1990, à la suite d'un incendie, des prospections systématiques ont été engagées sur une cinquantaine d'hectares autour du château d'Ultréra<sup>1</sup>. Ces travaux ont permis de renouveler les hypothèses émises jusqu'alors sur la genèse de ce *castrum* avec la découverte de

trois sites au nord et en contrebas du château, datés entre l'Antiquité tardive et le XI<sup>e</sup> siècle. Cet ensemble de sites (Pic Saint-Michel, Pic Saint-Michel Nord, et La Pave II) nous a dès lors semblé correspondre au premier emplacement du *castrum* cité dès l'an 672 par Julien de Tolède<sup>2</sup> et mentionné par la suite dans les textes de la période carolingienne (*turris Vulturaria* en 926 et *castrum Vulturarium* en 981).

Depuis l'année 2000, la reprise de l'étude de ces sites a été motivée par une recherche universitaire en cours. En ce qui concerne Ultréra, il s'agit à terme de mieux cerner la genèse et l'essor du premier *castrum* de l'époque wisigothique jusqu'aux temps féodaux. Une première campagne de fouille a été engagée en juillet 2000 sur le site du Pic Saint-Michel Nord<sup>3</sup>. Depuis 2001, nous poursuivons ces recherches dans le cadre d'une fouille programmée pluriannuelle. Les résultats de la seconde campagne de juillet-août 2001, conduite à nouveau sur le site du Pic Saint-Michel Nord<sup>4</sup>, apportent confirmation sur l'existence de trois phases d'occupation distinctes échelonnées entre la Protohistoire et la période carolingienne. Ils permettent également de mieux appréhender l'organisation du site et sa fonction, que l'on pense être militaire au regard de la position du site et en concordance avec les sources écrites.

## Le plan d'ensemble

Nous avons agrandi cette année la surface épierrée vers l'est ce qui permet de reconnaître le plan du bâtiment sur 320 m<sup>2</sup> de superficie. Ce plan est incomplet car les constructions semblent se prolonger au nord-est du site

<sup>2</sup> La *castrum Vultraria* est cité dès 673 par Julien, archevêque de Tolède, qui relate la lutte du roi wisigoth Wamba contre Paul, duc de Septimanie.

<sup>3</sup> Voir le bulletin A.A.P.-O. 2000 (n°15) pour les résultats de la première campagne.

<sup>4</sup> Cette fouille a bénéficié du soutien financier du S.R.A. et du Conseil Général des Pyrénées-Orientales, de l'aide logistique de la Mairie d'Elne (octroi d'un logement) et de l'A.A.P.-O. (gestion des crédits de fouille).

<sup>1</sup> Ces sites ont été inventoriés dès 1991 dans le cadre d'un P.I.P. dirigé par Jérôme Kotarba.

- jusqu'à un important abrupt rocheux - ainsi que du côté sud-est où le substrat semble avoir été aménagé pour accueillir une pièce. De ce fait, ces nouvelles données permettent de ré-

évaluer l'emprise du site aux alentours de 400 m<sup>2</sup> de superficie.



Les résultats de l'année 2001 ne modifient guère nos premières hypothèses sur l'ordonnance générale du bâti mais ils apportent tout de même certaines précisions importantes. Le plan, adapté à la topographie du lieu, s'organise en quatre pièces situées de part et d'autre d'un axe de passage central orienté (zone 2) qui débouche sur un espace à ciel ouvert interprété

comme cour (zone 3). La découverte de deux nouveaux seuils d'accès aux pièces suggère bien un fonctionnement de ce passage central en une sorte de couloir ou espace de distribution. Cet espace traverse la cour jusqu'à la probable entrée de celle-ci, à l'est du site. Un de ces seuils correspond à une structure rectangulaire formant une sorte de "paillason" à l'entrée de la pièce centrale (zone 5). Cette dé-

couverte confirme par ailleurs la présence - supposée l'année dernière - d'un escalier dans cette pièce qui fait le pendant de ce seuil de l'autre côté du mur. Ce seuil pourrait également signaler la présence d'un étage (s'agit-il de la base d'un escalier extérieur?), ce qui reste à vérifier par un agrandissement du sondage.

En ce qui concerne les techniques de construction, aucun élément nouveau ne vient étoffer les premières données, mais l'on peut d'ores et déjà dégager quelques lignes directrices. Tous les murs sont bâtis en pierre locale (gneiss) et l'utilisation du mortier est exclue sur l'ensemble du site. Le liant est un limon ocre de texture sablo-graveleuse d'origine locale, bien conservé sur certains murs. En ce qui concerne la couverture, l'absence de tuiles (*tegulae* ou creuses) sur le site est compensée par la découverte, dans les niveaux de destruction, de fines dalles de gneiss dont certaines portent des traces d'outils : il s'agit probablement d'éléments de couverture.

#### Chronologie et états de construction

Un des acquis majeurs de cette campagne réside dans les précisions apportées par les sondages stratigraphiques sur l'évolution du bâti et les phases d'occupation :

- la première phase correspond à une occupation de l'Âge du Bronze final III a ou b. Les niveaux de cette séquence, présents sous les constructions postérieures de la phase II, sont très arasés et conservés au niveau d'affleurement de la table rocheuse. En zone 1, une fosse (FS I), à laquelle s'associe peut-être un trou de poteau, ainsi qu'un lambeau de sol (US 1109) sont les uniques témoins de cet habitat qui nous soient parvenus, du moins sur la surface sondée jusqu'à présent.

- la seconde phase (seconde moitié du Ve s. de notre ère-VIIe siècle) se caractérise par la construction de la quasi totalité des vestiges bâtis qui figurent sur le plan. Cependant, deux états sont à distinguer au cours de cette phase. Dans un premier temps, le substrat est aménagé en terrasses et les premières constructions sont installées. De ce premier bâtiment, seuls les murs 3 et 5 avec trois niveaux correspondants (Ve-VIe siècles) et une fosse (FS III) sont clairement identifiés ainsi qu'un autre niveau (5109) et une fosse (FS IV) dans la pièce centrale (zone 5). Dans cette pièce, ces vestiges du premier état sont scellés par les structures plus tardives et les murs 9 et 10 du second état (VIIe siècle probablement). Dans le courant du VIe siècle et plus probablement au VIIe siècle, le bâtiment est largement modifié comme en témoignent les reprises de constructions visibles

sur les murs au nord-est du site. La pièce centrale, formée par la construction des murs 9 et 10, est alors aménagée d'une étrange structure rectangulaire, d'une sorte de banquette et d'un escalier. Dans le courant du VIIe siècle (ou au début du siècle suivant ?) ce bâtiment s'effondre.

- la troisième phase correspond à un réaménagement partiel du site au IXe siècle et plus précisément de la partie ouest des vestiges du bâtiment "wisigothique". De ce côté du site, les murs 1 et 2 sont bâtis sur les vestiges de la phase II qu'ils scellent. Dans la pièce nord-est (zone 4), les murs 12 et 13 sont greffés sur le mur 11 : ils témoignent à la fois d'une réutilisation et d'un agrandissement de cette pièce. Le sondage réalisé a permis de mettre en évidence dans cette pièce deux niveaux d'occupation (US 4102 et 4103) datés par le mobilier de la période carolingienne (IXe siècle).

L'occupation du site ne semble pas, en l'état actuel de l'avancement des recherches, se prolonger sur le Xe siècle. Un nouveau et ultime niveau d'effondrement vient sceller ensuite définitivement l'ensemble des vestiges.

#### Conclusion

Cette seconde campagne, riche en résultats, confirme donc nos premières hypothèses et apporte de nouvelles données sur la genèse du *castrum* d'Ultréra : naissance du *castrum* dans le courant de la seconde moitié du Ve siècle, essor jusqu'au VIIe siècle (et le début du VIIIe siècle ?), hiatus puis reprise de l'occupation au IXe siècle témoignant sans doute d'une renaissance du premier *castrum* à l'époque carolingienne, comme le laissent d'ailleurs entrevoir les données textuelles au demeurant assez lacunaires. L'archéologie apporte donc ici une documentation assez riche et complémentaire des textes. Ces données sont intéressantes car, outre une meilleure approche du phénomène castral au sud de la Septimanie, elles lèvent quelque peu le voile sur une période de transition encore mal connue qui marque le passage entre l'Antiquité finissante et le Moyen Âge.

La campagne 2002 aura pour objectif principal la mise en évidence du plan des vestiges du site du Pic Saint-Michel (sud) et leur datation. La chronologie préliminaire établie par les prospections pour ce site semble témoigner d'un fonctionnement contemporain du site du Pic Saint-Michel Nord. En fait, tout porte à croire qu'à *Vulturaria* nous soyons en présence d'un ensemble de sites perchés proches les uns des autres et remplissant une fonction castrale dès le début de la période wisigothique. On est

assez loin de ce qu'est par la suite le pôle cast-  
ral à l'époque féodale, doté d'un donjon, d'une  
chapelle et de bâtiments annexes.

\*  
\* \*

**Commune : Bages**

**Nom du site : Le Castellás**

**Définition et datation : Château, Moyen Age  
central**

**Type d'intervention :** Diagnostic

**Responsable d'opération :** C. Puig (doctorante,  
Université Toulouse-Le-Mirail, FRAMESPA,  
A.A.P.-O.)

**Équipe de fouille :** J. Bénézet, C. Donès, A.  
Estaque-Marty, J. Ferrer, J. Hareau, L. Lagarri-  
gue, J.-P. Lentillon, D. Riera, L. Salvador, J.-  
M. Sanchez, F. Mazière et C. Vaillant

**Traitement du matériel métallique :** J.-P. Len-  
tillon, C. Donès et J. Bénézet (étudiant en  
D.E.A., Université d'Aix-en-Provence)

**Étude du matériel métallique :** N. Zaour, (é-  
tudiante en D.E.A., Université de Rennes).

**Étude de la faune :** L. Lagarrigue (étudiante en  
D.E.A., Université de Paris I) et D. Loirat (é-  
tudiant en D.E.A., E.H.E.S.S., Toulouse)

**Étude tracéologique des objets en os :** L. La-  
garrigue (étudiante en D.E.A., Université de  
Paris I)

**Étude xylogologique et dendrochronologique :** V.  
Guitton et Y. Le Digol (UMR 6566, Rennes)

**Infographie :** A. Estaque-Marty, (Étudiante,  
Université de Perpignan)

### Résultats :

Dans le cadre de la mise en valeur du  
"Castellás", des fouilles archéologiques ont  
été entreprises sur le site au cours du mois de  
juillet. Réalisées sur les prescriptions de la  
DRAC (dossier suivi par Thierry Odier,  
S.R.A.) et financée par la Municipalité,  
l'opération a duré deux semaines. L'équipe  
était composée de 7 à 12 personnes bénévoles,  
membres de l'A.A.P.-O., étudiants, amateurs,  
ainsi que plusieurs bagéens.

Le site se trouve sur le sommet d'une  
petite colline qui sépare l'ancien étang de Ba-  
ges (La Prade) de la route qui mène en Espa-  
gne. Le Castellás se présente aujourd'hui  
comme un quadrilatère (27 m x 38 m) dont  
certains pans de murs ont plus d'1 m  
d'élévation. Jusqu'alors, nous savions peu de  
choses sur ces vestiges : mentionné pour  
la première fois au XIVe siècle dans l'épitaphe de  
l'abbé d'Arles, le "château du Réart" est sou-

vent associé à une église plus ancienne, Saint  
Jean du Réart (première mention : IXe siècle).  
Au début du XVe siècle, l'abbaye d'Arles dé-  
signe un bayle "pour le château et territoire  
du Réart". Cette fortification apparaît donc à  
cette date comme le siège du pouvoir seigneu-  
rial mais pour l'heure, rien ne permet d'en  
dater la construction.

Notre intervention a concerné la partie  
haute du site où deux sondages ont été ouverts  
à la pelle mécanique. Malheureusement, ils  
n'ont pas fourni d'éléments de datation pour  
les vestiges en élévation, mais trois phases se  
distinguent :

- Dans les deux sondages, nous avons observé  
un sol brun, graveleux, présent sur toute la su-  
perficie du site. Ce dernier a fait l'objet d'un  
sondage qui contient quelques céramiques  
communes médiévales très érodées. Ce niveau  
est également coupé par la tranchée de fonda-  
tion du mur de la fortification. Il est possible  
d'interpréter ce sol comme une sorte de rend-  
zine, qui traduit la présence d'un bois ou bos-  
quet, semblables à ceux que l'on peut toujours  
observer en périphérie du site. Les céramiques  
trouvées dans ce niveau permettent de le dater  
des IXe-XIIIe siècles, tout en étant antérieur à  
la construction de la fortification.

- Dans le sondage 2 un premier silo a été mis  
au jour. Son comblement est daté de la fin du  
XIIe et du courant du XIIIe siècle. Les niveaux  
de sol contemporains de ce silo semblent avoir  
été arasés.

- Dans le sondage 1, des lambeaux de sol des  
XIVe et XVe siècles ont été mis au jour. Ils  
sont percés de deux silos dont le comblement  
est daté de la première moitié du XVe siècle.

Ces trois fosses ont révélé une grande  
quantité de mobilier : céramiques, objets métal-  
liques (boucles de ceinture, dague, fers à équi-  
dés ...), faune, fragments de verre, objets en os,  
lithique (un fragment de bénitier du XIIIe siè-  
cle, meules à va-et-vient, fragments de meules  
circulaires...). Parmi tous ces objets, il convient  
de souligner la découverte d'une dague dont le  
manche en bois perminéralisé a donné lieu à  
une étude xylogologique.

Cette opération renouvelle la chronologie  
et l'interprétation du site. La fortification  
s'installe sur la colline alors que celle-ci sem-  
ble couverte d'un petit bois. Il semblerait que  
la construction de la fortification ait lieu entre le  
IXe et le XIIIe siècle. La plus ancienne struc-  
ture observée date d'ailleurs du XIIIe siècle  
(silo 1). Aux XIVe et XVe siècles, le site est  
réaménagé, en témoignent les sols et les silos



découverts dans le sondage 1. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, le site semble abandonné, et c'est en fait tout le territoire du Réart qui disparaît des sources. Il faut attendre les guerres révolutionnaires (la bataille du Mas Deu) pour que l'on fasse de nouveau référence à ce château, mais il est alors en ruines.

Tout porte à croire que nous soyons en présence d'un château qui se présente plus comme un lieu de stockage seigneurial qu'une résidence aristocratique. En effet, il convient ici de souligner la corrélation qui existe entre les données textuelles et les données matérielles : c'est au moment où les sources écrites font état de travaux dans le *Castellas* que celui-ci est réaménagé. Le château du Réart nous apparaît donc comme un grenier fortifié des XIII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> - XV<sup>e</sup> siècles, lieu de collecte des revenus de l'abbaye d'Arles-sur-Tech. Ce site est un exemple rare, et, en Roussillon, les bâtiments de ce type, mentionnés dans la documentation, n'ont jamais été fouillés.

\*  
\* \*

**Commune : Baixas**

**Nom du site : Camp del Rey / Las Sitges**

**Définition et datation : habitat rural, Moyen**

**Age (IXe-Xe siècles)**

**Type d'intervention :** Fouille de sauvetage

**Responsable :** O. Passarrius (A.A.P.-O.), S. Nadal (étudiante, Université de Perpignan)

**Équipe de fouille :** S. Brest, X. Cordebart, M. Depraw, M. Dérin, A. Estaque-Marty, F. Fons, J.-P. Lentillon, J. Mach, A. Maton, X. Marty, B. Mora, M. Moulai, R. Motojima, L. Salvador, P. Talabert, J. Toral, C. Vrézil, F. Wolter.

### **Résultats :**

Le site du *Camp del Rey* se situe à environ 600 m au sud-ouest de l'église paroissiale de Baixas. Il occupe une position topographique remarquable, puisqu'il se trouve dans la partie basse d'un léger versant et domine, d'une dizaine de mètres, le fond du ravin de la *Coume* dont l'autre versant est constitué d'une falaise escarpée taillée dans les argiles.

Les prospections pédestres entreprises durant l'automne 1997 sur ce secteur ont permis de circonscrire assez précisément les limites de ce site, qui couvre une superficie avoisinant 1,5 ha<sup>5</sup>. En février 1998, des diagnostics

<sup>5</sup> Ces prospections de surface ont été réalisées sous la direction de Jérôme Kotarba (A.F.A.N.).

archéologiques ont été entrepris sur les parcelles C2540, C1857 à C1860 et B3759. Ces sondages mécaniques, dirigés par Jérôme Kotarba (A.F.A.N.), ont été réalisés en amont de la construction d'une liaison routière dite "déviation de Baixas (R.D.18)". Ces travaux, effectués dans des délais très courts (moins de cinq jours), ont toutefois permis d'appréhender la nature et la densité des vestiges présents sur ce secteur mais aussi d'affiner la fourchette de datation du site, occupé durant les IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles de notre ère.

Lors de cette intervention, nous avons appris le défonçage agricole prochain de la parcelle C1855. En accord avec le propriétaire foncier et le Service Régional de l'Archéologie, nous avons réalisé une fouille de sauvetage qui s'est déroulée durant le mois de mai 1998<sup>6</sup>. Sur cette parcelle, contiguë au tracé routier de la R.D. 18, nous avons entrepris un décapage d'environ 500 m<sup>2</sup> de superficie, concernant essentiellement la moitié sud de la parcelle, secteur où les taux de densité en céramiques étaient importants.

Au total, 79 structures archéologiques ont été mises au jour. Il s'agit de fosses ou silos, de vastes structures d'habitat excavées, d'un four domestique et des vestiges de deux unités d'habitation construites.

Sur la partie nord de la zone décapée, nous avons reconnu les restes d'un habitat partiellement excavé, aux murs construits en galets liés à la terre. La fouille fine de ce secteur a permis d'isoler des aménagements internes (foyer, silo, trous de poteau...) qui nous renseignent sur la morphologie de cette unité d'habitation.

Plus au sud, se trouve un petit four domestique installé dans l'une des parois d'une vaste fosse cendrier d'environ 2,50m de diamètre. Autour de cette structure originale, se répartissent une quarantaine de silos et fosses de stockage qui montrent assurément que l'on se trouve dans une zone de traitement des denrées agricoles. À l'intérieur de cette zone de stockage, des fosses excavées ont été mises au jour. La présence de niveaux de sols riches en débris anthropiques permet de les interpréter comme de probables fonds de cabanes.

Durant l'hiver 2000/2001, nous avons appris qu'une des parcelles mitoyennes au site était concernée par une menace de défonçage agricole. Après concertation avec le propriétaire terrien et le Service Régional de l'Archéologie,

<sup>6</sup> Pour plus d'information, voir Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales de l'année précédente.

nous avons décidé de réaliser une fouille de sauvetage. Cette opération, menée durant le mois de février 2001 et dont les données sont encore en attente de traitement, a permis de mettre au jour les vestiges de deux unités d'habitation, dans un état de conservation exceptionnel : certains murs possèdent encore une élévation de plus de 0,50 m et les niveaux de sols et aménagements internes sont préservés. Autour de cet ensemble, le décapage mécanique extensif a permis d'isoler une vingtaine de silos, dont certains étaient encore colmatés par leur dalle de fermeture, mais aussi un petit four, très abîmé, protégé par un "abri" en matériaux périssables.

\*  
\* \*

Commune : **Le Boulou**

Nom du site : **Cortal d'en Kirck**

Définition et datation : **habitat, Néolithique**

Type d'intervention : diagnostic

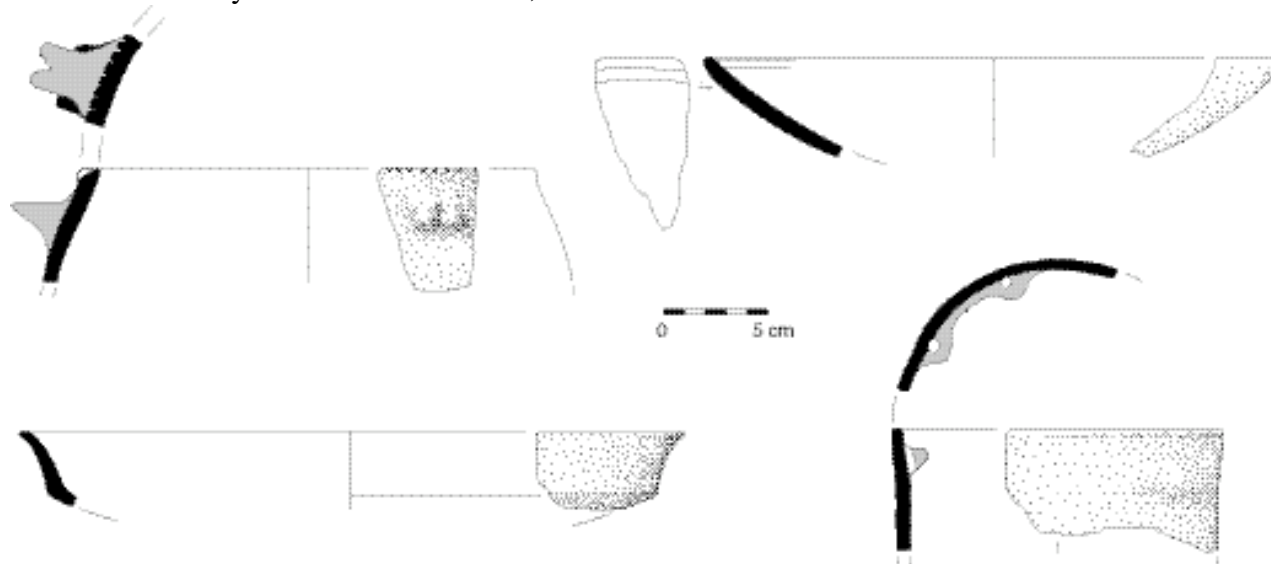
Responsable : A. Vignaud (A.F.A.N.).

#### Résultats :

La commune du Boulou se positionne dans le cours moyen du bassin du Tech, dans

un secteur où la rivière, après un long parcours montagneux, débouche dans la plaine du Roussillon. Son activité, associée à celle de petits tributaires plus ou moins intermittents, distingue une zone de confluence constituée d'importants apports alluviaux fortement incisés par les cours d'eau. À la surface de ces terrasses, tout au long des berges, de nombreux éléments de la culture matérielle attribuables au Néolithique moyen étaient découverts lors de prospections pédestres. Au sein de l'ensemble couvrant près de 4,5 ha, 9 concentrations contemporaines, à priori, démarquent des points forts, zones d'activités intenses et d'habitats probables.

Plusieurs interventions archéologiques, malheureusement intempestives et très limitées, ont confirmé par la suite l'importance et la qualité de l'occupation. L'une d'entre elles, occasionnée par la construction d'un lotissement à proximité du site du Cortal d'en Kirck dit "Coudine", a amené la découverte de 4 structures limitant le grand site à l'ouest. Si ces dernières sont peu représentatives (1 foyer à pierres chauffées et 3 fosses atypiques), par contre le mobilier céramique mis au jour, venant compléter les séries précédentes, s'avère particulièrement intéressant.



Le Boulou - 66. Lotissement, parcelle 698. Sélection céramique.

Fosse FS 1004 (dessin A. Vignaud)

Commune : **Canet-en-Roussillon**

Nom du site : **Puig del Baja I**

Définition et datation : **habitat et nécropole, Antiquité et haut Moyen Age**

Type d'intervention : Fouille complémentaire

Responsable : J. Kotarba (A.F.A.N. Méditerranée)

Equipe de fouille A.F.A.N. : V. Bel (anthropologie), O. Boudry, O. Dayrens et P. Pliskine (fouilles)

Recherche de métaux : J.-P. Lentillon

Spécialistes sollicités : C. Callou et J.-D. Vigne (étude de la faune), G. Piquès (étude des poissons)

Aménageur : Ville de Canet-en-Roussillon

## Résultats :

Cette nouvelle et ultime étape de travaux archéologiques sur la partie haute du Puig del Baja avait pour but la fouille fine de plusieurs inhumations, des travaux ponctuels sur deux silos, et la rédaction d'un rapport prenant en compte les premières recherches effectuées en 1992 et 1994.

Les fouilles ont concerné quatre inhumations associées à petit bâtiment interprété comme un mausolée. Ce dernier bâti, au mortier de chaux et comprenant un sol en béton de tuileau installé sur un radier de galets, est attribué sans précision ni certitude à l'époque romaine. Il a en effet été l'objet d'un puissant épierrement puis a été recouvert par une couche de sable pur, apportée semble-t-il pour en effacer la mémoire. Les inhumations repérées autour ont été disposées de manière ordonnée par rapport au bâtiment encore visible. Elles constituent donc un élément précieux de chronologie pour cette construction funéraire et c'est pour cela que le Service Régional de l'Archéologie en avait souhaité une fouille minutieuse. Tous les défunts sont disposés en décubitus dorsal et aucun aménagement en dur ne matérialise les tombes. Deux inhumations se sont avérées très arasées et donc de lecture difficile. L'une d'elles présente toutefois une réduction faite avant l'installation d'un nouveau défunt. Les deux autres sont mieux conservées et des observations fines sur l'ensevelissement ont pu être faites. L'une d'elles comprend deux inhumations juxtaposées mais non synchrones. Le seul élément de parure retrouvé est une petite boucle d'oreille accompagnant un sujet adolescent. La datation par radiocarbone de deux sépultures a été mise en train à la suite de la fouille.

Les travaux complémentaires sur deux silos incomplètement fouillés en 1994 ont été succincts pour des questions de sécurité. Le comblement de l'un deux, comprenant des éléments caractéristiques du début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, a pu faire l'objet d'un nouvel échantillonnage. Son étude vient ainsi complé-

ter les travaux engagés sur les autres silos dont les comblements s'étalent entre le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant et le II<sup>e</sup> après. Du fait de l'arasement assez important du dessus de cette colline, l'étude de ces remplissages s'avère la seule façon de connaître un peu l'habitat qui a existé sur place.

\*  
\* \*

Commune : Estagel

Nom du site : Las Tombas

Définition du site et datation : nécropole d'époque wisigothique (VI<sup>e</sup> siècle)

Type d'intervention : diagnostic

Equipe de fouille : P. Alessandri, A. Vignaud, P. Lebeau (A.F.A.N.)

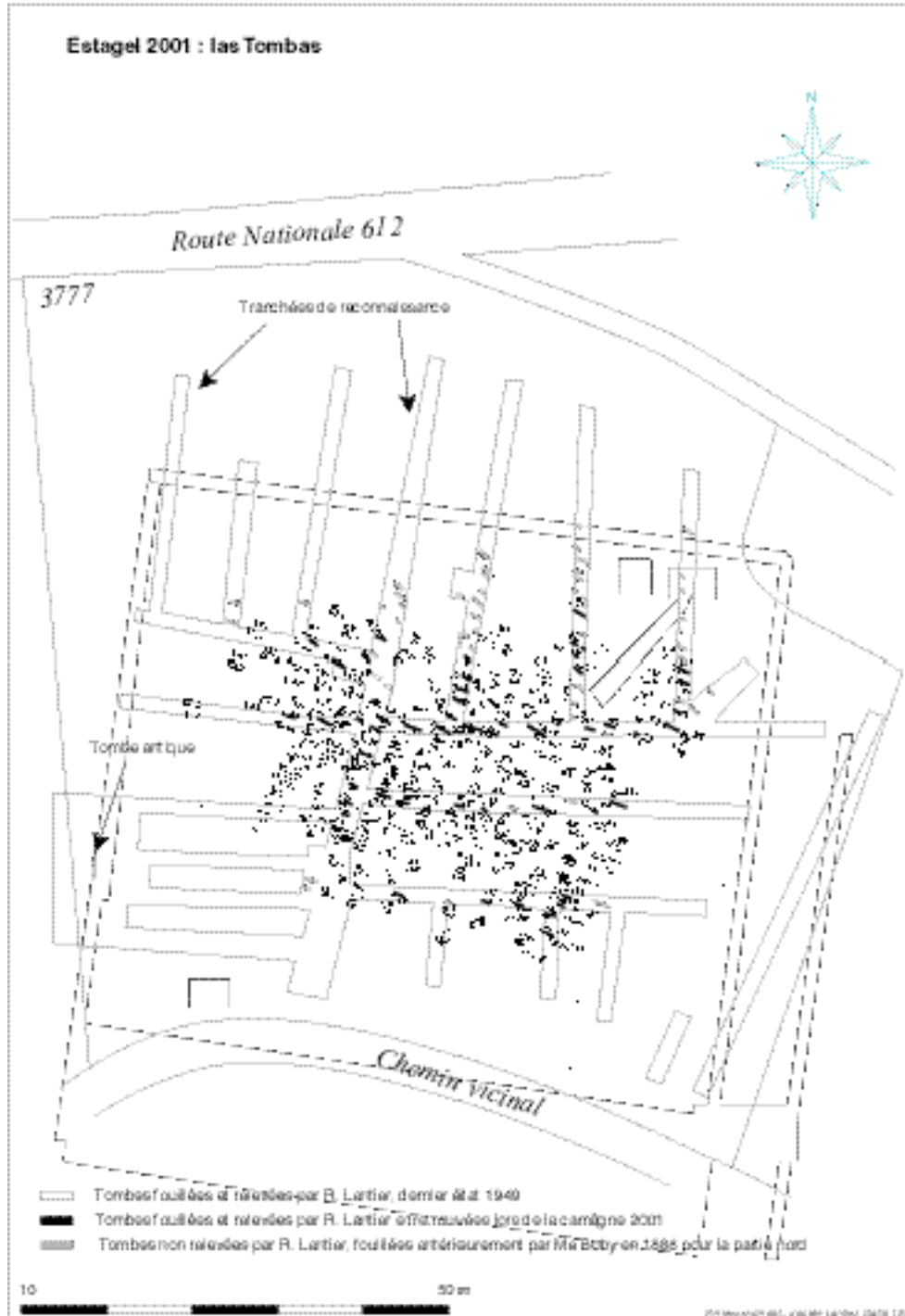
## Résultats :

Après plus de cinquante années de suspension dans la recherche, il a été projeté de revisiter le site du cimetière médiéval au lieu-dit *Las Tombas*. M. Raymond Lantier, dernier archéologue intervenant, pouvait écrire en 1949 à la suite d'une dizaine de campagnes menées avant et après guerre entre 1935 et 1947, que le site était désormais circonscrit et fouillé dans sa totalité. Les moyens d'investigation de l'époque, un terrassement manuel à la pioche et à la pelle, lui permirent d'identifier et de relever 208 sépultures orientées contenant le mobilier habituel pour ces périodes du haut Moyen Age : plaques de ceinture, fibules, parures diverses. Le toponyme évocateur de *Las Tombas* est attribué de longue date aux parcelles bordant l'ancien chemin de Montner puisqu'on le rencontre déjà sur le cadastre napoléonien de 1817. Ceci explique sans doute, avec la qualité du mobilier archéologique associé à ces dépôts funéraires, que R. Lantier devait constater à chacune de ses campagnes que bon nombre de tombes avaient été vidées de leur contenu, en grande partie au gré des divers affouillements liés aux travaux agricoles.

Les moyens d'investigation actuels nous permettaient de programmer, à l'initiative de la commune d'Estagel, une intervention rapide de révision du site. Son objectif était de tester l'ensemble des parcelles concernées par l'arrêté de protection au titre des Monuments Historiques, c'est-à-dire toute la zone correspondant au lieu-dit cadastral *Las Tombas*, de manière à confirmer ou infirmer la présence de vestiges en place et lever, éventuellement, la

contrainte archéologique. Les tranchées ouvertes mécaniquement dans ce but ont d'abord exhumé les coffres de schiste explorés par notre prédécesseur. Tous étaient débarrassés de leur couvercle et entièrement vidés tant du mobilier que des ossements qu'ils contenaient. Il

nous a été facile ensuite de superposer le relevé topographique effectué jadis et celui effectué aujourd'hui de façon à séparer les structures connues de celles qui ne l'étaient pas encore.



Au titre des découvertes figure tout d'abord une sépulture en pleine terre au contact direct avec les tombes en coffre. Dépourvue de

limites structurées, elle a échappé aux enquêtes précédentes ; inviolée, le corps a conservé toutes ses connexions anatomiques, elle ne renferme cependant aucun dépôt de mobilier. En-

suite, se rajoute un nombre important de sépultures également orientées et fouillées antérieurement dont ne subsistent même plus les coffres de pierre mais seulement les négatifs de creusement. Ces dernières représentent un apport supplémentaire d'environ une centaine d'unités funéraires. Elles se concentrent dans une zone placée au nord du cimetière reconnu, à proximité de l'actuelle route de Montner (R.D. 612) et semblent correspondre aux travaux de fouilles engagés à la fin du XIXe siècle, en 1888 précisément, par Me Bobby alors notaire à Estagel. Enfin, à l'écart du cimetière médiéval et désorientée, axée grossièrement nord-sud, figure une unique sépulture en coffre fait de petites dalles de schiste. Elle renferme un individu accompagné de dépôts funéraires sous la forme de deux vases, une cruche et une amphorette, appartenant très probablement au bas Empire.

\*  
\* \*

**Commune : Opoul**

**Nom du site : Château d'Opoul, village de Salvaterra**

**Définition et datation : habitat médiéval**

**Type d'intervention : sondage**

**Responsable d'opération :** C. Puig (doctorante, Université Toulouse-Le-Mirail, FRAMESPA, A.A.P.-O.)

**Équipe de fouille :** J. Bénézet, C. Donès, L. Lagarrigue, J.-P. Lentillon avec la collaboration de l'association Rempart.

**Traitement du matériel métallique :** J.-P. Lentillon, C. Donès et J. Bénézet (étudiant en D.E.A., Université d'Aix-en-Provence)

**Étude du matériel métallique :** N. Zaour (étudiante en D.E.A., Université de Rennes)

**Étude de la faune :** L. Lagarrigue (étudiante en D.E.A., Université de Paris I) et D. Loirat (étudiant en D.E.A., E.H.E.S.S., Toulouse)

**Étude tracéologique des objets en os :** L. Lagarrigue (étudiante en D.E.A., Université de Paris I)

**Infographie :** A. Estaque-Marty (étudiante, Université de Perpignan)

### **Résultats :**

Cette opération s'inscrit dans le cadre du réaménagement du château d'Opoul initié dès l'année dernière par la municipalité. En accord avec le S.R.A., il a été prévu des sondages d'évaluation archéologique pour définir la datation des vestiges et leur état de conservation.

D'après les sources et l'historiographie, trois étapes importantes caractériseraient l'occupation du plateau :

- D'après l'historiographie, la mythique *Sordonia*, mentionnée par Julien de Tolède au VIIe siècle de notre ère, se trouvait sur le plateau. Certains auteurs l'associent aux Sordes, peuplade évoquée dans les sources latines du Ier siècle, et imaginent "une cité protohistorique" sur le plateau.

- Les sources écrites médiévales font état d'une activité importante : en 1246, le roi Jacques 1<sup>er</sup> propose aux habitants d'Opoul et Périllos de s'installer sur le *Podio*. De cette charte découle le nom du village : *Salvaterra* (terre franche) car en échange, ils obtiennent les mêmes privilèges que les habitants de Perpignan.

- Pendant toute l'époque moderne, alors que le village amorçe un lent déclin à partir du XVe siècle, le château seul garde son rôle de fortification de frontière, jusqu'à sa chute en 1639.

Les prospections pédestres réalisées en 2000 ont permis de tempérer ces premières hypothèses. En premier lieu, ces prospections n'ont pas révélé de trace d'occupation d'époque Protohistorique ou de l'Antiquité Tardive. Bien entendu, les limites de la prospection ne permettent pas d'être catégorique. Il se peut effectivement qu'il y ait des établissements attribuables à ces deux périodes mais, dans ce cas, ils sont probablement de dimension modeste. Par contre, des indices d'époque romaine-républicaine (changement d'ère) ont été observés près de la falaise ouest. Mais, ici s'observent aussi des vestiges en élévation, sans aucun doute médiévaux, et qui n'ont rien à voir avec l'occupation précédente. Enfin, au centre du plateau, d'autres vestiges également en élévation sont par contre datés de l'époque moderne (XVIe siècle).

Les résultats des prospections ont guidé notre choix dans l'implantation de la fouille. Préalablement, un lourd travail de débroussaillage et d'épierrement a permis de mettre au jour trois pièces (zone 1, 2 et 3) dont deux communiquent entre elles (zone 1 et 2). Ces deux dernières ont été entièrement fouillées, contrairement à la troisième qui n'a pas pu être terminée par manque de temps.

Les murs sont en blocs calcaires, grossièrement équarris et liés à la terre. La période d'occupation s'étend de la seconde moitié du XIIIe jusqu'au XIVe siècle, voire début du XVe siècle.

Les zones 1 et 2 ont une petite superficie, et plusieurs états s'observent :

- Etat 1 : le rocher, grossièrement aplani, sert de sol. Un seuil en terre battue permet de passer d'une pièce à l'autre.

- Etat 2 : la roche est couverte d'un sol en terre battue dans les deux pièces, le seuil est rehaussé.

- Etat 3 : la zone 1 est abandonnée, la porte qui la séparait de la zone 2 est murée. Un nouveau sol est aménagé dans la zone 2.

- Etat 4 : la zone 2 est abandonnée à son tour, la porte d'accès est également murée.

La zone 3 est beaucoup plus vaste. Une porte large de 0,80 m permet d'y accéder au sud. Cette pièce est caractérisée par les 4 piliers qui se trouvent symétriquement le long des murs nord-est. et sud-ouest : ils sont probablement destinés à soutenir une arche, en effet, ailleurs sur le plateau, ce type d'architecture est encore en partie conservé.

En ce qui concerne la fonction des espaces sondés, la richesse des niveaux de la zone 2 semble induire une fonction de stockage. Il faut donc peut-être y voir une arrière pièce de réserve. La zone 3 n'a pas été entièrement fouillée, et il est, pour l'instant, difficile de se prononcer.

Cette opération permet de mieux caler la chronologie d'occupation du plateau. Comme nous venons de le voir, les périodes les plus anciennes évoquées par l'historiographie ne sont pas confirmées. La première occupation attestée remonte au changement d'ère. Par contre, la chronologie du village médiéval correspond à celle fournie par les sources écrites, c'est-à-dire qu'elle est calée entre la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle, date à laquelle il commence à décliner. Reste le château qui tombe aux mains des français en 1639.

Il est également important de souligner l'exceptionnel état de conservation des vestiges : Dans la zone 2, les murs ont parfois jusqu'à 1,60 m d'élévation. Ainsi, l'intérêt du site réside non seulement dans son état de conservation, mais aussi parce que nous avons ici l'occasion de saisir l'organisation d'un village de la seconde moitié XIII<sup>e</sup> siècle, construit *ex nihilo*. Peu de sites offrent une telle opportunité, l'occupation continue des villages de plaine ayant causé d'importants dégâts aux vestiges les plus anciens. De plus, les références pour cette période sont encore rares et ce genre d'opération peut également nous permettre d'éclaircir la vie quotidienne des villageois du Bas Moyen Age.

\* \*

Commune : **Perpignan**

Nom du site : **La Carrerrassa**

Définition et datation : **Bronze ancien, Néolithique final**

Type d'intervention : fouille nécessitée par l'urgence absolue sur le tracé de la déviation du Grand Saint-Charles, RN 9

Responsable, équipe et collaborateurs : A. Vignaud (responsable d'opération – A.F.A.N.), J. Ph. Sargiano (R.S. A.F.A.N.), O. Dayrens et R. Pelé (Techniciens A.F.A.N.), L. Bouby (carpologie, EHESS UMR 8555, Toulouse), V. Izard (anthracologie), M. Martzluff (lithique, CEPC, Université Perpignan), Centre de datation par le radiocarbone (Université Claude Bernard, Lyon 1)

### **Résultats :**

Le projet de déviation du Grand Saint-Charles, à Orle / Perpignan, destiné à relier diverses voies rapides à la plate forme économique internationale, couvre un peu plus de 1000 m de long. Sur cette emprise, suite à des prospections pédestres positives (C. Puig 1998), une première série de diagnostics était effectuée sur l'ensemble du projet (J. Kotarba, 1999). Sur certains tronçons particulièrement fournis en vestiges, la fouille était prescrite par le S.R.A. L.-R.

L'intervention sur le site de la Carrerrassa, intéresse une zone rectangulaire de 70 m de long pour 27 m de large, soit 1800 m<sup>2</sup>. Cette dernière correspondant à l'emprise du tracé routier, a été totalement décapée à une profondeur moyenne de 0,70 m.

Sur cette aire, 58 structures ont été mises au jour. Si la limite nord du site semble acquise, par contre les autres terminaisons, hors emprise, n'ont pu être reconnues.

Ces vestiges sont uniquement des négatifs, les sols de fonctionnement ayant été détruits par les travaux agricoles. Ils témoignent de fosses atypiques, de trous de poteaux (rares et non organisés), de structures de conservation de type silo ampoulaire, mais aussi et surtout cylindriques de type puits (une douzaine).

\*

De même, la fouille a permis la mise au jour de structures de combustion à galets chauffés, de différentes tailles, au nombre de 10, et d'un aménagement de grandes dimensions, interprété comme structure de conservation ou de stockage de type cave.

L'étude de la répartition spatiale des différentes catégories d'aménagements ne permet pas de proposer pour le site un schéma d'occupation ou de fonctionnement, si ce n'est d'observer que les grands foyers à pierres chauffées, subrectangulaires, sont concentrées dans un même secteur, a priori dominant et central. À noter que nous n'avons qu'une image incomplète de l'occupation, limitée par l'emprise.

Indépendamment d'une paire de silos ampoulaire voisins, clairement datés du Néolithique final, l'ensemble du mobilier mis au jour dans les fosses appartient au Bronze ancien (bords / cordons digités ou incisés, unique ou agencés ; traitement crépi des surfaces, récipients monoansés...). De rares éléments campaniformes et épicanpaniforme proposent éventuellement une périodisation.

L'intéressant mobilier mis au jour, lithique mais surtout céramique, couplé à 6 datations C 14, permettra de poser les bases d'une série de référence, tirée d'ensembles clos de plein air. En effet, dans les Pyrénées Orientales, hormis le Bronze cerdan bien spécifique (Llo), l'essentiel de la documentation provient de monuments mégalithiques funéraires ou de cavités (grottes de Montou, Bélesta, Amaga la Dona, du Figuier...), ensembles céramiques généralement modestes et peut-être particuliers car subordonnés au type d'occupation ou à la fonction des lieux.

Les études carpologiques et anthracologiques donnent, de même, une idée plus précise de l'environnement (proximité d'une ancienne zone humide), ainsi que des céréales cultivées (blés, orge...).

\*  
\* \*

**Commune : Perpignan**

**Nom du site : Collège Jean Moulin (ancien couvent Saint-Sauveur)**

**Définition et datation : Salle capitulaire XIIIe-XIVe siècle ; bâtiment conventuel médiéval et moderne**

**Type d'intervention : Etude de bâti**

**Responsable : F. Guyonnet, archéologue chargé d'études A.F.A.N.**

Equipe de fouille A.F.A.N. : C. Gaudalet et A. Pezin

### **Résultats :**

Une partie du collège Jean Moulin occupe des constructions ayant appartenu à l'ancien couvent des Augustines de Saint-Sauveur. Situé à l'intérieur des murs de la cité médiévale, à près de 200 m. à l'ouest du couvent des Carmes, l'établissement religieux des chanoinesses de saint Augustin a été fondé dans la décennie 1230-1240. Vendu comme bien national à la révolution, le couvent nous est connu par un plan dressé en 1795 par A. Margouët, architecte des domaines nationaux. En outre, de nombreux vestiges des bâtiments conventuels ont laissé une trace importante dans le tissu urbain. Ainsi, on remarque l'organisation classique des constructions autour du cloître dont l'impasse Emile Zola reprend le tracé d'une galerie. L'église à nef unique et chapelles latérales est conservée, bien que son architecture ait subi des transformations radicales. La salle capitulaire de plan octogonal est également conservée (I.S.M.H.) à l'angle sud-est du couvent. Enfin, une succession de bâtiments rectangulaires édifiés autour du cloître est également perceptible malgré un découpage parcellaire résultant du démantèlement du couvent à la Révolution. Cette nouvelle intervention archéologique dans l'enceinte du collège Jean Moulin s'est déroulée pendant dix jours dans la première quinzaine du mois d'août. Elle consistait essentiellement à établir le diagnostic du corps de bâtiment situé au sud de la salle capitulaire. Cette construction dont le plan correspondait parfaitement aux documents anciens figurant les différentes parties du couvent, possède une architecture d'apparence très remaniée. Pour évaluer l'ancienneté et l'importance de la construction ainsi que l'évolution de son architecture, il convenait d'observer les maçonneries sous les transformations récentes liées à l'utilisation de l'édifice en bâtiment scolaire. Des sondages ont donc été réalisés dans les murs et dans les plafonds partout où l'accès était possible. En dépit des contraintes d'intervention qui ont limité notre étude à environ 1/3 de la superficie du bâtiment, nous pouvons apporter quelques éléments de réflexion sur l'avenir de cet édifice, aujourd'hui voué à une démolition partielle, et sur la salle capitulaire, en particulier sur son décor peint. Des sondages ponctuels ont été effectués pour faire apparaître les peintures murales situées sur les voûtes et les nervures.

### Le corps de bâtiment sud

En apparence, cette construction ne semble pas présenter un intérêt architectural particulier. De prime abord, les enduits de ciment recouvrent une construction plutôt dénuée de caractère. Ce constat est confirmé par l'austérité de la façade sud (sur jardin) dont l'ordonnance évoque un remaniement des années 1930-1940. Malgré ce "défaut d'aspect" qui tend à appuyer le choix de la démolition, cette construction mérite une attention particulière. Par sa position contre la salle capitulaire, par la présence d'un arc boutant et par sa représentation sur le plan dressé par l'architecte des domaines nationaux à l'époque révolutionnaire, cet édifice est digne d'intérêt.

Il s'agit d'une construction semi-enterrée puisque le sous-sol forme un rez-de-chaussée par rapport à l'impasse Emile Zola (située à l'emplacement d'une galerie de cloître). Les sondages réalisés dans ce sous-sol ont montré la pérennité des maçonneries médiévales caractérisées par des assises de galets disposés sur le chant de façon oblique. Des assises de caïrous viennent rythmer ce type d'élévation rencontré dans toutes les caves sud sur une hauteur d'environ 2 m. Le mur nord, qui anciennement bordait une galerie de cloître, possède également ce type d'appareil, observé dans la cage d'escalier ou dans une cave située près de l'accès à la cuisine. Malheureusement, ces maçonneries médiévales ne sont pas agrémentées d'ouvertures caractéristiques de cette période. Pour le mur sud, aucune porte n'est présente. Ceci tend à prouver que dès l'origine du bâtiment, le dénivelé entre le sud et le nord existait et que le corps de bâtiment était semi-enterré. Pour le mur nord, l'exiguïté et le hasard des sondages effectués n'a pas permis de repérer une ouverture. Pourtant, la galerie de cloître de l'autre côté suppose l'existence de communications entre le corps de bâtiment et la galerie. Outre le mode de construction, l'assurance d'une datation médiévale de ce corps de bâtiment est déterminée par le plan du couvent organisé autour d'un cloître ; une disposition qui a dû prendre sa forme définitive au XIVe siècle. Par ailleurs, l'arc en tiers point observé à l'étage de la salle capitulaire semble confirmer la communication entre ces deux bâtiments dès l'époque médiévale.

A l'époque moderne (XVIIe-XVIIIe siècle), le bâtiment a été profondément remanié. Seul le rez-de-chaussée (par rapport au cloître) a été épargné par une reconstruction presque totale. Celle-ci s'est manifestée par une reprise totale des murs dans une maçonnerie hétéroclite (galets, fragments de caïrous, etc...), par la

construction de murs de refend et la pose de nouveaux planchers. Le système de plafond à solives apparentes (dit "à la française") est organisé à partir de piliers porteurs recevant des poutres disposées dans un axe longitudinal. Ces poutres intermédiaires reçoivent les poutres maîtresses du plancher en réduisant la portée. Ce plafond a été observé au rez-de-chaussée (par rapport au jardin) sous les staffs du XIXe siècle. Ce type de plancher bois est conservé uniquement dans la partie est du corps de bâtiment. La cage d'escalier et les pièces situées à l'ouest en sont dépourvues et les structures en béton armé remplacent le bois. Par ailleurs, à l'est de la cage d'escalier les plafonds d'origine sont probablement uniquement conservés dans la partie nord. En effet, les planchers en bois situés entre le système de piliers et la façade sud ont très certainement été repris lorsque celle-ci a été reconstruite. A l'étage supérieur on retrouve cette disposition avec un plafond moins soigné. La particularité de ce plafond du premier étage (par rapport au jardin) est la présence d'une poutre maîtresse qui repose sur une colonne par l'intermédiaire d'un chapiteau à décor végétal (XIVe siècle). Ce support est disposé dans l'axe d'une baie en arc brisé qui ouvrait sur la salle capitulaire. L'ouverture est peut-être médiévale (fenêtre ou tribune) mais le lien entre la colonne et la poutre de plancher tend à montrer que celle-ci a été réemployée.

Aucune ouverture de façade caractéristique de la période moderne n'a été observée. Les fenêtres ouvrant sur l'extérieur sont des percements plus récents (XIXe-XXe siècle). Signalons cependant la présence d'une grande porte couverte d'une plate-bande (XVIIIe siècle ?) percée au sous-sol dans un refend sur lequel s'appuie la cage d'escalier.

Au XIXe siècle de nouvelles transformations sont entreprises. Un accès au bâtiment par l'impasse Emile Zola est aménagé avec soin. Une porte néo-gothique en tiers-point et un emmarchement sont construits dans l'axe de l'impasse. Une fenêtre jumelée couverte d'arcs brisés est percée au-dessus de la porte pour éclairer l'étage. Ces percements s'inspirent nettement des ouvertures médiévales de la salle capitulaire que l'on observe à quelques mètres. A l'intérieur, une série de cinq arcs surbaissés en caïrous borde un hall couvert d'un plafond en staff. Trois arcs similaires dont une grande arcade centrale sont percés pour l'accès à la salle capitulaire. Le mur entre la salle capitulaire et le sous-sol du bâtiment est donc largement évidé pour marquer une continuité entre les deux volumes.



Ces transformations du courant du XIXe siècle sont pour l'instant difficiles à définir dans le temps. Elles peuvent être liées à l'établissement des Clarisses dans des parties de l'ancien couvent Saint-Sauveur vers 1830 ou à l'aménagement du collège religieux de jeunes filles vers 1860.

Au XXe siècle les modifications sont également d'importance. La construction de l'escalier nécessite l'obturation d'une arcade du hall d'entrée. Plus tard, probablement vers les années 1930-1950, lorsque le corps de bâtiment perpendiculaire situé au nord est reconstruit, toutes les pièces situées au-delà de la cage d'escalier sont couvertes d'un plancher en béton. La façade sud sur le jardin est également reconstruite ou complètement transformée.

#### La salle capitulaire

L'intervention dans ce bâtiment s'est limitée à une série de relevés (coupe, plans) et à quelques sondages dans le badigeon de plâtre qui recouvre les peintures murales. Aucun piquetage n'a été entrepris pour ne pas endommager la couche picturale. Les sondages sont le résultat d'un simple décollement du badigeon à la main ou à la truelle. Deux décors successifs ont pu être observés : un décor peint à fresque qui pourrait être médiéval et des peintures murales probablement réalisées au XVIIIe siècle. Le décor médiéval est difficilement perceptible mais semble se décomposer en plusieurs registres en fonction des formes architecturales. On observe sur le mur occidental, probablement un feu sortant d'un foyer, ainsi que des ramures d'arbres feuillus. Les nervures de la voûte semblent avoir reçu un décor végétal de feuillages peints en noir. Le mur opposé conserve également des traces de peintures médiévales et des départs de fenêtres obturées qui ont fait place à l'oculus actuel qui est une réalisation récente. La peinture d'époque moderne semble très bien conservée. Les voûtains sont peints en bleu, et les nervures en jaune agrémentées de fleurettes. Un encadrement de guirlandes vient souligner les fenêtres gothiques et deux personnages ont été dégagés de chaque côté de la fenêtre du mur nord. Ces personnages sont disposés dans un environnement architectural composé de colonnes cannelées couvertes de chapiteaux corinthiens.

#### Conclusion

Cette courte étude sur les parties du collège aménagées dans les anciens bâtiments du couvent de Saint-Sauveur apporte des informations substantielles pour la mise en valeur des lieux et pour la connaissance du couvent. Le

projet d'architecture actuel qui prévoit la démolition du corps de bâtiment sud ne semble pas adopter la meilleure solution. Ce bâtiment est lié à la salle capitulaire et à un ensemble conventuel largement conservé. On ne peut intervenir sur une partie des bâtiments conventuels sans avoir une vision d'ensemble et un projet global sur l'ancien couvent. Les résultats de cette étude serviront sans doute aux responsables du Secteur Sauvegardé (P.S.M.V.) pour justifier une mise en valeur de l'ensemble.

En outre, l'étude a démontré l'importance de cette construction d'apparence très remaniée pour la connaissance de l'architecture du couvent. La structure représentée sur le plan d'époque révolutionnaire est conservée. Après quelques observations on remarque que ce corps de bâtiment conventuel a subi de profondes transformations à l'époque moderne. Toutefois, des élévations du Moyen Age sont conservées dans les parties basses. Par ailleurs, l'étude de la salle capitulaire a montré son imbrication avec le corps de bâtiment sud ainsi que les modifications d'ouvertures qui ont été effectuées. Enfin, le décor peint médiéval et moderne a été plus largement découvert. Désormais, des spécialistes pourront intervenir pour dégager, consolider et étudier l'ensemble de ces peintures exceptionnelles.

#### Bibliographie :

Pagnier (L.), Tréli (A.) : *Perpignan, Couvent d'Augustines Saint-Sauveur*. Dossier dactylographié d'inventaire, Ville de Perpignan (DAC)-DRAC-LR (SRI), 2001  
Nadal (S.) : *Le couvent Saint-Sauveur, Eléments de chronologie historique et architecturale*. Document dactylographié, 4 p., 2000

\*  
\* \*

**Commune : Perpignan.**

**Nom du site : Place de la cathédrale**

**Définition et datation : Occupation médiévale et moderne**

**Type d'opération : Diagnostic archéologique**

**Responsable : A. Bergeret (A.F.A.N.)**

**Collaborateurs : P. Alessandri (A.F.A.N.), A. Catafau (Université de Perpignan), O. Dayrens (A.F.A.N.)**

**Topographie et infographie : F. Audouit (A.F.A.N.) et A. Re Colin (A.F.A.N.)**

#### **Résultats :**

L'opération archéologique intervient en amont de la mise en valeur du parvis de la ca-

thédrale Saint-Jean de Perpignan, suivant un projet coordonné par l'inspecteur des Monuments Historiques Olivier Poisson et l'Architecte des Bâtiments de France, Patrice Gintrand.

Les données recueillies lors du diagnostic sont essentielles pour l'histoire de la ville. En effet, bien plus que l'histoire du pôle cathédrale de Perpignan, ces données nous renseignent sur l'occupation de l'espace aux abords du pôle primitif de la ville, de la naissance de l'occupation au Xe siècle à sa maturité au XIIIe siècle soit de la *villa* à l'affirmation de l'urbanisme médiéval et sur les transformations de cet espace qui d'un "pôle villageois" passe, via un statut de faubourg, à un pôle à vocation ecclésiastique.

Les vestiges dégagés, liés à l'occupation médiévale initiale, sont très bien conservés au nord et à l'ouest de la zone diagnostiquée. Au sud du secteur, les éléments observés sont mis en place plus tardivement, sur une période qui couvre la fin du XIIIe siècle et le début du XIVe siècle. Ces vestiges permettent de renseigner nombre de dossier jusqu'alors peu ou pas du tout documentés pour la ville de Perpignan :

- les fortifications de la ville avec, d'une part, l'éventuel mur de la *cellera* et, d'autre part, la découverte du mur ouest de la deuxième enceinte médiévale,
- l'occupation médiévale au sein des faubourgs et à l'intérieur de l'enceinte avec des murs d'habitation et des sols intérieurs, auxquels s'ajoutent des silos,
- l'artisanat médiéval avec un probable four de métallurgie, et enfin,
- l'alimentation en eau de la ville. Les données archéologiques recueillies avec la découverte d'un aménagement lié à une fontaine publique ont été complétées par l'analyse d'un document par Aymat Catafau. Ce document, daté du XVIIIe siècle, traite du réseau d'adduction d'eau à Perpignan, dans les quartiers situés entre l'actuelle place Cassanyes et l'église Saint-Jean.

\*  
\* \*

**Commune : Perpignan**

**Nom du site : Vilarnau – Mas Miraflores**

**Définition et datation : Village et cimetière paroissial, Moyen Age**

**Type d'intervention : Fouille de sauvetage programmée**

**Responsables :** O. Passarrius (doctorant, Université de Tours), R. Donat (anthropologie, Université de Toulouse), C. Coupeau-Passarrius (enseignante) et S. Nadal (étudiante, Université de Perpignan)

**Responsable du chantier-école et étude historique :** A. Catafau (Université de Perpignan).

**Détection et étude numismatique :** J.-P. Lentillon, J. Bénézet (étudiante en D.E.A., Université de Provence)

**Propriétaire du terrain :** A. Cibaud

**Intervenants Techniques :** Ville de Perpignan (Direction des Affaires Culturelles, Parc Automobile de la Ville, Service de la Voirie), entreprise Colas, Université de Perpignan, Cibaud Investissement.

**Equipe de fouille :**

**Campagne de Pâques :** M. Deprauw, M. Dérin, A. Estaque Marty, A. Fouasse, F. Founs, F. Gueguen, C. Guiraud, K. Level, H. Montagné, L. Salvador, V. Soulier, V. Van Handenove.

**Campagne de juillet-août :** Arzallus E., Auffret S., Berger M., Bruckert V., Cano-Lassalle L., Cardot A., Combe J.-C., Degobertine S., Dehler Elsa-F., Dejoux M., Déprés N., Deverly D., Dozière A., Enrich Y., Estaque-Marty A., Galibardy M., Guerant S., J. Ferrer, Lafaye A., Lujambio Aguirre A., Maillet F., Martin K., Meistersheim S., Montagne M., P. Legouge, Perron C., Poirrier S., Quelais Y., Régen I., Reymond S., Sabba C., Sempéré J., Thual M., Tortosa O., Troncy F., Vagny S., Vallée M., Zanoudi S.

**Campagne de septembre :** Andrieu V., Brunet M., Carlos C., Cérézo C., Chenuet A., Debouige P., Dérin M., Ibos G., K. MalChrowicz, Montagné H., Piccoli L.-I., Rigole V., Soulier V., Wicherek C., Winter A.

**Résultats :**

Durant la campagne de pâques 2001, nous avons poursuivi la fouille d'une vaste zone d'habitat installée à l'ouest du mur du cimetière. Cette intervention a permis la mise au jour de plusieurs unités d'habitation installées sur un état du cimetière médiéval, caractérisé par des tombes organisées en rangées. Les vestiges d'habitats, datés de la fin du XIIIe siècle, se caractérisent par la bonne conservation des niveaux d'occupation et des aménagements internes, piégés par l'effondrement des toitures et des superstructures.

Durant le mois de mai et juin, la ville de Perpignan a entrepris les travaux de construction de la déviation du chemin d'accès au domaine Miraflores. L'aménagement de cette nou-

velle route, installée sur une partie du site déjà explorée lors de la campagne 1998, nous a permis d'accéder aux vestiges de l'église Saint-Christophe de Vilarnau. Cette dernière, dont la fouille n'a pu, pour l'instant, être menée à terme, est relativement bien conservée, même si une grande partie des murs de la nef ont été épierrés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle se présente sous la forme d'une abside semi-circulaire, prolongée par une nef longue et très étroite. La plupart des niveaux de sol sont préservés et permettent de suivre l'évolution architecturale de cet édifice, fortifié par la construction d'une imposante tour englobant le chevet et par l'adjonction d'un mur-glacis contre le mur gouttereau septentrional de la nef.

Durant les campagnes de juillet/août et septembre, nous avons poursuivi la fouille fine du cimetière, délimité par un puissant mur de plus de 1 m d'épaisseur et qui devait initialement posséder une hauteur importante. Cette année, près de 200 individus ont été fouillés et étudiés. Nous avons essentiellement concentré nos efforts sur la partie occidentale du cimetière, en bordure du mur de clôture. Une deuxième zone de fouille a également été ouverte au cœur du cimetière et la fouille des abords du chevet de l'église paroissiale a été poursuivie. L'étude de ce cimetière livre des informations passionnantes et uniques pour le Roussillon. Ces dernières permettent une réflexion sur l'organisation de l'espace funéraire, qui passe indubitablement par l'étude de la place des morts dans la communauté des vivants afin de saisir comment s'expriment les croyances, les liens de parenté ou la hiérarchie sociale dans le recrutement du cimetière et dans sa topographie. L'autre problématique soulevée par l'étude de ce cimetière paroissial est celle de la gestion de l'espace funéraire et de la présence ou non d'une signalisation de surface dont l'étude réside essentiellement dans l'observation de la fréquence des recouvrements, sur la présence d'alignements ou d'organisations autour de constructions religieuses ou sur l'existence de phénomènes de réduction et de création d'ossuaires. Nous portons également nos efforts sur la tombe où les questions de datation et d'identification des modes inhumatoires restent prioritaires. Enfin, la fouille d'un cimetière ne peut se suffire de constatations topographiques, architecturales ou sociales, elle doit permettre aussi de mieux appréhender l'état sanitaire de cette population en réalisant une étude biologique des ossements exhumés. Cette étude, même si elle est encore assujettie aux problèmes de chronologies soulevés par la quasi-absence de mobilier

funéraire, est actuellement en cours. Et nous savons combien les historiens sont friands de données concernant la réalité d'une population difficilement accessible par les sources, caractérisées par l'absence de recensement exhaustif antérieur au XIV<sup>e</sup> siècle.

\*  
\* \*

**Commune : Peyrestortes**

**Nom du site : Le château, église Saint-Jean**

**Définition et datation : église et château, Moyen Age, époque moderne**

**Type d'intervention :** évaluation archéologique

**Responsable :** O. Passarius (A.A.P.-O.) avec la collaboration de S. Nadal (A.A.P.-O.)

**Etude numismatique :** J.-P. Lentillon et J. Bénézet (étudiant en D.E.A., Université de Provence)

### **Résultats :**

Cette intervention était motivée par un projet d'aménagement de l'actuel château de Peyrestortes, acquis durant l'hiver 2000/2001 par la municipalité. Cet ensemble immobilier, qui jouxte l'église paroissiale Sainte-Marie, comprend une vaste maison avec dépendances agricoles englobant l'église primitive dédiée au culte de Saint Jean-Evangéliste.

L'intervention archéologique a été réalisée du 11 au 22 juin 2001 et du 3 au 9 octobre 2001 et a eu pour objectif d'évaluer le potentiel archéologique présent sur cet espace afin de guider les travaux de restauration et de restituer les niveaux de sols anciens.

Dans le château, les différents sondages archéologiques pratiqués avaient pour but de déterminer la présence de niveaux archéologiques en relation avec le château médiéval, en amont de futurs aménagements souhaités par la mairie de Peyrestortes. Les observations réalisées et les données recueillies restent partielles, mais elles permettent toutefois de dégager certaines conclusions. La présence d'un mur puissant à l'est de l'îlot matérialise ce qui pourrait être le rempart médiéval. Le mobilier archéologique récolté dans les différents sondages est datable quant à lui du début du XI<sup>e</sup> jusqu'à la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. L'absence de traceurs archéologiques, datant de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, témoigne des profonds remaniements qui ont été effectués lors des aménagements successifs. Les niveaux qui correspondent à ces périodes

ont disparu, certainement arasés et détruits par des décaissements successifs.

Durant cette opération, nous avons concentré principalement nos efforts sur l'église Saint-Jean avec pour objectif d'en comprendre le plan et de mettre en phase chronologique les différents états de construction.

L'église Saint-Jean-Evangéliste est mentionnée pour la première fois dans les sources en 1130<sup>7</sup>. On retrouve plusieurs mentions par la suite, mais il faut toutefois attendre 1635 pour que l'église soit érigée en rectorie suite à l'augmentation de la population. La même année, on trouve pour la première fois la mention d'*ecclesiam incastellatam intus castrum* (église fortifiée).

L'église primitive Saint-Jean est composée d'une nef relativement longue et étroite, achevée à l'est par une abside semi-circulaire débordante. La nef mesure 16,60 m (mesure intérieure) pour 2,60 m de largeur environ. L'épaisseur des murs atteint en moyenne 1 m. La couverture de l'édifice est constituée d'une charpente bois (voliges) soutenant une toiture de tuiles courbes sur support de roseaux. Cette charpente est maintenue par trois arcs brisés, construits en caïroux, et répartis de façon régulière, et reposant sur des piliers en pierre de taille adossés aux murs porteurs. La partie occidentale de la nef de l'église Saint-Jean fait aujourd'hui office de sacristie pour l'actuelle église paroissiale : on ne peut d'ailleurs y accéder que par cette dernière.

À hauteur de la partie centrale de la nef, une voûte sarrasine en brique a été construite afin de créer un étage à hauteur de la tribune qui occupe la moitié occidentale de l'édifice. Si cet aménagement semble récent (XIX<sup>e</sup> siècle), la tribune, quant à elle semble médiévale (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle). En effet, cette dernière est constituée d'une voûte en plein cintre soutenue par des blocs de calcaire taillés. C'est d'ailleurs sur cette tribune, que nous avons pu découvrir plusieurs reproductions de bateaux gravés dans la chaux de l'enduit mural. Ces graffites, quasiment effacés, pourraient être datés de la fin du Moyen Âge<sup>8</sup>.

L'abside de l'église est fortifiée : elle a en fait été aménagée dans une tour imposante. Cette dernière, qui possède une hauteur importante, est confortée à la base par un glacis indispensable du fait que cette construction est aménagée sur une rupture de pente relativement

forte. La voûte de l'abside est en cul de four et l'on peut encore observer un coup de sabre très net entre cette dernière et l'arc triomphal.

Notre intervention dans cette église a d'abord consisté à nettoyer l'abside, encombrée de matériaux et dont le sol était recouvert d'une épaisse couche de végétaux décomposés. Par la suite, deux sondages ont été réalisés : le premier concerne la moitié nord du chevet, tandis que le second a été implanté au centre de la partie orientale de la nef, sous l'arc triomphal.

Lors de la réalisation des sondages à l'intérieur de l'église, nous nous sommes efforcés de comprendre son plan et surtout la succession des absides. En effet, la fouille a permis d'observer quatre constructions susceptibles de correspondre à des chevets successifs. Le premier état est matérialisé par deux piliers qui marquent le rétrécissement entre le chœur et la nef. Nous ne possédons malheureusement pas le retour de cette construction, noyée ensuite par la tour de l'abside fortifiée. Ce premier état repose directement sur un radier que l'on pourrait interpréter comme une plate-forme indispensable, compte tenu de la très forte rupture de pente, pour asseoir les fondations de l'édifice. Si l'appareillage des piliers semble ancien (Xe-XI<sup>e</sup> siècles), on ne possède aucun élément de datation pour cette construction. De même, il nous est impossible de déterminer la forme du chœur, englobé dans le massif de l'abside fortifiée. Faut-il y voir une abside à chevet carré ?

Postérieurement, le chevet de cette première église est noyé par un puissant radier de blocs et galets liés au mortier de chaux sur lequel a été construite une seconde abside. Aucun niveau de sol susceptible d'être en relation avec cette construction n'a réellement été observé.

Le troisième état correspond assurément à une abside semi-circulaire sur laquelle a été installé le chevet de l'abside actuelle. Cette dernière correspond à la fortification de l'église Saint-Jean. Une imposante tour est érigée et confortée à sa base par un puissant glacis<sup>9</sup>. Elle abrite une abside semi-circulaire voûtée en cul de four. Les observations réalisées dans les sondages archéologiques n'ont livré aucun élément de datation concernant la construction de ce bâti et aucun niveau de sol d'occupation n'a pu être associé à ce dernier état de fonctionnement de l'édifice.

<sup>7</sup> Nous tenons ici à remercier M. Aymat Catafau pour nous avoir mis à disposition l'ensemble de son travail inédit concernant l'historique de Peyrestortes.

<sup>8</sup> Relevé et étude en cours par Jean-Pierre Comps.

<sup>9</sup> Cette abside fortifiée fait partie intégrante du système défensif en étant intégrée au rempart primitif de Peyrestortes.

La fouille de la nef de l'église primitive a permis de mettre au jour une inhumation en cercueil de bois caractérisé par la présence de nombreux clous et par des contraintes sur le sujet, inhérentes à des effets de parois rectilignes.

L'état de conservation du squelette est très précaire : la plupart des ossements sont altérés par un terrain acide et humide.

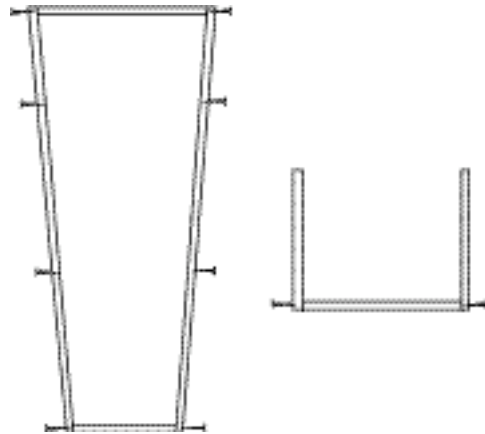
Le squelette se présente en position de décubitus dorsal, les bras pliés sur l'abdomen. La tête est tournée vers la gauche. Cette position semble originelle : le rachis cervical, du moins les parties encore conservées ou lisibles, sont en connexion stricte. La scapula gauche s'est verticalisée mais semble toutefois en connexion stricte avec l'humérus. Cette position est liée à un effet de paroi inhérent à la présence d'un contenant rigide : le bras gauche étant appuyé contre ce dernier. On retrouve cet effet de paroi rectiligne au niveau du bassin. En effet, on n'observe aucune mise à plat de la crête iliaque gauche et la connexion avec le sacrum est intacte. Le bras droit se présente en position antéro-latérale et la scapula droite, elle aussi, s'est verticalisée. Ce phénomène ne semble pas consécutif à la paroi du cercueil, matérialisée plus loin par la main gauche dont la position ne peut s'expliquer autrement que par la présence de cette dernière. Cette observation est confortée par la mise à plat de la crête iliaque droite et l'absence de connexion entre cette dernière et le sacrum.

Les membres inférieurs sont croisés avec une légère flexion de la jambe gauche et une légère rotation du fémur droit. Les pieds sont superposés et très mal conservés. Les observations effectuées sur le calcaneus montrent que les pieds étaient en hyper extension.

La fouille du sédiment environnant le squelette a permis de mettre au jour dix clous en fer répartis de façon régulière. Ces clous se trouvent tous sans exception en bordure d'une fosse de forme trapézoïdale.

La morphologie de la fosse, le positionnement des clous et les contraintes observées sur le squelette prouvent l'existence d'une inhumation dans un contenant mobile de type cercueil en bois. Ce dernier possédait une forme trapézoïdale (largeur maximale : 0,42m ; largeur minimale : 0,25 m ; longueur observée : 1,71 m). La position des clous, qui correspondent à l'assemblage de la partie inférieure du cercueil, permet d'en déterminer la technique de construction. En effet, le fond du cercueil est enserré dans le cadre et cloué. Cette technique est la plus fréquemment utilisée durant les

XIIIe, XIVE et XVe siècles<sup>10</sup>. Cette fourchette de datation est confirmée par la découverte d'une obole de *Pere III* (1336-1387)<sup>11</sup> qui nous fournit un précieux *terminus post quem*.



Proposition de reconstitution du schéma d'assemblage du cercueil.

L'étude taphonomique réalisée sur cette sépulture, même si elle reste lacunaire, soulève quelques interrogations. En effet, le squelette présente de nombreuses caractéristiques d'une décomposition en espace colmaté. Les quelques ruptures de connexion observées (notamment la jonction sacro-iliaque ou la rotation du fémur droit) peuvent aisément s'expliquer par la fonte d'anatomies charnues, comme le fessier. Certaines contraintes, en dehors de celles inhérentes aux parois du cercueil, semblent pouvoir s'expliquer par la présence d'une enveloppe souple (linceul ?), comme la position des jambes croisées ou des "pieds en danseuses". Si la présence d'un colmatage différé semble certaine, on ne peut exclure que ces anomalies puissent être créées par la présence de vêtements serrés. De même, si la présence d'épingles peut être une preuve formelle<sup>12</sup> de l'existence d'une enveloppe souple, leur absence ne signifie rien : bon nombre de linceuls étaient cousus.

\*

<sup>10</sup> Véronique Gallien, Jean-Yves Langlois, "Typologie du cercueil à Saint-Denis", *Rencontre autour du cercueil*, Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire en Ile-De-France, Bulletin de liaison, numéro spécial 2, 1998, p. 23-27.

<sup>11</sup> Détermination aimablement réalisée par Jérôme Bénétet et Jean-Pierre Lentillon.

<sup>12</sup> En prenant toutefois garde qu'il ne s'agisse pas d'éléments destinés à fixer la coiffure ou les vêtements.

**Commune : Port-Vendres**

**Nom du site : Redoute Béar**

**Définition et datation : Site d'épaves antiques (Ier siècle av. J.-C. et Ve siècle ap. J. C.) et rejets**

**Type d'intervention :** Fouille programmée triennale (3e année)

**Responsables :** G. Castellvi (chargé d'enseignement, Univ. de Perpignan ; UMR 154 Lat-tes), C. Descamps (maître de conférences, Univ. de Perpignan ; président de l'ARESMAR), M. Salvat (technicien au Musée de Port-Vendres).

**Participants :** archéologues-plongeurs de l'ARESMAR (Ass. pour les Recherches Sous-Marines en Roussillon).

**Chercheurs associés à l'étude du site :** J.-P. Barousseau et P. Giresse (géologie, sédimentologie marine, Univ. de Perpignan), J.-C. Bessac et A. Roth-Congès (matériaux, techniques de construction, architecture, UMR 154), S. Got-Castellvi (dessins, numismatique, Musée Puig, Perpignan), J. Kotarba (céramiques, UMR 154), M. Bonifay (amphores africaines, CCJ, Aix), D. Foy (verrerie, LAMM, UMR 6572, Aix), F. Amigues (céramiques arabo-andalouses, Univ. de Perpignan).

### **Résultats :**

La côte de la Redoute Béar, située dans l'avant-port, est exposée à la Tramontane et au vent d'Est. Les échouages contemporains (années 1930-40) et les épaves recensées et fouillées dans les années 1970 et 80 montrent à l'évidence que cette côte rocheuse est très dangereuse pour la marine à voile et qu'elle a été la cause de nombreux naufrages. Les eaux agitées et peu profondes n'ont pas été favorables à la conservation des bois, par ailleurs fortement dégradés par les tarets.

Découvert en 1986 par B. Béréhouc, A. Chèle, C. Descamps et P. Joste, le site Redoute Béar a fait l'objet de sondages dirigés par N. Gassiolle et C. Descamps de 1995 à 1997. Suite à la découverte, cette année-là, de fragments de blocs architecturaux sculptés, une fouille programmée a été confiée en 1998 à G. Castellvi et, au vu des résultats de cette première campagne, une autorisation triennale (période 1999 à 2001) a été accordée par le Ministère de la Culture.

La campagne 2001 s'est déroulée en deux étapes :

- du 18 juin au 7 août : fouille du site financée par le Ministère de la Culture, la ville de Port-Vendres et la FFESSM.

- du 1er au 28 octobre : poursuite de la fouille avec une équipe réduite, opération financée par le Conseil Général des P.-O. en prévision des futurs travaux d'aménagements portuaires.

A l'issue de ces onze semaines de fouilles, où le total des plongées (648 pour 905 h de travail au fond) représente 44 % du temps cumulé des trois dernières campagnes (2058 h), nous avons confirmation de la succession des événements intervenus sur le site. Trois phases se dégagent.

### Phase I : une épave du Ier s. av. J.-C.

Les fouilles de cette année ont donné de nouveaux vestiges de l'épave romaine de la fin de la République (Ier s. av. J.-C.) échouée à environ 5 m de profondeur. Le nombre de clous en cuivre (et non en bronze comme l'ont montré plusieurs analyses métallographiques) dépasse maintenant 150. Leur dispersion, dont nous avons réalisé une image tridimensionnelle, donne une idée du contour de la zone du naufrage ; de nouveaux fragments d'amphore (type Dressel 1 probable), ont été recueillis sous une matre de posidonie épaisse et indurée. Outre le mobilier amphorique, les campagnes précédentes ont donné de la céramique campanienne, notamment une assiette entière de type campanienne A (forme 36), et de la céramique grise ampuritaine. L'an dernier a été remontée un *stylus* intact en os encore en place dans un coffret en bois dont la restauration est en cours. Les vestiges recueillis ne permettent pas, pour le moment, d'affiner la datation de cette première épave.

### Interphase I-II : des rejets de bords ou les traces d'échouages au Haut Empire (dernier tiers du Ier s. av. J.-C. -IVe s. ap. J.-C.)

D'autres objets — souvent des fragments importants — appartenant au Haut Empire (Ier - IIIe s.) ont également été mis au jour à une profondeur comparable, notamment des formes de céramiques dites *africaines de cuisine* (deux plats Hayes 194 et un 23 b) s'ajoutant à l'amphore à huile Dressel 20 découverte en 1997. On peut se demander si ces objets, tous brisés, sont des rejets de bord ou les témoins d'autres naufrages situés à proximité immédiate de la zone de fouilles.

### Phase II : une épave de la première moitié du Ve s.

La phase II est complexe. Elle associe plusieurs nappes d'objets lithiques d'origines

différentes : débris d'un (ou de) monument(s) de la seconde moitié du Ier s. ap. J.-C., en calcaire grossier, calcaire oolithique ou marbre ; éclats et gros galets de grès siliceux ; amas (au moins trois) de galets allochtones, très probablement des lests. Ces ensembles sont liés à ce qui semble être une cargaison de céramiques de la première moitié du Ve s. ap. J.-C., représentée essentiellement par des céramiques communes et des amphores de Méditerranée orientale des types *Late Roman Amphora* 1 à 4, avec prédominance de la forme 3, petit et grand module et d'autres types plus sporadiquement représentés comme des formes africaines. Des tessons de verre sont également présents. Le tout est situé à environ 0,25 m au-dessus de l'épave profonde du Ier s. av. J.-C.



*Oenochoe* de forme non encore identifiée provenant de la phase II (fouille d'octobre 2001)

Aux 46 blocs architecturaux sculptés recueillis de 1997 à 2000 se sont ajoutés, lors de la dernière campagne, 22 nouveaux blocs, portant le total à 68. De nouveaux "recollages" ont pu être réalisés, avec en particulier la récupération de l'angle supérieur gauche du chapiteau de pilastre remonté en 1997, et de la rosace s'insérant entre les deux modillons de la corniche dont deux gros fragments ont été remontés en 1998 et 2000. De toutes évidences, la distance entre les différents éléments jointifs (3 à 6 m) et l'aspect « hétéroclite » de la répartition de tous ces éléments a priori « disparates » et dont on ne peut remonter ou une colonne en-

tière ou un bloc dans son ensemble – du moins pour le moment – permet de réfuter une chute à l'eau de ces éléments due à un tremblement de terre. Reste donc le naufrage d'une cargaison (pierre à chaux ?) ou d'un lest ou bien le rejet volontaire (délestage ?). La fouille d'une tranchée de 2 m de largeur sur 7 m de longueur en direction de du sud a permis de matérialiser la limite de la zone archéologique ; un rejet depuis la côte la plus proche (falaise du lieu-dit Redoute-Béar) est hautement improbable.

L'hypothèse la plus probable est celle du naufrage d'un bateau lesté de divers blocs d'architecture, ramassés parmi les ruines d'un ensemble monumental se situant à proximité d'un lieu d'embarquement, et d'autres ensembles de blocs bruts (calcaires, marbres, grès siliceux), le tout calé à bâbord et tribord par des galets. Ce lest aurait pu se faire en plusieurs étapes (blocs d'architecture en provenance de Narbonnaise, l'origine des roches brutes restant à déterminer). Quant au mobilier céramique, il peut constituer une marchandise redistribuée à partir d'un port régional, peut-être Narbonne ou Arles ?

#### Phase III : une présence de céramiques médiévales.

Depuis 1998, chaque campagne de fouille amène la découverte, dans le niveau supérieur de matre de posidonie, de tessons de céramiques glaçurées arabo-andalouses décorées à *cuerda seca* (XIe-XIIe s.) et de céramiques glaçurées à tonalité vert-jaune d'origine languedocienne probable (XIIIe s.) La campagne 2001 a apporté un nouveau tesson à la petite série déjà rassemblée, dont l'existence donne pour la première fois un fondement archéologique à des contacts entre l'Andalousie du califat de Cordoue et le Roussillon.

La construction d'un nouveau quai au travers de l'anse des Tamarins, qui interviendra en 2003, ne perturbera pas seulement ce secteur car tous les fonds avoisinants devront être dragués à - 9 m, et donc la totalité du site Redoute-Béar est appelée à disparaître. Il faut donc terminer la fouille par une ultime campagne 2002, dont l'autorisation va être sollicitée. Au vu des résultats acquis lors de la campagne 2001, et avec l'aide renouvelée du Conseil Général, l'essentiel du secteur carroyé entre le chenal et la côte doit pouvoir être exploré. Nous pensons, en particulier, que tous les blocs architecturaux sculptés, dont la zone d'épandage est maintenant bien circonscrite, auront pu être recueillis.

Cela ne règle pas le problème de l'ensemble du secteur, où notre investigation de 1999 en direction de la plage des Tamarins avaient montré une poursuite du gisement et de

ses deux couches principales (phases I et II). Une confirmation de la présence de couche archéologique a été apportée par des coups de pelle mécanique donnés, au mois de juin, à partir de la plage à l'instigation du Service Régional de l'Archéologie. Par ailleurs une série de sondages ont été pratiqués, d'août à octobre, en avant de la plage, par des archéologues de

l'AFAN avec le renfort de plongeurs des Travaux Publics. L'équipe de l'ARESMAR n'a pas été associée à ces travaux dont l'exécution dans la précipitation est une illustration des effets pervers de la toute nouvelle loi (du 17 janvier 2001) sur l'archéologie préventive.

### Annexe

Nous résumons ci-après, sous forme de deux tableaux, les paramètres quantifiables de la fouille. Le premier concerne les temps de travail au fond.

<b>Année</b>	<b>Nombre de plongeurs</b>	<b>Nombre de plongées</b>	<b>Total heures de plongée</b>	<b>Nombre de sem. de fouilles</b>
<i>1998</i>		272	355	6
<b>1999</b>	23	330	488	6
<b>2000</b>	30	483	665	10
<b>2001</b>	31	648	905	11
Total triennal		1461	2058	27

On constate une progression constante, correspondant à la mobilisation d'équipes chaque année plus nombreuses pendant des durées elles-mêmes en accroissement.

Le second correspond aux objets ou lots d'objets entrés en inventaire.

<b>Année de fouille</b>	<b>Nombre d'entrées à l'inventaire</b>
<i>1998</i>	525
1999	1309
2000	951
2001	2405
Total triennal	4665
Total FP (1998-2001)	<b>5190</b>

Dans ce tableau, l'augmentation du nombre d'enregistrements lors de la dernière campagne est à mettre en rapport avec celle des heures de travail au fond, mais correspond aussi à une plus grande densité de vestiges dans les secteurs fouillés.



Commune : **Saint-Cyprien**

Nom du site : **Les Chinchettes**

Définition et datation : **occupation, Néolithique, haut Moyen Age**

Type d'intervention : Diagnostic et fouille

Responsable : J. Kotarba, A.F.A.N. Méditerranée

Co-responsable : A. Vignaud, A.F.A.N. Méditerranée

Equipe de fouille A.F.A.N. : P. Alessandri, O. Boudry et A. Pezin, F. Audouit (topographie)

Equipe A.A.P.-O. : J.-P. Lentillon (recherche de métaux), C. Brieu et H. Grzésik (lavage et recollage)

Aménageur : SARL Roussillon Lotissements et SAS Design Méditerranée

### **Résultats :**

Le secteur des Chinchettes se trouve à l'extrémité est de la ligne de collines qui borde au nord le cours du Tech. La zone étudiée correspond au bas d'un versant sud, c'est-à-dire à un terrain qui domine de peu les terres alluviales.

Les travaux d'archéologie préventive menés sur ce futur lotissement couvrant près de 6 ha livrent des vestiges de plusieurs périodes d'occupation. D'une manière générale, les structures retrouvées sont fortement arasées tant les plus vieilles que celles récentes.

Les vestiges les plus anciens appartiennent au Néolithique final et sont de culture vérazienne (voir notice suivante).

Si une grande fosse du Haut Empire, sans doute liée au travail de la terre, a été retrouvée sur un bord du terrain sondé, il faut attendre la fin du Bas Empire pour constater la réinstallation certaine d'un habitat. Cette nouvelle occupation va se développer sur une vaste surface et perdurer durant le début du haut Moyen Age, au moins la fin du VI<sup>e</sup> siècle, puis disparaître de façon définitive. De cet habitat d'époque wisigothique, nous avons retrouvé quelques tronçons de construction en dur (murs de galets parementés et liés à la terre) trop partiels pour permettre de dégager le plan d'une habitation. L'état d'arasement du site et la rareté du mobilier retrouvé dans les comblements des fosses et fossés, ne permettent pas de savoir si ces vestiges appartiennent à plusieurs fermes contemporaines ou bien s'il s'agit d'un seul habitat qui se déplace dans le temps. Dans un secteur localisé, l'activité d'un forgeron a laissé de nombreux témoignages, tant dans le comblement d'une dépression quadrangulaire directement liée à son activité que

dans le remplissage de différents silos. Des petites fosses proches, légèrement rubéfiées et contenant du charbon de bois, pourraient correspondre à des petits aménagements pour fabriquer le combustible nécessaire à cette activité.

\*  
\* \*

Commune : **Saint-Cyprien**

Nom du site : **Las Chinchettes**

Définition et datation : **Épicampaniforme, Néolithique final**

Type d'intervention : fouille d'évaluation archéologique par diagnostics sur l'emprise d'un futur lotissement

Responsable : J. Kotarba (ingénieur A.F.A.N.)

Collaboration : (entre-autres) au titre de technicien de terrain, traitement des vestiges néolithiques et de leur étude : A. Vignaud (chargé d'Étude A.F.A.N.)

### **Résultats :**

L'intervention, limitée, menée sur le lotissement de Las Chinchettes 2, à Saint-Cyprien, a permis de mettre au jour diverses structures de différentes périodes. Sur un fond où dominent les vestiges antiques, seuls 6 aménagements sont attribuables à la Préhistoire récente. Ces derniers ont été découverts essentiellement dans la tranchée 5, secteur central ayant livré lors des prospections pédestres préalables, quelques éléments mobiliers de cette période.

L'Épicampaniforme / Bronze ancien est attesté par une modeste fosse (FS 53), de plan bilobé, comblée avec des rejets anthropisés. La fonction de cette fosse n'a pu être déterminée (foyer couplé à une cuvette de vidange ?). Quatre autres fosses qui sont des structures de combustion à pierres chauffées, mal datée ou non datées, sont peut-être attribuables à cette période.

L'absence (réelle ?) de vestiges intimement subordonnés à l'habitat pourrait distinguer une zone uniquement pourvue de tels aménagements comme c'est parfois le cas (activités liées à l'économie vivrière ou artisanale).

Chinchettes

Cette période, peu connue à l'échelle régionale, est très faiblement représentée dans notre département. Il s'agit le plus souvent de quelques tessons découverts dans des ensembles sépulcraux, dolmens ou ossuaires, et plus rarement d'habitats de plein air révélés également par un peu de mobilier lors de prospections de surface. Deux d'entre eux ont été partiellement explorés : La Pèdra Blanca à Passa (Mazière 1996), et le Mas Couret à Saleilles (Vignaud 1997). À noter que ce dernier site présentait (aussi) et presque exclusivement des structures de combustion.

L'ensemble de ces gisements témoigne néanmoins d'un point particulier important : au sein de ces séries, pourtant limitées, la céramique campaniforme est représentée. Ce n'est pas le cas aux Chinchettes, malgré le nombre important de décors (20 %). Il semblerait que cette spécificité traduise un écart chronologique situant la série plus proche du Bronze ancien que de l'Épicampaniforme.

Le Néolithique final de culture vérazienne est la seconde période révélée sur le site, par une seule fosse bien pourvue en mobilier (FS 49). Cette fosse, pour la partie observée et conservée (impossibilité d'agrandir la fouille), semble de plan subrectangulaire de bonnes dimensions (largeur 2,60 m pour 2,80 m minimum). Quelques indices donneraient à penser que cet aménagement, comblé a posteriori par des rejets riches en mobilier et en macrorestes, correspond aux restes d'une construction, probable habitat.

Dans notre département, indépendamment de rares cavités au statut peut-être particulier ou de vestiges collectés lors de prospections pédestres (généralement hétérogènes), les seuls sites stratifiés ayant fait l'objet de fouilles sont Les Coudoumines 1365 à Caramany (Vignaud 1994), et la cabane de la Vigne Canut, à Elne (Baills, Campmajo 1997).

Ces 2 sites présumés "contemporains" sont toutefois différents dans leurs productions céramiques, différence cautionnée par les datations radiocarbone : 3600 – 3165 av. J.C. pour le premier, et 2645 – 2205 av. J. C. pour le second.

Aux Chinchettes, le corpus est aussi différent : sur des formes diverses, les tétons ainsi que les languettes sont largement majoritaires. Ces dernières peuvent être superposées (jusqu'à 4 individus minimum). Nous notons également l'absence de cordons "classiques", supplantés ici par des cordons divers, sur gros récipients, dont un type très particulier, vertical, étroit et proéminent, pour lequel nous n'avons

pas de référence. Ce dernier site, malgré certaines divergences, offre de grandes similitudes avec quelques gisements de Catalogne, et en moindre part de l'Hérault. Tous ces gisements ont été reconnus de culture vérazienne. Comme on le voit, et sans épiloguer sur la valeur des datations radiocarbone, les 3 sites fouillés dans les Pyrénées Orientales, attribués au "Néolithique final – Chalcolithique", sont bien différents dans leurs productions.

Il faut donc convenir que dans notre département, cette période à la terminologie assez floue est loin d'être cernée. Si les divers caractères ainsi que leur fréquence sont probablement subordonnés à une chronologie interne qui doit obligatoirement intervenir, la présence de faciès locaux est loin d'être écartée.

Les fouilles à venir d'autres sites du "Néolithique final – Chalcolithique", couplées à des datations radiocarbone (l'une d'elles est en cours pour la fosse FS 49), permettront de mieux connaître et d'affiner cette période dans notre département. Malgré sa moindre taille, le site des Chinchettes se positionne pour ce travail comme un important jalon.

\*  
\* \*

**Commune : Salses**

**Nom du site : Le Port**

**Définition et datation : habitat, Protohistoire**

**Type d'intervention : fouille programmée**

**Responsable : D. Ugolini (Chargée de Recherche au CNRS, Centre Camille Jullian, UMR 6573, Aix-en-Provence)**

**Equipe de fouille : F. Mazière (Doctorant, Allocataire de Recherche, Centre Camille Jullian, UMR 6573 du CNRS, Aix-en-Provence), V. Ropiot (Doctorante, Université de Besançon) et C. Olive (Ingénieur, S.R.A. Languedoc-Roussillon, Montpellier)**

**Résultats :**

Les travaux de la campagne de 2000, qui était la dernière de cette phase des recherches sur le site, ont concerné surtout la fortification sur le côté occidental. Par le biais de plusieurs sondages, il a été possible d'en étudier le mode de construction. Large de presque 3m, cette puissante maçonnerie a été installée dans une fondation, partiellement excavée dans le banc de galets (naturel) qui jouxte le site. Edifiée en parements successifs vers l'extérieur et vers l'intérieur du site, la partie centrale était consti-

tuée d'un blocage en adobes interrompu par des contreforts en pierre.

Du côté nord-ouest du site, une zone d'environ 30 m<sup>2</sup> a été ouverte dans l'îlot nord, au-delà de la place, afin de vérifier la limite septentrionale de l'habitat. Il est maintenant assuré qu'il n'y a pas eu ici un autre îlot d'habitation. La place est longée par une "rue" empierrée qui constitue le dernier espace aménagé. Des pierres moyennes et petites apparemment alignées, vues sur une surface réduite au-delà de la rue, peuvent laisser penser que la construction d'un rempart (ou d'un îlot) était prévue, mais n'a finalement pas été réalisée.

\*  
\* \*

**Commune : Villelongue-Dels-Monts**

**Nom du site : Las Closes**

**Définition et datation : Bronze final III b**

**Type d'intervention :** Evaluation archéologique par sondages

**Responsable d'opération :** A. Pezin (chargée d'études A.F.A.N.)

**Équipe de fouille :** Ph. Coujou (technicien A.F.A.N.), Fr. Audouit (topographe, A.F.A.N.), J.-P. Lentillon (détection de métaux, A.A.P.-O.), Fl. Mazière (céramologie âge du Bronze, A.A.P.-O.)

### **Résultats :**

L'intervention de terrain, motivée par la réalisation d'un lotissement sur des sites déjà connus, s'est déroulée pendant 6 jours (3 sur le terrain, 3 en post-fouille). Elle a été financée sur crédits d'État (sauvetage urgent), la pelle mécanique étant mise à disposition par le maître d'ouvrage (aménageur privé).

Sur le secteur concerné, deux gisements archéologiques avaient été découverts lors de prospections systématiques dans le cadre d'un programme de Prospections et Inventaires Programmés conduits par Jérôme Kotarba (Kotarba *et alii* 1991) :

Las Closes II : site attribué à la fin de l'âge du Bronze ou au premier âge du Fer,

Las Closes III : occupation attribuée au Moyen Âge.

À la demande de l'aménageur, et en accord avec le représentant du Service Régional de l'Archéologie, la totalité du terrain n'a pas pu être expertisée, afin de ne pas pénaliser la construction des immeubles prévus. Les tranchées n'ont donc été ouvertes que sur des zones non concernées par la voirie du lotissement

ou par les bâtiments, ce qui a fortement limité l'étendue des reconnaissances (parcelle testée à 4 % environ) et a empêché de déterminer exactement l'étendue des vestiges archéologiques enfouis.

Cette opération de sauvetage urgent, bien que très réduite, ne confirme pas les données de prospection sur une occupation médiévale éventuelle de la parcelle concernée. L'absence totale de vestiges (ni structures, ni même mobilier archéologique déplacé) impose de remettre en question l'existence d'un gisement à cet emplacement. Le mobilier recueilli en surface (dont, pour une bonne partie, selon la notice de découverte, l'attribution était difficile entre la période préhistorique ou médiévale) provient donc soit d'épandages médiévaux venant de la proche agglomération, soit du site préhistorique.

Les données les plus intéressantes concernent le gisement de Las Closes II, occupé au cours du Bronze final III b.

Dans ce cas, la présence du site repéré en prospection est confirmée, et son étendue s'avère plus importante que les observations de surface ne le pressentaient. Ainsi, une fosse, bien que livrant une forte densité de mobilier, n'avait pas été repérée par les prospecteurs. Ce constat peut être dû à une lisibilité inégale et plutôt faible de la parcelle lors de la prospection, ou bien à la non-prise en compte de vestiges épars qui n'ont pas été attribués à l'un ou l'autre des sites de Las Closes II et III, limités à deux concentrations bien individualisées.

Nous ne pouvons malheureusement pas déterminer l'étendue exacte du gisement. Tout au plus nous avancerons nous pour une étendue minimale, en croisant les données de la prospection et le pointage des vestiges mis au jour en fouille ; cette superficie minimale correspond à peu près à 1000 m<sup>2</sup>.

Les sondages réalisés ont permis la découverte de deux structures, interprétées comme un enclos et un fond de cabane, soit une occupation de type habitat, et non pas, comme cela avait été envisagé en prospection, de type nécropole.

Les formes d'habitat, pour la période chronologique concernée, étant encore peu connues au plan départemental, voire régional, cette découverte s'avère particulièrement intéressante.

\*  
\* \*

**Communes : Laroque-des-Albères, Montesquieu, Sorède et Villelongue-dels-Monts**

**Type d'intervention : Programme de Prospection et Inventaire (massif des Albères et Côte Vermeille)**

**Définition et datation : Prospections diachroniques**

**Responsable :** A. Constant (professeur certifié, doctorant à l'Université de Toulouse - Le Mirail - FRAMESPA)

**Équipe de prospection :** C. Donès (Gardien du Prieuré de Notre-Dame du Vilar) et J. Mach (étudiant à l'U. d'Aix en Provence).

**Intervenants scientifiques :** J. Kotarba (Ingénieur d'Études A.F.A.N.), F. Mazière (Allocataire de Recherche C.N.R.S., doctorant en archéologie à l'U. d'Aix-en-Provence).

### **Résultats :**

Cette opération fait suite à une première campagne de prospections systématiques que nous avons engagées dès l'année 2000 sur la commune de Collioure. En 2001, nous avons pris en compte un vaste territoire correspondant aux communes de Laroque-des-Albères, de Montesquieu, Sorède et Villelongue dels Monts<sup>13</sup>. Ces communes avaient déjà fait l'objet de prospections durant les années 1990 dans le cadre de plusieurs programmes de prospection ("Inventaire des sites de la basse vallée du Tech et des Albères" dirigé par Jérôme Kotarba puis par Olivier Passarius). Ces opérations s'étaient à l'époque surtout concentrées sur les zones constructibles des P.O.S. de ces communes. Hormis à Argelès-sur-Mer ("Massif de La Pave"), les vallées intérieures du massif des Albères avaient fait l'objet seulement de découvertes ponctuelles et il restait donc - et c'est encore le cas - de vastes étendues inexplorées dans l'arrière pays.

Nous avons adopté deux méthodes en fonction de la configuration du terrain et de la couverture végétale : prospection aléatoire par lieux-dits cadastraux sur les versants boisés, prospections systématiques (méthode Rapatel) sur les zones constructibles au sud du village de Montesquieu. Tous les ensembles construits et les coupes des vestiges visibles sur des talus ont été relevés.

Avec 27 notices (21 notices de sites inédits - auxquelles s'ajoutent deux sites fouillés

en novembre 2000 par Florent Mazière - et 4 notices d'information), le bilan de ces prospections est assez fructueux. Ces résultats renouvellent et enrichissent la documentation archéologique sur le massif des Albères et alimentent des recherches menées à l'heure actuelle par plusieurs d'entre nous.

Pour la Préhistoire et la Protohistoire, les découvertes sont riches d'enseignements sur l'occupation des vallées intérieures du massif à ces périodes. Nous avons notamment découvert un secteur d'abris sous roche occupé durant le Chalcolithique (3000-2200 av. J.-C.) et un habitat de plein air de la Préhistoire ou de la Protohistoire. Pour l'Antiquité romaine, nos résultats tendent à confirmer une faible occupation des versants (entre 200 m et 900 m d'altitude), si ce n'est une exploitation assez intense des gisements de fer dès la période romaine républicaine. Cette activité métallurgique a été bien mise en évidence par les prospections antérieures sur le piémont du massif. Cependant, la découverte d'un probable four à grillage du minerai de fer à une altitude assez élevée (400 m) - mais de datation difficile (Bas-Empire ?) - est, à notre connaissance, un cas unique à l'heure actuelle dans le massif.

Avec presque 60 % des notices, la période médiévale occupe une place importante dans ce bilan. Les sites découverts combleront en partie la carence d'informations sur l'occupation des contreforts du massif des Albères durant le haut Moyen Âge et le Moyen Âge central. Plusieurs de ces découvertes peuvent être considérées comme majeures par l'état exceptionnel de conservation des vestiges et la fonction supposée ou certaine des sites. Il convient en effet de souligner le caractère rare de certaines découvertes (2 sites perchés et "fortifiés" à Laroque-des-Albères que l'on pense dater du haut Moyen Âge; 2 chapelles préromanes dont une, à Sorède, avec son cimetière partiellement détruit lors de travaux; 1 moulin avec son puits de charge -XIe ou XIIe siècle- à Villelongue dels Monts). Le relevé systématique de ces constructions permet de proposer plusieurs plans inédits de bâtiments qu'il est souhaitable de surveiller et de maintenir en bon état de conservation.

Nous avons, hélas, constaté à plusieurs reprises la destruction des sites par des aménagements forestiers ou des pistes qui sont mises à l'heure actuelle aux normes européennes. Bien qu'étant en dehors des P.O.S. et sur des zones reculées, des menaces de destruction pèsent donc sur plusieurs sites. Nous essayons, dans la mesure du possible, d'assurer

<sup>13</sup> Cette opération a bénéficié d'un soutien financier du SRA que je tiens à remercier ici ainsi que tous les participants. Nous avons pu compter, comme les années passées, sur l'aide précieuse de Christian Donès qui a mis à notre disposition ses connaissances sur le massif des Albères et des sites inédits.

un suivi de ce patrimoine afin d'informer les autorités sur d'éventuelles menaces de destruction. Pour l'année 2001-2002, nous poursuivons à l'heure actuelle l'inventaire des sites dans cette région montagneuse.

\*  
\* \*

**Communes : Canet-en-Roussillon, Duilhac-sous-Peyrepertuse (Aude), Espira-de-l'Agly, Millas, Perpignan, Ponteilla-Nyls, Rivesaltes.**

**Type d'intervention : Programme de prospection et inventaire : Plaine du Roussillon, année 2000**

**Définition et datation : prospections diachroniques**

**Responsables : Carole Puig (A.A.P.-O.), Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)**

### **Résultats :**

Ce programme de prospection a pour objectif d'inventorier les sites archéologiques qui se trouvent sur des zones destinées à être aménagées rapidement, mais aussi de mieux définir les dynamiques d'occupation des sols en Roussillon. Notre démarche se place donc dans un courant de protection du patrimoine archéologique, sous-tendu par des problématiques scientifiques inhérentes à chaque période. Il fait suite à plusieurs autres opérations du même type, initiées en 1997. Les bornes chronologiques de ce programme sont larges : il débute avec l'enregistrement des industries paléolithiques observées au cours de cette opération, et s'achève avec l'enregistrement de fortifications du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces prospections ont été réalisées par l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales. Les stagiaires sont pour l'essentiel des membres de l'association, au nombre de 27, qui sont étudiants (14 dont deux collégiens) ou retraités, simplement passionnés par l'archéologie. L'équipe de prospection était composée de J. Bénézet, S. Brest, C. Brieu, C. Cérisot, N. Canadeil, A. Delcamp, J. Delhoste, C. Dominguez, G. Eppe, J. Ferrer, H. Gzresick, D. Joly, G. Lannuzel, M.-L. Lannuzel, J.-P. Lentillon, A. Mayans, J. Mach, F. Mazière, S. Maillard, A. Mathon, R. Motojima, R. Nourry, O. Passarrius, D. Riera, C. Ruffat, H. Saré et J. Verdié.

Les résultats de cette opération ont été intégrés dans plusieurs travaux universitaires :

D. Riera, étudiant à l'université de Perpignan, prépare une maîtrise sur les industries paléolithiques localisées entre le Réart et la Canterane. En ce qui concerne la Protohistoire, F. Mazière, doctorant et Allocataire de recherches à l'université d'Aix-en-Provence, est à l'origine de la découverte de plusieurs sites de cette période et a fourni une première synthèse sur les découvertes de ces trois dernières années. Les épandages médiévaux ont été traités par C. Puig, et ont également fait l'objet d'une synthèse en cours de publication.

Enfin, une documentation concernant un campement et des fortifications révolutionnaires a été réalisée par G. Eppe, bibliothécaire de l'association.

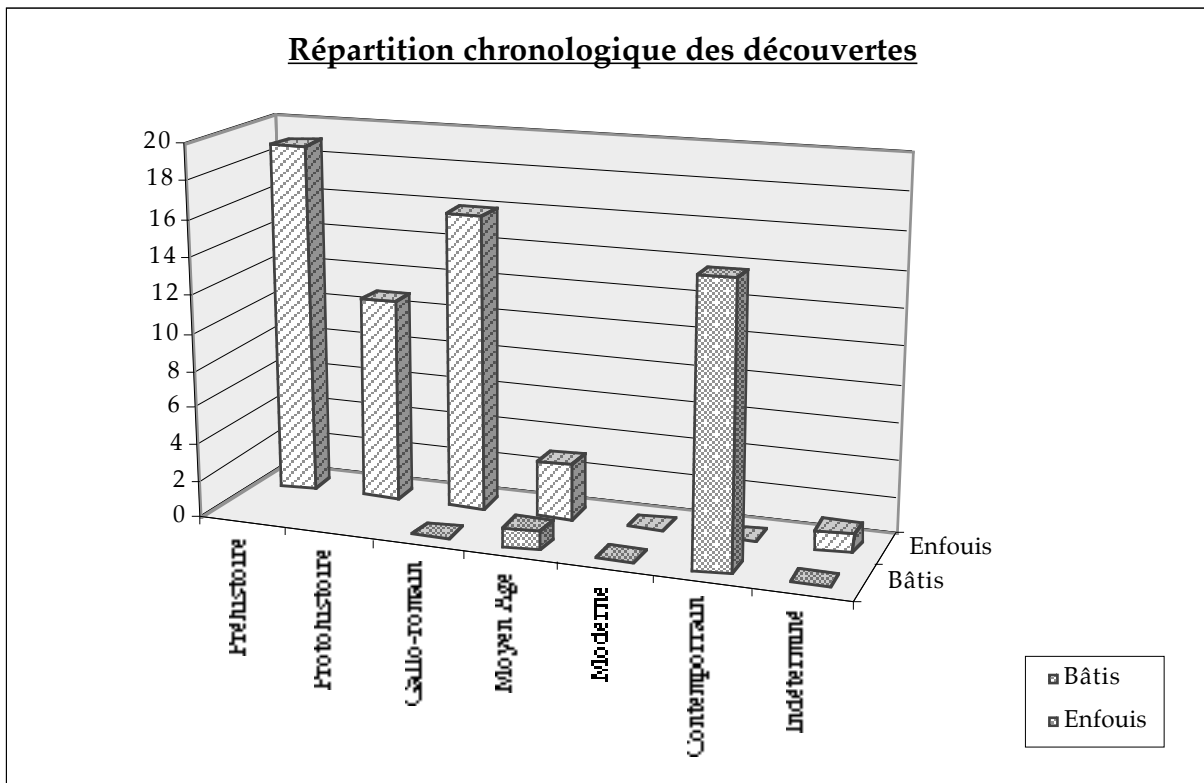
Cinq communes ont été choisies cette année, il s'agit de Perpignan, mais aussi de Ponteilla-Nyls, Espira-de-l'Agly, Rivesaltes et Millas. Notre choix s'est porté sur des terroirs très différents, aussi bien dans la plaine, à proprement parler (Perpignan et Nyls), que dans la vallée de l'Agly (Espira-de-l'Agly et Rivesaltes) ou en Riberal, qui apparaît comme un prolongement de la plaine dans le rétrécissement créé par la vallée de la Tet (Millas). Ce sont donc des secteurs anciens, déjà bien connus et exploités (Rivesaltes ou Nyls) qui ont fait l'objet de notre attention, mais aussi des secteurs totalement inconnus jusqu'alors (Millas). D'autres communes ont également attiré notre attention, en raison d'informateurs, ou de découvertes fortuites, certaines sont même en dehors du département (Duilhac-sous-Peyrepertuse, dans l'Aude). Enfin, quelques interventions répondent à des besoins ponctuels, comme la prospection de la périphérie de l'étang de Canet, avant une intervention de l'A.F.A.N.

Les méthodes utilisées sont de deux types : pointage au réel des indices (surtout les sites pré et protohistoriques) et tests de 100 m<sup>2</sup> (pour quantifier les épandages entre autres), selon les méthodes mises au point par P.-Y. Genty, S.R.A Languedoc-Roussillon.

Les résultats de cette opération sont loin d'être négligeables (cf. tableau). Au total, ce sont près de 66 nouveaux sites qui ont été inventoriés cette année, avec une grande proportion de sites pré et protohistoriques (19 sites préhistoriques et 11 sites protohistoriques). Plusieurs sites préhistoriques ont été inventoriés sur les terroirs de Nyls (5 sites) et de Millas (6 sites). Ailleurs, ils restent plus ponctuels. Ces sites se caractérisent toujours par quelques céramiques non tournées très érodées et quelques silex.

La détection des sites protohistoriques est aussi due à la connaissance de plus en plus maîtrisée des traceurs chronologiques de cette période. Ce point a déjà été souligné par F.

Mazière. Désormais, nos connaissances concernant le Roussillon protohistorique ont beaucoup progressé dans des zones qui hier étaient considérées encore comme déficitaires.



Les deux dernières campagnes de prospection ont permis la découverte de 14 sites autour de l'étang de Canet/Saint-Nazaire et dans une partie de la moyenne vallée de la Têt. Ces recherches ont permis entre autres de compléter des informations autour de sites aussi prestigieux que la nécropole de Millas.

L'Antiquité est représentée par deux types de découvertes (pour 16 sites) : d'une part des sites républicains (à Rivesaltes ou à Duilhac-sous-Peyrepertuse) mais aussi plusieurs occupations de l'Antiquité tardive (à Nyls, Espira-de-Conflent ou à Villelongue-dels-Monts), dont une nécropole. L'Antiquité est moins représentée par rapport aux années précédentes. Un terroir comme Rivesaltes a déjà été bien appréhendé par des prospections anciennes et notre intervention n'a consisté qu'à réviser ces premières découvertes. Mais les prospections systématiques réalisées sur Millas n'ont pas révélé de site de cette période.

Seul un épandage républicain très diffus a été observé. Par contre beaucoup d'informations ont été prises en compte.

En ce qui concerne le Moyen Age, le problème pour distinguer un site d'un épandage reste toujours délicat. Comme l'année passée, nous nous sommes attachés à essayer de quantifier ces épandages au moyen de tests de 100 m<sup>2</sup>. Certains terroirs se sont avérés plus densément amendés que d'autres. C'est le cas en effet pour la partie sud est de Nyls, mais aussi pour la périphérie de Millas, où un épandage régulier se rencontre un peu partout. Dans tous les cas, peu de sites médiévaux ont été inventoriés au cours de cette campagne. À la lecture de ces nouvelles données, il nous semble désormais nécessaire de considérer toute observation d'indices médiévaux avec prudence, du moins en ce qui concerne le Roussillon.

# Opérations conduites par des archéologues roussillonnais à l'extérieur des P.-O.

Département : Aude

Commune : Espéraza

Nom du site : Église Saint Michel

Définition et datation : Moyen Age, époque moderne

Type d'intervention : Evaluation archéologique par sondages

Responsable d'opération : A. Pezin (chargée d'études A.F.A.N.)

Équipe de fouille : O. Dayrens (technicien A.F.A.N.)

## Résultats :

C'est dans le cadre d'un projet de restauration de l'église (étanchéité des façades, dépose et restauration de la table de communion, dépose et réfection du carrelage devant et dans le chœur, restauration des peintures murales, etc.), que des sondages archéologiques ont été envisagés et confiés à l'A.F.A.N. L'opération s'est déroulée sur 5 jours de terrain à deux personnes, avec 6 jours de post-fouille, à la demande de la Conservation Régionale des Monuments Historiques et sur crédits de la Municipalité.

## Historique

Le premier bourg d'Espéraza aurait été fondé près d'un petit prieuré (*Ecclesia Sanctae Mariae de Asparazanus*), un des premiers établissements fondés par l'abbaye d'Alet, sans doute au IX<sup>e</sup> s.

Plusieurs mentions des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s. citent *Asparazanus*, puis *Sparazan*, avant que le bourg ne soit complètement rasé. C'est dans

le courant de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> s. que *Sparazan* ressuscite, et que l'église, qui porte dès sa construction le nom de Saint-Michel, est construite. En 1575, elle est presque entièrement détruite, à la suite d'un incendie, pendant les guerres de religion. Sa reconstruction se fait dans le courant du XVII<sup>e</sup> s. Quelques modifications sont encore apportées au XVIII<sup>e</sup> s. C'est seulement dans le chevet que demeurent des vestiges de l'église primitive, peu nombreux, et en partie masqués par des décors de stuc. Il s'agit de plusieurs arcs séparant deux absidioles et l'abside, et de très rares restes de peintures murales.

## Résultats

Dans le chœur, un sondage a révélé deux niveaux de sols réalisés pour le plus ancien en dalles de grès jaune très soignée, pour le plus récent en dalles de récupération. Malheureusement, ces structures n'ont pu être datées.

Un second sondage, dans la nef, a permis la mise au jour d'un sol de galets (sorte de calade) qui semble correspondre au sol de l'église primitive.

Plusieurs fosses percent ce sol ; dans l'une d'elles, une superbe statue en grès recouvert de peintures polychromes est attribuée au XIV<sup>e</sup> s. ; il semble qu'elle ait pu être déposée et mutilée lors des guerres de religion de la fin du XVII<sup>e</sup> s.

Enfin, plusieurs sols se succèdent, tous liés ou postérieurs à la réfection du XVII<sup>e</sup> s.



# Colloque Roches Ornées, Roches Dressées Hommage à Jean Abélanet

« Inauguration » du menhir sur les rives  
de l'Agly, à Rivesaltes

## Allocution présidentielle

Mon cher Jean,

D'un pied infatigable, tu as parcouru les plaines et les montagnes, tu as exploré les grottes les plus profondes, semant les sites sur ton passage, du paléolithique au Moyen Age. Sous ton oeil perspicace, les pierres écrivent, les cupules se creusent, les dolmens s'assemblent et les menhirs se dressent.

Une seule chose manquait à ton palmarès : que cette Ribe Alte s'ornât d'une Peyre Fitte. Nous nous sommes mis en quatre pour te l'offrir : le Château-Musée de Bélesta qui l'a trouvée, la municipalité de Bélesta qui l'a extraite, la municipalité de Rivesaltes qui l'a transportée et nous tous ici présents qui avons la lourde tâche de l'ériger. Mais vois comme les choses sont bien faites : sitôt en place, de la glaise féconde, la pierre s'est levée. Au nom du *porrou*, du rivesaltes et du muscat, que nous offre généreusement la cave coopérative, les Vignobles du Rivesaltais, versons lui à présent les libations d'usage pour que sa présence bienveillante veille désormais sur ce village qui est le tien et sur ce pays qui est le nôtre !

Jean-Pierre Comps

\*  
\* \*

## Incantation du grand prêtre

O babebi bobu ! Becare en si bémol  
Le triangle isocèle est glauque et spasmodique  
L'hypothénuse esquisse un caracol cyclique !  
L'asymutal chevauche mon moi.

A l'issue d'une nuit de méditation trrranscendantale et existentielle, les mânes de Salvador Dali me sont apparues. C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

"Malheur ! Malheur ! Malheur ! s'est-il écrié. Je viens réparer une erreur grrravissime et fondamentalement bouleversante commise par légèreté de mes réflexions qui se sont égarées dans mes moustaches.

Aussi, aujourd'hui, je déclare solennellement, à la face de tous les hommes, catalans ou non, que le centrre du monde n'est pas la pauvre gare de Perpignan, qui n'est pas digne de ce rôle mais bien cette "*pedrrra dreta*" du quai des Mouettes ici érigée sur la rive du fleuve Agly. C'est bien ici "*l'omphalos tou kosmon*" ou, si vous préférez le latin, "*ombillicus mundi*".

Ainsi donc, en vertu des pouvoirrrs qui m'ont été conférés par l'illustre maître Dali, je déclare aujourd'hui ce menhir de Rivesaltes le véritable centrre du monde et c'est à ce titre qu'il doit être honoré.

En foi de quoi, je signe et contresigne  
Je siste et persiste,

Jean Abélanet

Discours augural et inaugural  
du grand-prêtre

Ego Johannes, Mamamoutchi maximus, per délegationem divini magistri Salvatoris Dalini, hanc libationem optimi et delectabilissimi muscati vini Ripasaltensis offero et expando supra hanc petram gravissimam quam erexunt servi communitatis habitantium Ripasaltensium, cum maximo labore et sudore in manibus et aliis partibus corporis eorum.

Abacadabra, Abracadabra, Abraracourcix, per Obelix et Teutates, per tonitruarum et fulgur, invoco et appelo Kantas Niskas quae habitant in aquis beneficiosis hujus fluminis Aquilini quod autores antiqui vocant Vernodubrum, vulgo dictum Verdoble, venite, accurite, possessionem accipite in hanc petram electissimam.

Kante Niskae, rogamus et deprecamus, date fortitudinem, valetudinem, lætitiā, omnibus membris ex Societate Archæologiæ, vulgo dicto AAPO.

*I el llop cremat que sigui !*

Et contra omnibus invidiosis hanc tabulam defixionis poso et depono in pedem hujus petrae electissimæ quam servi communitatis habitantium d'un Ripasaltensium erexerunt et invoco contra eos maledictionem Rosmertæ et Brixia et omnium bruixorum inferi.

*I el llop cremat que sigui !*

Et cavete canes, amici, ne contra hanc petram sanctissimam urinant nec illum locum polluant. Et omni et omnibus, allegria in corde vestro.

*Anem ! Anem Tralalala...et cœtera et cœtera.*

-----  
\*  
\* \*

**Bilan du colloque**

Affiche

Une très belle affiche (merci à Alex Mayans).

Malheureusement, le mois de mai étant très riche en manifestations, elle s'est trouvée parfois noyée au milieu de toutes les autres.

Pré-actes

Très belle présentation des pré-actes. Au total, 400 exemplaires ont été imprimés : il en reste 100 qui peuvent être vendus 50 F ou bien échangés.

Traduction simultanée

Moi, Jean, très grand Mamamoutchi, par délégation du divin maître Salvador Dali, j'offre et je répands cette libation de très bon et très délectable vin, muscat de Rivesaltes sur cette très lourde pierre qu'ont dressée les esclaves de la communauté des habitants de Rivesaltes avec beaucoup de sueur dans les mains et autres parties de leur corps.

Abacadabra, Abracadabra, Abraracourcix, par Obélix et Teutatès, par le tonnerre et par l'éclair, j'invoque et appelle les Kantae Niskae qui habitent dans les eaux très bénéfiques de ce fleuve Agly que des auteurs antiques appellent Vernodubrum, en langue vulgaire Verdoble, venez, accourez, prenez possession de cette pierre exceptionnelle. Kanta Niske, nous vous prions et supplions, donnez force, santé, joie à tous les membres de l'Association Archéologique vulgairement dite A.A.P.-O.

Et le loup qu'il crève et brûle !

Et contre tous les envieux, je pose et dépose cette tablette de malédiction au pied de cette pierre remarquable que les esclaves de la communauté des habitants de Rivesaltes ont érigée. Et j'invoque contre eux la malédiction de Rosmerta et de Brixia et de toutes les sorcières infernales.

Et veillez bien, amis, que contre cette pierre très sacrée les chiens ne viennent pas pisser et ne polluent cet illustre lieu.

Et pour tous, et pour tout, joie, allégresse dans vos coeurs. Allons, Allons, Tralalala, lalalère...

-----  
Communications

Sur les 28 communications prévues, 25 ont participé (3 empêchements de dernière minute).

Tous les thèmes ont été abordés et les débats, très enrichissants, ont eu lieu et ceci dans les horaires impartis. Les présidents de séances ont été très efficaces.

Une carence de notre part : les débats n'ont pas été enregistrés.

Posters

Pratiquement tous les posters attendus, qu'ils aient été confectionnés par leurs auteurs ou par l'A.A.P.-O., ont été livrés dans les temps. Ils ont eu beaucoup de visites mais échelonnées dans le temps, pas nécessairement au moment prévu pour la présentation. Comme il est difficile de suivre toutes les communications, la lecture des posters a été utilisée comme moment de détente.

### Accueil, pauses et librairie

L'accueil s'est déroulé au mieux, grâce au dévouement des bénévoles qui l'ont assuré. Les quelques flottements pour les inscriptions et les repas étaient inévitables, compte-tenu des imprévus.

La salle des pauses avec ses boissons et sa librairie a été plébiscitée. Là aussi, le succès a été dû à la présence constante des volontaires. À noter que ce service gratuit n'a pas nui à l'assistance aux communications.

Librairie : entre 13000 et 14000 F de ventes. Un grand succès qui a permis de faire connaître quelques travaux sur la région.

### Presse

- Annonce du colloque dans Archéologia, dans la S.P.F.

- 4 articles ont paru dans la rubrique locale de l'Indépendant et 1 dans la rubrique régionale.

- 2 articles dans Le Travailleur Catalan.

- 1 article dans La Semaine du Roussillon.

Au final, une couverture convenable.

### Télévision

- l'édition régionale de France 3 a présenté rapidement le colloque.

- l'émission *Viure al País* (France 3) doit diffuser prochainement un petit reportage sur le colloque.

Notons que ces divers reportages sont à mettre à l'actif de Martine Camiade.

### Les élus et les institutions

Aucun élu de la Région ni de la Mairie de Perpignan, qui ont pourtant financé la manifestation. L'Ascension ne nous pas été propice. Le Conseil Général était représenté par Monsieur Marcel Mateu. Nous notons avec plaisir qu'il a manifesté l'intention de faire avancer nos vieux projets : un centre archéologique digne de ce nom et un service départemental de l'archéologie rattaché.

Monsieur Xavier Gutherz, Conservateur Régional de l'Archéologie, tout en rappelant l'amitié qui le liait à Jean Abélanet, a montré tout l'intérêt qu'il portait au développement de l'archéologie dans notre département.

L'Université s'est largement impliquée tout au long du colloque par son aide logistique et par l'intervention de ses membres (communications et présidence de séances).

### Visites

-- Peintures rupestres de l'Ennedi à Céret : environ 30 personnes dans le bus, un peu moins en voitures particulières.

-- Grotte d'Opoul-Pérrillos : plus de 60 personnes.

Au total : une réussite.

### Inauguration du menhir

Un franc succès dans le délire surréaliste : autour du menhir, fourni par la municipalité et le Château-Musée de Bélesta, transporté et implanté sur la rive droite de l'Agly par la Municipalité de Rivesaltes, et adoubé par nos soins, les interventions rigolardes des représentants de la Municipalité de Rivesaltes, de l'Association et de Jean Abélanet, entrelardées de morceaux gaillardement joués par la Boutifanfare, se sont conclues par d'abondantes libations (merci à la Cave des Vignerons du Rivesaltais) et une sardane fraternelle.

### Repas de clôture

Ont été successivement dégustés et engloutis l'apéritif et le repas (bravo pour le gazpacho manchego). L'animation musicale, qui a été écourtée faute de combattants et légèrement étouffée par la crainte des voisins, a néanmoins permis aux danseurs de danser (mention spéciale pour Jean Guilaine et Madame).

### Travail (préparation, organisation et déroulement) :

Une vingtaine de membres de l'association se sont impliqués depuis fort longtemps à des degrés divers, souvent au détriment de leur propre travail et de leur vie familiale. Au total, beaucoup de travail ! Heureusement, la réussite était au bout.

Un regret : cette équipe n'a pas beaucoup suivi le colloque mais comment faire autrement ?

### Bilan financier provisoire :

- les dépenses s'élèvent à environ 130000 F (colloque proprement dit + repas au restaurant universitaire + repas Rivesaltes + librairie + moulages).

- les recettes s'élèvent à 75000 F environ (inscriptions, paiement des repas, vente des livres, subventions des Mairies de Perpignan et de Rivesaltes).

Au total le solde est donc de - 55000 F mais d'autres rentrées sont prévues (80000 F environ : subventions de la DRAC, du Conseil Régional, du Conseil Général et de la Mairie de Perpignan). Il restera donc 25000 F qui seront utilisés pour la publication.

Membres de l'A.A.P.-O. (en gras) ayant communiqué lors du colloque (posters et communications orales) :

**Abélanet Jean**

Les roches à entailles des Pyrénées catalanes, leur rapport avec le style ruspestre linéaire et leur interprétation.

**Alessandri Patrice, Hue Marina**

Les wisigoths dans les P.-O. : essai de bilan archéologique.

**Alessandri Patrice, Bayrou Lucien**

Défendre la frontière : l'exemple des sites de Paracols et de Tautavel.

**Castellvi Georges, Got-Castellvi Sabine**

La "Roche Castillo" (Casefabre, P.-O.) : graffiti des XIXe et XXe siècles et graffiti du type "schématique linéaire catalan".

**Catafau Aymat**

Toponymies "arabes" des Pyrénées catalanes : souvenir ou légende ?

**Cervera Fernand, Ramio Roger, Ramio Raymonde, Delcasso Dominique.**

Arts gravés des Corbières : la roche de la Dreille à Cubières-sur-Cinoble et les graffitis du Chapitre de Saint-Paul-de-Fenouillet.

**Claustre Françoise, Conçalves Victor, Arruda Ana-Margarida, Zammit Jean : Le dolmen "Os Penedos de Sao Miguel", Crato, (Portugal).**

**Comps Jean-Pierre**

Les roches gravées de la Côte Vermeille en Roussillon.

**Conesa Marc, Rendu Christine**

Un lieu et sa légende dans la trame de l'histoire : la fée du *Lanos*, le seigneur d'Enveigt et l'espace cerdan.

**Constant André**

Le *castrum Vultraria* de l'Antiquité tardive au XIe siècle : apport à l'étude du réseau castral de la Septimanie.

**Descamps Cyr**

Le véritable découvreur de la Caune de l'Arago à Tautavel.

**Eppe Guillaume**

Leucate et la défense de la côte languedocienne au XVIIIe siècle : première approche historique et archéologique.

**Genty Pierre-Yves, Pezin Annie**

Potiers sur sigillée vers 60-65/75 ap. J.-C. à Peyrestortes (P.-O.).

**Izard Véronique**

Mutations socio-économiques et culturelles dans la construction des paysages médiévaux : le rôle fondamental de la sidérurgie.

**Kotarba Jérôme**

Tombes et nécropoles romaines en Roussillon : état de la question.

**Kotarba Jérôme, Fabre Véronique**

Double sépulture dans un silo antique du Mas Coste (Roussillon).

**Martzluff Michel, Jouy-Avantin Françoise,**

**Blaize Yves, Fabre Bernard**

Sur les traces de Jean Abélanet au *Pla de Vall en So* : nouvelles gravures rupestres.

**Mazière Florent, Puig Carole, Genty Pierre-Yves**

Approche historiographique et méthodologique des prospections en Roussillon.

**Porra-Kuteni Valérie**

Mise en valeur des mégalithes : l'exemple du dolmen du *Moli del Vent*, à Bélesta.

**Soler i Masferrer Narcis, Ungé i Plaja Jordi, Escola i Pujol Joan, Soler i Subils Joaquim, Serra i Salamé Carles**

L'art rupestre del Sahara occidental.

**Ugolini-Olive Daniela**

Les céramiques grises monochromes du Roussillon : approche préliminaire des séries du site dt "Le Port" à Salses-le-Château (P.-O.).

**Vignaud Alain**

Le Néolithique moyen du Roussillon : les gisements du Boulou, nouvelles données.

**AU TOTAL, BEAUCOUP DE TRAVAIL ET UNE BELLE RÉUSSITE**

**QUI NOUS A VALU DES FÉLICITATIONS UNANIMES.**

**MERCI À TOUTES CELLES ET TOUS CEUX QUI Y ONT PRÊTÉ LA MAIN !**

# Excursions

**Sortie à Agde et Loupian**  
(10 décembre 2000)

## L'EGYPTE COPTE

### Qui sont les coptes ?

"Au VII<sup>e</sup> siècle, lorsque les Arabes islamisent l'Egypte, ils désignent les habitants de la vallée du Nil par le terme *coptes*, peut-être abrégé du mot grec Aiguptios (Egyptiens), réduit à ses trois radicales consonnantiques par l'arabe écrit, puis parlé. Les Coptes sont donc les Egyptiens. La population de l'Egypte est alors composée dans son immense majorité d'Egyptiens autochtones, mais elle a aussi absorbé des descendants des Grecs et des Romains. Pratiquement tous chrétiens au moment de la conquête arabe, de nombreux Coptes passent progressivement à l'islam.

Le terme *copte* désigne, à partir de cette époque, ceux qui restent chrétiens. Ainsi le mot perd son acception ethnique - qui subsiste pour désigner leur langue (morte aujourd'hui).

La langue copte transcrite en caractères grecs est le dernier avatar de la langue de l'Egypte ancienne. Elle est cependant très différente de l'ancien ou du moyen égyptien car 2000 ans la séparent de la langue classique égyptienne. De plus, elle n'est pas l'héritière des écrits mais de la langue parlée. Peu après la conquête islamique, la langue d'origine disparaît au profit de l'arabe.

Aujourd'hui, le terme *Coptes* désigne les chrétiens d'Egypte autochtones."

Marie-Cécile Bruwier et  
Marie- Françoise Tilliet-Haulot  
*Archéologia*, juin 1997, p. 41

### L'art copte (peinture et sculpture)

L'art copte rompt avec l'art gréco-romain, comme le christianisme, religion de foi, rompt avec la religion gréco-romaine, religion d'Etat.

Art gréco-romain = art qui s'efforce de saisir le réel dans sa vérité, dans sa variété, art réaliste, rationnel, tourné vers l'action, art du mouvement.

L'art copte, comme l'art byzantin, renoue avec les traditions orientales : tourné vers l'intérieur,

l'individualité ne compte pas. Les personnages sont figés, représentés de face (règle de la frontalité), ils n'agissent pas, ils sont. Yeux immenses, où notre regard se perd, parce qu'ouverts sur un autre monde. Règles de la symétrie et de la répétition. Art du symbole qui permet d'atteindre une autre réalité.

D'après René Huyghe  
"l'Orient et l'Occident chrétien primitif"  
*Archéologia*, juillet -août 1966, p.7-16

### Les tissus coptes

Les tissus coptes proviennent d'un contexte funéraire : à partir du milieu du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, la momification est abandonnée, les morts sont ensevelis avec leurs vêtements, enveloppés d'un drap ou d'une tenture. Le climat et le sol de l'Egypte ont permis la conservation.

Les textiles d'époque pharaonique sont en lin, les Grecs ont apporté l'usage de la laine et les Romains celui du coton. Les tissus en soie sont rares et proviennent de Byzance ou de Syrie.

Les rouges sont issus de la garance ou d'insectes comme le kermès ou la cochenille; le pourpre du mélange de garance et d'indigo; le bleu de l'indigo et du pastel; le jaune de divers végétaux.

Le vêtement le plus répandu est la tunique, portée par les femmes, les hommes et les enfants. Elle est réalisée soit d'un seul tenant, soit en trois pièces. Les décors sont sur l'encolure, sur les épaules, sur une bande descendant vers le bas depuis les épaules ou sur des panneaux rectangulaires.

Les décors sont inspirés de la mythologie, de thèmes de chasse ou animaliers, les thèmes chrétiens n'apparaissent qu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle. A partir de la domination arabe, tendance croissante à l'abstraction.

D'après Marie-Cécile Bruwier  
et Marie- Françoise Tilliet-Haulot  
"Les tissus coptes"  
*Archéologia*, juin 1997, p.40-47

### La céramique copte

Du Ve au VII<sup>e</sup> siècle, apparaît une céramique plus luxueuse répondant aux besoins du

culte : bassins servant au lavement des pieds et des mains, calices à encens, plats et coupes liturgiques. Les couleurs dominantes sont le rouge de fer, le noir et brun de manganèse sur des fonds blancs, jaune ou orangé. Décors animaliers et végétaux, nombreux détails de courbes et de contre-courbes, d'entrelacs et de rubans tressés. Sur de grands pots allongés l'on retrouve des portraits.

A côté de cette poterie liturgique, la fouille des monastères livre des jarres fuselées, des pots sphériques, des tonnelets à vin, des plats et des assiettes, des marmites, des godets de noria et des gargoulettes.

La "post-sigillée", ainsi nommée à cause de sa couleur rouge qui la fait ressembler à la sigillée d'époque romaine, avec décors en creux, se maintient de l'époque antérieure. De même les lampes à huile traditionnelles et les "ampoules à eulogie", gourdes servant à transporter de l'eau bénite.

D'après Jeanne Bulté  
"La céramique copte"

*Archéologia*, janvier 1980, p.20-25.

Dossier réuni par Jean-Pierre COMPS

### **Le maître de Loupian a son musée !**

Après de longues années de fouilles, de restauration, d'études diverses, le musée de Loupian a enfin vu le jour ! Aussi n'est-ce pas sans émotion et sans inquiétude que l'on arrive sur le site de la *villa* des Près-Bas, où il est installé. L'extérieur est plutôt neutre : deux parallélépipèdes rectangles, distants l'un de l'autre d'une centaine de mètres. Le premier abrite le "musée", le second les restes de la bâtisse antique.

Que le guichet qui délivre les billets d'entrée ait l'apparence - et la réalité ! - d'un comptoir de bar, n'est pas pour nous déplaire. Pourquoi la visite d'un musée serait-elle un pensum ? Il y faut au contraire de la décontraction et de la disponibilité pour être "perméable" à ce que l'on veut nous montrer.

Mais que veut-on nous montrer justement ? Non pas seulement des murs et des mosaïques mais un domaine. On a privilégié ici l'exploitation du second siècle de notre ère, celle qui a livré un chai abritant une centaine de *dolia* : son terroir, ses productions et sa consommation, son outillage, ses habitants, tels qu'on peut légitimement les imaginer d'après les données disponibles. Avec aussi ses potiers, en bordure de l'étang de Thau, produisant no-

tamment des amphores pour l'exportation du vin, seule culture commerciale, le domaine étant réputé autosuffisant.

Après l'exploitation agricole, l'habitat. Plusieurs maquettes montrent son évolution au cours des siècles car la *villa* présente cet avantage d'avoir subsisté, depuis l'époque césarienne jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, durant toute la période romaine. Ces différentes restitutions permettent de donner une "épaisseur" au temps, alors que l'on a souvent tendance à prendre en bloc l'Antiquité romaine : 600 à 700 ans se sont écoulés entre les premiers et les derniers habitants, un laps de temps équivalant à celui qui nous sépare aujourd'hui de la guerre de Cent Ans ! Si les années et les siècles provoquent de grands bouleversements dans la culture matérielle et les mentalités, il faut croire que les gènes les franchissent allègrement : nous avons en effet cru reconnaître, dans les fresques qui décorent l'une des pièces de l'accueil, sous les traits d'esclaves des deux sexes, plusieurs des archéologues qui ont fouillé le site ! Que la main-d'œuvre servile du second siècle de notre ère ait pu engendrer, après une soixantaine de générations, de talentueux chercheurs du XX<sup>e</sup> siècle commençant, est un bel exemple de promotion sociale lente et une bonne leçon de patience pour tous les fondateurs de « start-up » !

Revenons au Ve siècle de notre ère, dont les vestiges occupent le second bâtiment. Depuis la passerelle, on peut saisir le volume, impressionnant, de la *pars urbana* de l'habitat, du moins ce que l'on a fouillé et conservé. Elle s'ordonne autour d'un angle du péristyle. La pièce la plus majestueuse, dont les plafonds atteignaient peut-être 12 m de hauteur, a la forme d'une croix latine avec une abside aux trois extrémités éloignées de l'entrée. Elle est interprétée comme une salle d'apparat ou de banquet, les convives prenant place dans les annexes semi-circulaires tandis que l'allée centrale était réservée aux spectacles. Quatre chambres, peut-être données aux invités, bordaient deux à deux cette pièce centrale. L'abside axiale était chauffée par hypocauste, l'état de conservation des canalisations laisse à penser que l'installation a peu servi. Les banquets devaient se dérouler de préférence dans le jardin d'agrément qu'entourait le péristyle, du moins si la saison le permettait. La partie de l'habitat réservé à la famille occupait l'un des bords de ce premier ensemble : un salon-pièce à vivre, une antichambre et la chambre à coucher des maîtres, elle aussi en abside. Quant aux pièces de réception pour affaires ou pour la conduite du domaine, elles étaient à l'autre bout,

nettement séparées du reste de la bâtisse, mais aussi luxueuses, sinon plus, que les précédentes. Le luxe, mais aussi l'unité en même temps que la diversité de l'ensemble provenaient des mosaïques qui recouvraient la totalité des sols. Ces mosaïques ont été déposées, restaurées et reposées en place avec un grand savoir faire - que nous détaille à l'entrée un court métrage vidéo. Le parti-pris de restauration : recréer en noir et blanc l'unité de la structure, sans pour autant refaire à l'identique les parties manquantes, est un choix judicieux.

La passerelle permet d'avoir une vue en plan du décor de chaque pièce et même de comparer, pièce à pièce. Deux équipes semblent avoir travaillé à Loupian : l'une s'inspirait des ateliers aquitains, l'autre des ateliers syriens - une preuve supplémentaire que les contacts de part et d'autre de la Méditerranée étaient encore bien vivaces à cette époque. Aux frises géométriques, aux décors tressés s'ajoutent des motifs plus spécifiquement chrétiens : pampres et feuilles de vigne, colombes, thème des quatre saisons. Le propriétaire de la *villa* au Ve siècle était-il converti à la religion nouvelle ou bien a-t-il eu seulement recours aux décors à la mode à son époque ? Cette question sans réponse rejoint toutes celles que l'on peut se

poser sur le maître des lieux. Son nom ne nous est pas connu : les trois initiales retrouvées sur les amphores produites au bord de l'étang (MAF) renvoient à une époque antérieure : celle du Haut-Empire. On peut supposer qu'il faisait partie des notables de Béziers, la cité voisine, peut-être était-il membre du sénat municipal ? Ce n'était pas cependant une grande fortune de l'époque : d'après de savants calculs, on peut évaluer le coût de ces sols à une somme allant de 150 à 300 sous d'or, alors que le pavement de la basilique de l'évêque *Rusticus* à Narbonne en aurait coûté 2500. N'importe : la modicité, toute relative, de la dépense engagée n'enlève rien à notre plaisir et il faut bien dire notre joie d'avoir été à notre tour, 15 siècles plus tard, les hôtes du maître de Loupian. Un grand merci aussi à son intendant et à ses auxiliaires qui nous ont accueillis, à nous qui venions en autocar par l'autoroute, avec la même hospitalité que le Maître prodiguait à ses amis arrivant en voiture attelée par la *via Domitia* toute voisine.

Jean-Pierre COMPS

**Sortie dans la vallée du Rhône**  
**23-24 juin 2001**  
**Dossier réuni par Jean-Pierre Comps et Thierry Odier**













## D'Orange à Vaison en passant par Donzère

Nous partîmes de bonne heure de Perpignan et naviguâmes vers les lointaines terres du Vaucluse et de la Drôme. Vers 10 h nous étions finalement arrivés à bon port, au pied du théâtre romain d'Orange où nous attendait Thierry Odier, venu spécialement de Llupia, qui allait nous servir de guide pour cette journée. Après avoir séparé les protagonistes en deux groupes, Thierry prenait la tête du groupe qui allait visiter le musée et Cyr Descamps prenait la tête des visiteurs du théâtre romain.

Thierry nous a expliqué, avec beaucoup de ferveur, ce qu'étaient les trois cadastres d'Orange et leur histoire. Puis il nous a laissé errer dans le musée consacré, pour une large part, aux découvertes romaines faites dans la ville d'Orange. Les découvertes concernant le Moyen Age et l'époque moderne sont apparemment moindres.

Cyr Descamps nous a ensuite fait visiter le théâtre romain et nous a expliqué comment fonctionnait un théâtre, qui pouvait y aller, et bien d'autres choses encore.

Pour finir, Thierry nous attendait devant l'arc de triomphe transformé, au Moyen Age, en château. Là, il a longuement expliqué la fonction du monument et nous a décrit, avec l'aide de Jean-Pierre Comps, les diverses représentations sculptées.

Après un repas plus ou moins arrosé, cela dépendait des tables bien évidemment, le groupe repartit en bus pour une ballade digestive dans la Drôme, à La Garde-Adhémar où Thierry nous attendait de pied ferme pour nous faire admirer le cadastre d'Orange depuis le parvis de l'église. Certains pèlerins, peut-être

plus sensibles à la beauté interne de l'église qu'à la vision extraordinaire du cadastre d'Orange, ont trouvé refuge à l'intérieur de la superbe église du village.

Après une pause, notre groupe, toujours guidé par Thierry, s'est dirigé vers Donzères où l'on a pu admirer les restes des remparts, des mesures à grains encore conservées et un petit musée assez sympathique montrant la richesse archéologique de cette commune.

Cette incursion dans la Drôme s'est terminée par une escapade en Ardèche, à Bourg Saint-Andéol où nous avons pu voir le bas-relief mithriaque miraculeusement conservé grâce à un prêtre. Ce dernier s'était farouchement opposé au tracé de la ligne de chemin de fer reliant Nîmes à Lyon qui devait détruire le site. La ligne a été déplacée d'une vingtaine de mètres plus à l'ouest.

Le lendemain, nous sommes partis à la limite du territoire des Tricastins, plus précisément à Vaison-la-Romaine où deux visites étaient prévues.

Vaison-la-Romaine, sur les bords de l'Ouvèze, conserve de nombreuses traces de son histoire : de somptueuses *domus*, des thermes, des traces de boutique, des rues dallées, des fontaines et un théâtre moins important que celui d'Orange qui est taillé sur un flanc de colline. Il reste encore le pont romain qui a résisté aux crues violentes de l'Ouvèze, les remparts du Moyen Age et le magnifique château des comtes de Toulouse. La visite a duré toute une journée et c'est accablés par la chaleur de la Provence que nous sommes repartis sur Perpignan sans oublier les retardataires habituels.

Guillaume EPPE

## Fenêtre sur le Sud

Cette rubrique est tenue depuis 1997 par Andrée Basso. Elle sélectionne et traduit les articles qui lui paraissent dignes d'intérêt dans la presse catalane du sud.

### **Délimitation du site ibère du Turo Rodo à Lloret grâce à la découverte de la muraille défensive.**

L'an dernier déjà, l'entreprise Janus sur proposition de la Mairie a fait une petite intervention archéologique au village du Turo Rodo et a découvert l'entrée en forme de L qui la rendait d'accès difficile.

Maintenant, avec l'intervention de cette année qui a pour but de fouiller tout le site et de le rendre apte à la visite, on a découvert que ce mur est la muraille défensive du village dans sa partie la plus faible, le Nord. Le reste est protégé de manière naturelle par un palais.

Du côté externe de la muraille il y a l'accès du village qui doit être surmonté au moyen d'une rampe. Du côté interne on a découvert une série de maisons, toutes adossées au mur de défense. Les maisons, rectangulaires, ont toutes deux pièces et ouvrent sur une petite place centrale. Du côté sud, devant la falaise on a également trouvé quelques murs de trois ou quatre maisons.

La fouille du site a débuté en juillet et on prévoit de l'activer et de la rendre adéquate à la visite en décembre.

Après ce premier mois de fouilles le directeur se montre très optimiste : "Ce qui est le plus intéressant dans ce site, c'est qu'il pourra être entièrement fouillé, car il ne présente pas de gisements postérieurs", affirme-t-il.

À ce jour, on a découvert beaucoup de fragments de céramiques. Avec ces éléments, Llinas a dit que ce village a été abandonné aux environs de l'an 60 avant J.-C. Pour l'instant, il semble qu'il a été créé au cours du IIe siècle avant J.-C., ce que la fouille devra confirmer.

*El Punt, 6 août 2001*

\*  
\* \*

### **La Tour de San Julia de Ramis (Gerona) a été une enclave importante lors de l'expansion romaine.**

Les archéologues sont arrivés à cette conclusion après avoir mis au jour les murs de défense nord du gisement ibérique et romain tardif.

La 6e campagne archéologique du gisement de la Tour, aux Sants Metges de San Julia de Ramis, a permis aux scientifiques de retracer à grands traits l'histoire de ce site ibère, romain tardif et wisigothique. Les travaux, qui se poursuivront quelques semaines de plus, ont totalement mis au jour les vestiges des murailles des versants nord et ouest.

D'après les directeurs des fouilles, l'enclave a jouée un rôle important au cours des guerres puniques (IIIe siècle avant J.-C.) et au cours des campagnes de Pompée (Ier siècle avant J.-C.) peu avant la fondation de *Gerunda*. Il est resté abandonné au cours des quatre siècles suivants, jusqu'à ce qu'on y élève un *castellum* à l'époque romaine tardive qui devait servir de défense avancée à Gerona. A partir du VIIIe siècle ce dernier a été abandonné peu à peu.

Le visiteur peut voir dorénavant les murs, disposés en terrasses, qui gardaient le versant nord. Cette structure de 12 m de dénivellation qui a duré dans le temps sous le nom de "La Tour", a été élevée sur une colline artificielle. A l'époque ibère, il y avait une porte mais suite aux guerres puniques (à la fin desquelles les Romains ont envahi le pays) elle a été obstruée. C'est du moins la conclusion à laquelle sont arrivés les archéologues qui fouillent aux Sants Metges : Josep Burch, Josep Maria Nolla, Lluís Palabri, Jordi Sagrera, Marc Sureda et David Vivo qui, cette année, ont disposé de 34 étudiants de différentes universités catalanes et du reste de l'Etat.

D'après ce qu'ont expliqué Nolla et Palabri le renforcement de la face nord a été une stratégie pour que l'envahisseur croit que c'était l'endroit le plus faible, alors qu'en réalité la partie la plus difficile à défendre était la muraille ouest qui, à cause de l'instabilité du terrain, s'est écroulée plusieurs fois : "De toutes

façons on n'a pas trouvé d'indices de luttes et on croit qu'elle s'est rendue ou que Pompée est passé sans s'arrêter" ont-ils dit en guise d'hypothèse. La fondation de *Gerunda* (76 avant J.-C.) a entraîné l'abandon de La Tour. Mais au Ve siècle, lorsque Rome a commencé à être envahie par les peuples du Nord, le site a été réoccupé pour être une défense avancée de Gerona. C'est alors qu'on a élevé un *castellum* suivant le modèle standard des constructions militaires romaines. L'édifice qui a compté un rez-de-chaussée et un étage, avait été fouillé au cours des campagnes antérieures.

A la fin du VIIIe siècle, Charlemagne est entré à Gerona et a changé la situation politique de la région de sorte que le site a perdu son intérêt et s'est dépeuplé peu à peu.

Au cours des prochaines années on consolidera tout l'ensemble et on créera une petite route à l'intérieur avec des panneaux explicatifs afin de le rendre visitable. "Pour l'instant, la consolidation est plus prioritaire que la fouille" ont affirmé les archéologues. Du point de vue archéologique, les futures recherches tendront à mettre au jour les édifices militaires encore enterrés et à trouver la porte principale étant donné qu'il n'en n'est pas apparu d'autre sauf celle qui a été obturée au IIIe ou IIe siècle.

*El Punt, 1er septembre 2001*

\*  
\* \*

### **Les fouilles au Mas Carboti obligent à repenser l'époque romaine de la vallée de Tossa.**

La *villa* romaine du Mas Carboti à Tossa de Mar fait environ 700 m<sup>2</sup> soit presque le triple de ce qui avait été affirmé l'an dernier. La nouvelle qui est déjà définitive, car cet été ont été mis au jour tous les murs périphériques, a causé la surprise aux archéologues de l'UdG qui y travaillent depuis 1999.

La recherche se basait sur l'hypothèse que les exploitations rurales romaines de la vallée de Tossa, dépendant de la maison seigneuriale des Ametllers, étaient de petites *villae*. Celle du Mas Carboti rompt ce schéma et démontre que déjà on produisait du vin dans cette zone au Ier siècle avant J.-C.

Le directeur de l'Institut du Patrimoine Culturel de l'UdG, Josep Maria Nolla, a reconnu qu'on devrait revoir la romanisation de cette zone. Le Mas Carboti est non seulement plus grand que les autres gisements ruraux connus sur le ter-

ritoire de Tossa (Girona) mais encore le plus ancien. "Ici on faisait déjà du vin au milieu du Ier siècle avant J.-C. tandis qu'aux autres *villae* de la région cette culture est apparue plus tard". La chronologie du Mas Carboti, confirmée cet été, a été établie entre le Ier siècle avant J.-C. et la moitié du Ier siècle de notre ère. Sûrement qu'il s'est établi sur un site ibère (on a trouvé des restes de céramique républicaine tardive). Pendant un certain temps il s'est voué à la production de vin (on distingue la salle où il se pressait et les différentes pièces pour l'emmagasiner) et plus tard il a servi d'habitat. Une quinzaine de personnes devaient y vivre correspondant, c'est possible, à trois familles.

L'année dernière les archéologues ont laissé un gisement qui s'étendait sur 250m<sup>2</sup> environ et même si on pensait qu'il était plus grand, les calculs les plus optimistes ne fixaient pas la surface construite à 700 m<sup>2</sup>, disposée en forme de rectangle orientée parallèlement à la mer, de 35 m sur 20 m.

Les nouveaux chiffres sont dûs à la découverte des limites du gisement principalement la partie sud-ouest et le reste de la partie est. La directrice des travaux, Francesca Jimenez, a fourni une série d'explications lors d'une visite des autorités locales et des dirigeants d'Amix de Tossa : les murs périphériques d'en haut et d'en bas (la *villa* a été érigée sur une pente inclinée à 20%) sont très renforcés et construit sur la roche même et la partie inférieure dispose d'une banquette de fondement pour supporter les terrasses qu'il y avait au dessus.

Quant au matériel, Francesca Jimenez a fait remarquer un nombre important d'amphores pour le transport du vin vers les vaisseaux qui devaient jeter l'ancre dans les criques voisines, probablement fabriquées sur place et une quantité plus petite de céramiques d'importation.

*El Punt, 8 octobre 2001*

\*  
\* \*

### **L'atelier de potier romain d'Ermudas est le plus complet de son époque en Catalogne.**

Un cinquième four a été découvert et les techniciens pensent qu'il pourrait y avoir une zone d'habitat annexe.

La troisième campagne de fouilles sur l'atelier de potier romain d'Ermudas a permis de découvrir un cinquième four, une cinquième



typologie de production (des pièces de détail), un petit four métallurgique pour réparer les outils et de délimiter les extrémités nord et sud de la zone des fours. La localisation de fragments de roues de moulin laisse à penser aux chercheurs qu'il doit y avoir une zone d'habitations annexe à la zone industrielle. L'ensemble pourrait couvrir 1,5 ha.

Le gisement d'Ermudas, sur le territoire de Cornella del Terri (Gerona) apparaît comme le gisement romain de ce type le plus complet qu'il y ait dans le pays étant donné que les ateliers de potiers de cette époque découverts jusqu'à présent en Catalogne montrent seulement une partie de tout le processus de production, jamais l'infrastructure complète.

Les trois fours centraux ont un accès commun à travers une seule pièce qui devait être l'endroit où on déposait le bois et d'où on mettait en route la combustion. Les deux autres fours, par contre, semblent autonomes. Les murs intérieurs sont déjà presque délimités, ainsi que les extrémités nord et sud de la zone des fours. Cette surface couvre 400m<sup>2</sup> environ.

Si l'hypothèse de Joaquim Tremoleda (co-directeur des fouilles avec Pere Castanyer) se confirme, d'autres dépendances doivent apparaître tout autour jusqu'à atteindre 1,5 ha.

L'actuelle campagne, qui se termine cette semaine, confirme que l'atelier est d'une seule époque (deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle et tout le II<sup>e</sup> siècle) et que les lignes de production sont très étendues. À celles déjà connues (des ustensiles domestiques, des céramiques fines de décoration, du matériel de construction et des amphores), il faut ajouter des pièces de détail comme par exemple des tubes et emboîtages pour les isolants des thermes, des *pondus*, et de la céramique à paroi fine. Beaucoup de modèles sont des copies de la céramique de grande qualité importée d'Afrique et qui, fabriquées ici, revenaient bien meilleur marché.

*El Punt, 31 août 2001*

\*  
\* \*

### **La construction d'un immeuble a mis au jour une nécropole romaine au centre de Rosas**

La construction d'un bloc d'habitation au centre de Rosas, près du marché municipal, a mis au jour une nécropole romaine et un dépotoir de la même époque, IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. L'existence de ce type de vestiges dans la zone était connue, mais c'est la première fois qu'on

les étudie car lors des constructions antérieures entre les années 60 et 80 on n'a pas fait de fouilles préalables. C'est la première fois, en outre, qu'on étudie à Rosas une nécropole romaine en dehors des murailles de la citadelle.

Pour l'instant on a mis au jour dix tombes faites d'un coffre de tuiles. La plupart étaient détériorées et on calcule qu'elles dataient du IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Il s'agit de tombes familiales dans lesquelles on a trouvé des hommes, des femmes et des enfants sauf une où la sépulture a été individuelle. Les premières données montrent qu'il s'agissait de personnes humbles et à part les ossements, on n'a trouvé qu'un pendentif fait d'une coquille.

Sur le même terrain est apparu aussi un dépotoir romain dans lequel il y a un abondant matériel céramique du II<sup>e</sup> au V<sup>e</sup> siècle.

*Avui, 7 avril 2001*

\*  
\* \*

### **Découverte à Terrassa d'un baptistère du VI<sup>e</sup> siècle.**

Les dernières fouilles archéologiques aux églises de Sant Pere de Terrassa ont mis au jour un baptistère du VI<sup>e</sup> siècle. Celui-ci correspond, selon les chercheurs, à la première cathédrale du siège épiscopal de Figara qui a son époque de splendeur entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle. Il s'agit d'une structure octogonale qui a servi pour les baptêmes par immersion, la troisième découverte en Espagne associée à une cathédrale. L'équipe d'archéologues dirigés par Francesc Tuset est convaincue qu'à cet endroit pourrait avoir été érigée la première cathédrale de l'évêché consacrée à Sainte Marie et dédiée aux grandes cérémonies. Près d'elle, les églises existant de nos jours de Saint Pierre qui faisait fonction de paroisse et de Saint Michel qui était un mausolée. La découverte du baptistère de Sainte Marie confirme que Saint Michel était un édifice sépulcral et non un centre de baptêmes comme on le croyait depuis qu'elle a été restaurée au début du siècle par Puig i Cadafalch. Le prêtre des églises de Saint Pierre, Mossen Pausas, pense qu'il est logique que la chapelle soit un mausolée "étant donné que la figure de l'archange Saint Michel a toujours été liée à la mort et aux oraisons liturgiques funèbres".

Celui-ci est une des plus grandes découvertes de l'équipe d'archéologues depuis que, en décembre dernier, ils ont commencé les fouilles

des églises de Saint Pierre. Le directeur du musée de Terrassa, Domenec Ferran, soutient que le baptistère "permet de nous enfoncer dans l'étude d'une période et d'un thème peu connus". Ce dernier explique que la découverte démontre que le baptistère trouvé dans la décade 50 à Santa Maria est de l'époque paléochrétienne, une étape très antérieure, et appartiendra à un vaste ensemble religieux étant donné que les baptistères ne sont pas, d'habitude, situés dans l'abside.

L'ensemble monumental, déclaré Bien Culturel d'Intérêt National, est constitué par les édifices de Sant Pere, Sant Miquel et Santa Maria. Domenec Ferran déclare qu'il constitue "un ensemble unique en Espagne et en Europe par ses caractéristiques et témoigne de toute la séquence architecturale et historique des origines du christianisme jusqu'à nos jours".

A l'intérieur de l'enceinte et aux alentours se trouvent des mosaïques paléochrétiennes et préromanes, des peintures murales préromanes et romanes, des retables gothiques. Entre 1995 et 2000 plus de 80000 personnes ont visité cet ensemble monumental.

En 1994 a été mis en place le projet pour le développement culturel et l'intégration urbaine de l'ensemble monumental d'où dérive le plan actuel qui se terminera en 2004. Y collaborent la Généralité, la municipalité de Terrassa, la Diputacion, l'archevêché de Barcelone et la paroisse de Sant Pere. Plus de 1100 millions de pesetas seront investis pour améliorer l'ensemble monumental. Le plan comprend la restauration des édifices, la définition de la zone de protection, la délimitation des accès. Le but de ce plan est l'approfondissement de la connaissance scientifique du site des trois églises, et en même temps améliorer l'état actuel des édifices.

*El Pais, 23 août 2001*

\*  
\* \*

### **La restauration de Sant Climent de Taüll fait apparaître de nouvelles peintures romanes**

Le fratricide de Caïn a, à nouveau, été découvert, cette fois dans l'église romane de Sant Climent de Taüll, une des neuf églises de la vallée de Boi qui ont été déclarées, l'an dernier, patrimoine mondial de l'Unesco.

L'équipe des restaurateurs, dirigée par Merce Marques de l'entreprise Arcor, a décou-

vert entre autres peintures originales, un panneau mural en bon état de conservation qui représente Caïn en train d'assassiner Abel.

D'après Merce Marques, la découverte est très importante car "jusqu'à présent on pensait que l'ensemble de Sant Climent était entièrement connu". La facture des bras et surtout le visage de Caïn indiquent que c'est l'œuvre du maître qui a peint le Christ en Majesté de Taüll exposé au MNAC.

Un autre centre d'intérêt de la découverte de Taüll est la scène représentée. Elle est significative car, d'après les spécialistes du Service du Patrimoine architectural du département à la culture, "elle a été très peu conservée dans la peinture murale romane de Catalogne".

Le critique d'art, Xavier Barral i Altet, explique que "le moment où Caïn tue Abel est très fréquent à l'époque romane dans toute l'Europe car il est utilisé avec l'idée d'établir une concordance entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Quelquefois Caïn représente les juifs et Abel, les gentils". On peut trouver cette scène à la cathédrale de Modène, sur les portes de bronze d'Hilderheim et sur le porche de Saint Gilles du Gard.

Il faut chercher d'autres exemples de l'art roman catalan où apparaît le fratricide de Caïn dans la sculpture, par exemple sur le portail de Sainte Marie de Ripoll et au cloître de la cathédrale de Girona. Mais en peinture, on n'en connaît qu'un exemple : celui de Santa Maria de Mar de Guardia Noguera au Pallars Jussa qui se trouve actuellement au musée de Boston.

Dans la phase antérieure de restauration de Sant Climent de Taüll, l'hiver dernier, l'apparition d'une oreille avait laissé présager que derrière les plâtres de l'église, on pouvait encore faire quelques découvertes. L'oreille n'a rien donné de plus. "Maintenant, partout, nous découvrons des scènes complètes et aussi le visage d'un personnage habillé en guerrier qui sonne un cor. Nous ignorons pour l'instant s'il s'agit d'un ange mais il est le pendant de celui du Palau Nacional et il est en très bon état.", dit Marques.

Ces découvertes ont été faites sur les arcs de l'abside centrale et sur le mur au-dessus. "La découverte est d'importance car on est en train de récupérer les couches profondes de la peinture romane qui aident à comprendre le lieu des scènes" commente la restauratrice.

Les opérations de restauration de Sant Climent de Taüll, faits à l'initiative du département à la culture, prendront fin la dernière semaine de juillet.

*Avui, 19 juillet 2001*

\*  
\* \*

### **La Vierge de Montserrat n'était pas noire et a été peinte il y a 200 ans.**

D'après ce qu'a dit hier le journal "El Periodica de Catalunya" il y a quelques semaines, à la demande du monastère, une équipe de restauration des biens meubles s'est déplacée à Montserrat et a radiographié la statue pour pouvoir l'analyser complètement. Les travaux postérieurs ont été réalisés avec discrétion et des sources du monastère, qui n'ont pas voulu confirmer les résultats provisoires, ont assuré que l'enquête définitive ne serait pas rendue publique d'ici une dizaine de jours. De toute façon, un porte-parole a assuré que s'il y avait des choses qu'on pouvait déduire, comme le fait qu'à l'origine la statue était de couleur claire, il fallait les chercher. Il laissait entrevoir que, certainement l'image avait été peinte et qu'au début elle n'était pas noire.

Mais pourquoi a-t-elle été peinte ? les enquêteurs l'ignorent. Mais tout laisse à penser que la fumée des cierges et d'autres causes inconnues ont fait que la statue, claire à l'origine, s'est obscurcie progressivement au fil du temps. Sûrement que même les fidèles ne s'en sont pas rendu compte que cela arriverait puisqu'elle a obtenu une tonalité sombre très lentement.

De fait, au XVI<sup>e</sup> siècle, les premières références écrites sur la sculpture disent déjà qu'elle était sombre. À la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> la dégradation a fait apparaître la couleur claire d'origine. C'est alors que le

monastère a décidé de la peindre en noir. D'une certaine manière c'était une décision logique. Si on la nettoyait, on perdait toute la "légende" qui entourait la vierge depuis des années.

La sculpture de la vierge de Montserrat est l'oeuvre d'un auteur anonyme du XIII<sup>e</sup> siècle, date connue depuis peu puisqu'au XX<sup>e</sup> siècle largement entamé, on pensait qu'elle avait été taillée au IX<sup>e</sup> siècle.

*El Punt, 12 avril 2001*

\*  
\* \*

### **Un catalogue classe pour la première fois les 900 sites archéologiques de la province de Gerona.**

Pere Cariton i Playa, un archéologue passionné qui travaille à l'Association Archéologique de Girona, qui avait déjà édité deux livres de vulgarisation, vient de publier *Les Comarques Gironines - Del Paleolític als Visigots* (les régions de la Province de Girona - Du Paléolithique aux Wisigoths). Il s'agit d'un recueil exhaustif des 873 sites existant et d'une chronologie qui s'étend de 700000 ans avant J.-C. jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle après.

Ce recueil se présente sous forme de fiches où on trouve les éléments fondamentaux de chaque endroit. Ce catalogue est une édition soignée de 560 pages qui peut devenir un outil de référence pour tous les passionnés de l'archéologie.

*El Punt, 19 août 2001*

## À propos du Roussillon médiéval

[ Les trois articles que nous vous présentons ci-dessous ont été publiés en catalan dans la fameuse revue barcelonaise *L'Avenç* (n° 259, juin 2001). *L'Avenç*, de haut niveau scientifique et s'adressant à un large public, donne depuis plus de vingt ans un aperçu mensuel des connaissances en sciences humaines. Elle a créé depuis deux ans un cahier central thématique, appelé "*Plecs d'història local*", afin de faire le point historique sur un petit secteur géographique de la Catalogne. Mon collègue et ami Flocel Sabaté, professeur à l'Université de Lleida et membre du Conseil de Rédaction de ces "*plecs*", m'a demandé de coordonner un cahier spécial sur le Roussillon médiéval, abordé sous l'angle des recherches récentes ou en cours. J'ai souhaité associer l'ensemble des chercheurs médiévistes - historiens et archéologues - à cette présentation, nécessairement concise, mais que je souhaitais représentative des travaux sur les "terres catalanes du Nord". Patrice Alessandri, Georges Castellvi, Carine Coupeau-Passarrius, Olivier Passarrius, Christine Rendu et Rodrigue Tréton ont répondu favorablement ; il a fallu fondre leurs textes en trois articles : j'ai dû tailler et sélectionner - ils ont supporté ces contraintes - tout en tentant de présenter aussi les travaux de ceux de nos collègues, trop pris par leurs travaux de thèse, qui avaient regretté de ne pouvoir s'associer à l'entreprise. Grâce à l'amabilité de la revue *L'Avenç*, le *Bulletin de l'A.A.P.-O.* publie aujourd'hui le texte intégral, en français, de ces trois articles ainsi que mon petit chapeau introductif... qui s'adressait surtout aux lecteurs sud-catalans ! La revue *L'Avenç* se trouve à la Bibliothèque Universitaire, aux Archives Départementales, au CEDACC, à la Médiathèque, et chez quelques bons libraires (*Llibreria Catalana*, place Jean Payra). Jean-Pierre Comps a pensé que ce point de vue cavalier, un peu éloigné des comptes-rendus de fouilles ponctuels, était susceptible d'intéresser les adhérents de l'A.A.P.-O. Nous n'avons pas reproduit les photos accompagnant cette publication. A. Catafau]

\*  
\* \*

### Les terres de la Catalogne du Nord au Moyen Age.

Le pays catalan du nord, ce bout de Catalogne qui fait partie de la France depuis 1659, est difficile à nommer : le Roussillon, ancien comté indépendant (après avoir été un temps uni à celui d'Empúries), rattaché aux comtes de Barcelone en 1172, puis province française, constitue - aujourd'hui - le cœur géographique et économique de ce petit morceau de Catalogne, et trop souvent, donne son nom - par facilité - à la totalité, bien plus diverse et complexe, des pays catalans nord-pyrénéens.

Pourtant les comtés de Cerdagne-Conflent et la vicomté de Vallespir étaient, depuis l'Antiquité, les véritables liens, passages et attaches, entre la Vieille Catalogne et son accroissement du nord. En situation de frontière, la Cerdagne fut partagée par le traité des Pyrénées, l'exception de Livia confirmant l'importance de cette place forte depuis les temps de la colonisation romaine ; de même les familles des "Comtés", familles de l'aristocratie ou familles paysannes, gardèrent longtemps conscience des racines ou des rameaux qui les prolongeaient au sud des montagnes.

C'est à l'Université de Perpignan, à Montpellier, à Toulouse, et aussi à Barcelona, Girona ou Lleida, que Catalans ou Français, du sud ou du nord, étudiants, archéologues et chercheurs ont ouvert de nouvelles voies à l'histoire de ces petits pays. Les influences scientifiques, les échanges qui ont nourri ces travaux reflètent la situation originale de cette région : si les lueurs essentielles à la compréhension de cette histoire sont venues des riches archives catalanes (dont les terres nord-catalanes ne conservent en comparaison presque rien), ce fut au travers de la lecture de Pierre Bonnassie, puis des travaux des historiens catalans ou français (J.-M. Salrach, M. Aurell, M. Zimmermann, A. Riera). Puis sont venues s'ajouter des problématiques nouvelles : l'histoire des campagnes et des paysages, celle des villes, de l'artisanat, du commerce, du crédit, l'histoire des paroisses et des villages, l'*incastellamento* de P. Toubert (enfant du Conflent), enrichies par la jeune génération catalane : les

*sagreres* de V. Farias ou de R. Marti, le mas et la famille de Ll. To, l'étude des vigueries de Roussillon, Conflent et Cerdagne et de Perpignan en tant que capitale par Flocel Sabaté, parmi d'autres. Cette présentation des terres catalanes du nord à l'époque médiévale se veut donc un bilan des travaux des dernières décennies du XXe siècle. Plusieurs des chercheurs roussillonnais ont bien voulu contribuer ici directement à la divulgation de leurs découvertes récentes, qu'ils en soient remerciés, quelques-uns n'ont pu, faute de temps, se joindre à ce travail collectif, nous essaierons de présenter l'essentiel de leurs apports et d'autres ont déjà, par le passé, donné dans cette revue les principales conclusions de leurs travaux, comme Lluís To, de Girona, sur le servage<sup>14</sup>, ou Laure Verdon, d'Aix-en-Provence, sur l'exploitation rurale du Moyen Âge en Roussillon<sup>15</sup>.

De ces trois textes, rédigés par de petits collectifs d'historiens et d'archéologues, l'un présente les résultats récents des recherches en histoire du peuplement, de l'habitat et des structures d'encadrement social et politique au cours du Moyen Âge, en tentant d'en percevoir les grandes évolutions, l'autre les éléments nouveaux de connaissance des milieux agricoles et littoraux : travail des paysans, activité des pêcheurs, exploitation des ressources côtières, enfin un regard plus particulier révélera l'originalité très forte des terres cerdanes au Moyen Âge. Puissent ces pages être pour les lecteurs de *L'Avenç* une invitation à découvrir par des lectures plus approfondies et, surtout, par la promenade et la visite, nos belles terres catalanes du nord, où ils se sentiront un peu chez eux.

Aymat Catafau  
Université de Perpignan

\*  
\* \*

**Approches pour une histoire des terres catalanes du nord au Moyen Âge : frontière, églises, châteaux et villages**

P. Alessandri, G. Castellvi, A. Catafau,  
O. Passarrius.

Les éléments de synthèse manquent encore pour présenter l'évolution de l'occupation du sol en Roussillon au Moyen Âge. Du point

<sup>14</sup>*L'Avenç*, numéro 130, pp. 60-66.

<sup>15</sup>*L'Avenç*, numéro 202, pp. 56-61.

de vue de l'archéologie seuls quelques lieux, au mieux quelques petites régions, sont étudiés, prospectés, fouillés ou commencent à l'être. De même pour l'histoire : des travaux limités, par lieux, par époques ou par problématiques, ont apporté des lueurs partielles. De plus, un nombre important des travaux utilisés ici sont encore en cours : thèses de doctorat, inventaires de sites et prospections systématiques, fouilles programmées pluri-annuelles. L'histoire des terres catalanes du nord au Moyen Âge est en train de s'écrire, il serait prématuré de vouloir donner ici autre chose qu'un aperçu des sentiers nouveaux qu'elle ouvre.

De la fin de l'Antiquité aux temps carolingiens : les voies nouvelles de l'archéologie extensive et des fouilles d'habitats ruraux.

La forte présence romaine en Roussillon, dans le Vallespir (Els Banys : bains romains d'Amélie) et la Cerdagne (Llivia) est attestée par de très nombreuses découvertes archéologiques. Jérôme Kotarba a défriché la question de la transition du monde antique au haut Moyen Âge en milieu rural. Après les très grandes exploitations rurales de plaine, à l'époque républicaine et aux premiers siècles de l'Empire, la mutation s'amorce dès le Bas Empire vers des unités agraires plus réduites, parfois rapprochées les unes des autres en de petits regroupements informels. Sur l'emprise du barrage de l'Agly, à Caramany en Fenouillèdes, les maisons rurales d'époque wisigothique (VIIe siècle) conservent une architecture de pierres liées à la terre, correctement parentées et assisées, et contrastent avec les établissements de même époque identifiés dans la plaine qui semblent exclusivement construits en matériaux périssables.

Pour l'époque carolingienne, les travaux universitaires dirigés par P. Sénac, puis ceux d'A. Constant pour les Albères ont montré la multiplication des petits sites ruraux, du type des *villares* d'origine parfois aprisionnaire, ou des *cellae* monastiques qui colonisent l'ensemble des piémonts et tissent sur la plaine, y compris dans ses parties basses et littorales, un dense maillage de petites unités de peuplement, dont l'exemple le plus clair est celui offert depuis peu par la fouille du site du Camp del Rey, à Baixas, menée par O. Passarrius.

L'habitat rural carolingien du Camp del Rey à Baixas (fouille Olivier Passarrius):

Une fouille de sauvetage sur le site du Camp del Rey (Baixas) renseigne sur la morphologie d'une exploitation rurale d'époque

carolingienne, la première connue dans les Pyrénées-Orientales.

L'intérêt du site réside également dans sa faible durée d'occupation, pas plus de deux ou trois générations, bien datée par des analyses radiocarbones entre l'extrême fin du IXe siècle et la première moitié du Xe siècle. Ont été reconnus les restes d'un bâtiment partiellement excavé, aux murs construits en galets liés à la terre, avec des aménagements internes (foyer, silo, trous de poteau...) qui indiquent son rôle d'habitation. À proximité, se trouve un petit four domestique installé dans l'une des parois d'une vaste fosse profondément excavée, d'environ 2,50 m de diamètre. Tout autour se répartissent une quarantaine de silos et fosses de stockage qui montrent assurément que l'on se trouve au centre d'une exploitation agricole, ainsi que des fosses excavées que la présence de niveaux de sols riches en débris anthropiques fait interpréter comme des fonds de cabanes.

#### Ruscino et Elna, les deux cités antiques de la plaine et la naissance de la capitale comtale, Perpignan :

*Ruscino* et *Illibéris*, devenu *Castrum Helenae* puis *Elna*, connaissent entre IVe et Xe siècles des phases successives de déclin et de renouveau, puis viendra l'émergence de Perpignan, aux XIe-XIIe siècles, et l'affirmation de centres secondaires à partir des XIIe-XIIIe siècles (Argelès, Collioure, Thuir pour la plaine, Prades, Céret, Arles, Villefranche de Conflent, Puigcerdà pour les vallées et les hautes terres). L'archéologie (A. Pezin) et l'étude des textes les plus anciens a montré comment Elne est devenue, à partir des IVe-Ve siècles la seconde capitale historique du Roussillon, où s'installent les premiers établissements chrétiens connus : monastère, nécropole paléo-chrétienne, puis le premier évêché, au VIe siècle.

Parallèlement, le déclin de *Ruscino*, amorcé dès la fin des Julio-Claudiens, cesse avec la réoccupation du site à l'époque wisigothique où de nombreuses trouvailles monétaires et une abondante céramique viennent confirmer la renaissance du pôle (P. Alessandri). L'apport de l'étude des découvertes monétaires permet de proposer quelques précisions essentielles quant à la réimplantation d'une communauté sur *l'oppidum* de *Ruscino* : le règne de *Wittiza* est de loin le mieux représenté par le monétaire, et correspond probablement aussi au début de la période de réoccupation du site antique de *Ruscino*. Il est ensuite remarquable de constater que par la suite il n'y a pas d'interruption dans les découvertes monétaires,

même pendant l'éphémère domination musulmane et la période de troubles occasionnée par le conflit entre armées franques et arabes. Le monnayage arabe a bien eu cours, et les chrétiens ont été assujettis à un impôt particulier, une capitation, qui était payable en *dirhems*. La présence de monnaies carolingiennes vient ensuite naturellement entériner le succès des armées franques à partir de la fin du VIIIe s. et surtout au début du IXe s. Il est désormais assuré que la réoccupation du site de *Ruscino* s'étale, sans interruption notable, pendant une durée de 150 à 200 ans entre l'extrême fin du VIIe s. ou le tout début du VIIIe s., contemporains des derniers instants de la monarchie wisigothe, et la fin du IXe s. où l'influence franque est devenue prépondérante. D'ailleurs c'est aux comtes du *castrum* ou *castellum* de *Ruscino*, que sont adressés les diplômes des souverains carolingiens au début du Xe siècle : le pouvoir politique a alors repris pied sur la petite butte de *Ruscino*, dominant la Tet et la *via Domitia*, véritable armature nord-sud de toute la plaine. Mais dès la fin de ce Xe siècle, ou peu après, les comtes s'installent définitivement sur le site de Saint-Jean de Perpignan, provoquant la ruine de *Ruscino* et l'essor d'une ville qui sera, au XIIIe siècle, la seconde de Catalogne, après Barcelona.

#### L'encadrement religieux des campagnes, monastères, *cellae*, églises rurales et paroisses.

Les études sur la Cerdagne (P. Bonnasie – J.-P. Illy) et sur le Roussillon et le Vallespir confirment que le réseau des églises est quasiment en place à la fin du Xe siècle. Dans la constitution de ce dense semis de bâtiments culturels, modestes pour la plupart, on peut reconnaître plusieurs dynamiques : l'installation d'églises rurales sur initiative de l'encadrement religieux, pour occuper des territoires concédés et encadrer leur population : tant le clergé séculier, depuis Elne ou Urgell (pour la Cerdagne) et leurs cathédrales, que les monastères bénéficiaires de larges concessions de terres, comme Arles-sur-Tech, Saint-Génis-des-Fontaines, Saint-André, Eixalada-Cuixà, ont créé aux IXe-Xe siècles des églises aux franges de leurs territoires. Christianisation des campagnes, construction d'églises, peuplement et défrichements carolingiens ont semble-t-il marché de concert, en particulier dans les zones de piémont, venant inscrire dans le paysage monumental les premières marques d'une croissance démographique et économique soutenue : nombreuses églises préromanes en témoignent. Progressivement, les paroisses se mettent en place : les consécration d'églises attestent le

rôle des fidèles et du clergé rural dans la construction des premiers édifices, formalisent la perception des droits ecclésiastiques (prémices, dîme, droits de sépultures), attribuent des revenus propres à leur desservant (donation d'un mas, de terres), enfin délimitent les territoires paroissiaux, dès la fin du Xe siècle, premiers éléments d'un découpage durable de l'espace. Bien des bouleversements dans les siècles suivants viendront modifier cette trame initiale : disparition de noyaux d'habitat, en conséquence de la création de nouveaux pôles aux XIe-XIIIe siècles et par suite des guerres, crises démographiques et exode rural aux XIVe-XVe s. Mais le fonds du maillage paroissial conservé date de cette époque.

### Le temps des châteaux : circonscriptions castrales, pouvoirs des lignages, structuration nouvelle des terroirs (G. Castellvi)

#### Les châteaux à l'époque carolingienne (IXe-Xe s.)

Dans les documents des IXe et Xe s. on ne trouve mention que de six "châteaux" pour près d'une centaine de *villae* et *villares*. Faut-il entendre qu'il y avait peu de fortifications à cette époque-là ? Certainement pas, le terme de *villa* englobant dans certains cas des éléments défensifs tels que fossés, levées de terre ou tour.

Certains de ces premiers châteaux sont probablement liés à des lieux d'exercice du pouvoir public à l'époque carolingienne, comme pourrait l'illustrer la mention, en 939 d'un *castrum Vinsanum*, dont le toponyme évoque avec force le siège d'une viguerie. Deux autres de ces châteaux sont des sites de hauteur, une *roca* ou *claustra* (La Roca des Albères, 854, 883) et une *turris* (Ultrera, près d'Argelès sur Mer, 926, 938). Une de leurs fonctions semble avoir été la surveillance et la défense des passages transpyrénéens au même titre que les anciennes *clausurae* de l'Antiquité tardive à Collioure ou aux Cluses. Les autres châteaux sont des châteaux de plaine, désignés sous les termes de *palatium* (Palau del Vidre, 899, 967; Monnos, près de Mailloles, à Perpignan, 967), *turris* (La Tour Bas-Elne, 938), *castrum* et *castellum* (Château-Roussillon, près de Perpignan, 914, 927).

Il est possible que certains châteaux cités seulement aux siècles suivants comme ceux des comtes de Roussillon à Perpignan, et des évêques d'Elne (dans la Ville Haute : *le Castell*) aient déjà existé. Des mentions de vicomtes sans lieu de rattachement laissent supposer

l'existence de châteaux non identifiés ; seul le toponyme *Solarium de Orzone* (976) puis *de Oruc comite* (988) renvoie à une localisation d'un vicomte, Orzo ou Oruc, au Soler, à la fin des temps carolingiens. À cette même époque, les puissants vicomtes de Vallespir, apparentés aux comtes de Besalú et contrôlant pour eux un grand territoire, de la haute vallée du Tech jusqu'aux Aspres, installent leur nouveau château (Castelnou, *Castrum Novum*, 994) auprès des routes de plaine. Le transfert des sites castraux depuis les nids d'aigles inaccessibles vers des positions de contrôle des terroirs et des habitats se dessine aussi au pied des Albères dans le siècle suivant (à Montesquieu par exemple).

#### Les châteaux du Moyen Age médian (XIe-XIIe s.)

Les XIe et XIIe s. sont marqués en Roussillon par le processus de féodalisation. Le comte, qui a acquis une indépendance de fait vis à vis du pouvoir central, possède un château près de l'église Saint-Jean le Vieux de Perpignan. Sous la dépendance des comtes de Roussillon, les vicomtes de Tatzo (vicomtes du Roussillon), à l'image de leurs suzerains, deviennent héréditaires. Le site (Taxo d'Avall) présente des éléments de courtine bien conservés ainsi que sa chapelle castrale. D'autres familles seigneuriales puissantes ont tenu de nombreux fiefs ; elles portent le nom de la châteltenie dominante : ainsi les Salses, Canet, Montesquieu, Vernet. De ces châteaux principaux semble avoir dépendu un ensemble de châteaux "secondaires", de surveillance du territoire et des principales voies de passage, châteaux sur motte tels qu'apparaissent encore de nos jours les tours de l'Alexis à Ille-sur-Tet ou de Casesnoves. La plupart d'entre eux (appelés *munts de la terra* du XVe au XXe s.) ont disparu (*Peralada* et Juhègues, près de Torreilles ; Toulouges). La fouille d'une de ces mottes (*La Mota*, à Sant-Feliu-d'Avall) a montré que ces constructions, attestées en Roussillon dès 1140 sont ruinées aux XIVe-XVe s., remplacées à proximité par des résidences plus vastes (Tanyeres, près de Perpignan ; le *Castell*, à Saint-Feliu d'Avall). Certains châteaux de cette époque se conservent encore en élévation, du moins en partie car maintes fois restructurés ou restaurés : Laroque, Montesquieu, Château-Roussillon, Saint-Hippolyte, Canet, Mas Deu.

#### **Origines et formes des villages : des modèles connus, aux variations originales.** (Aymat Catafau)

La quasi totalité des villages d'aujourd'hui existent dès le Moyen Age, et ont acquis au cours des XIe-XIIe siècles leur configuration souvent durable : habitat groupé en noyaux villageois serrés, dans la plaine du Roussillon et la Cerdagne, ou combinaison d'exploitations agricoles, les mas, isolés ou groupés en "hameaux", et rattachés à un centre paroissial actif dans les piémonts et moyennes montagnes, structure plus complexe des habitats organisés en "veïnats" (*d'avall, del mig, de dalt*) sur les versants pyrénéens.

Une bonne partie des recherches récentes (A. Catafau, O. Passarrius, C. Coupeau, E. Bille, C. Puig) se sont attachées à saisir les processus et les formes de la constitution de l'habitat médiéval nord-catalan. Les modèles qui ont été reconnus dans ces études ne sont pas entièrement originaux, mais ils se modulent et se conjuguent entre eux selon des dynamiques particulières, complexes et variées. La fouille de quelques nécropoles d'époque wisigothique (Estagel et plus récemment Tautavel) montre que les lieux d'inhumation sont, jusqu'au VIIIe siècle sans doute éloignés et distincts des lieux d'habitat, conformément aux modèles reconnus ailleurs. À partir de la fin de l'époque carolingienne on assiste à un double mouvement : le cimetière devient un espace directement soumis et contigu à l'église, celle-ci devient aussi un des pôles susceptibles d'attirer quelques maisons, de favoriser la formation d'un petit hameau parmi d'autres. Le processus de féodalisation, et les prélèvements (*mals usos*) et violences qui l'accompagnent, vont donner à cet ensemble église-cimetière un rôle majeur dans la concentration et la pérennisation d'un habitat groupé en noyaux villageois serrés en Roussillon : en cherchant à protéger leurs récoltes dans de petits celliers construits sur la terre consacrée du cimetière, dans un cadre juridique et ecclésiastique créé et renforcé par les actes de consécration et surtout par les assemblées de paix et trêve, les paysans vont spontanément donner naissance à la *sagrera* ou *cellera* (nom dominant en Roussillon). Ces maisons situées dans les trente pas de l'église sont protégées explicitement par la trêve de Toulouges en 1027. De la force de ce modèle témoignent les soixante *celleres* roussillonnaises à l'époque médiévale et la permanence de leur fonction de dépôt des récoltes, souvent attestée jusqu'au XVe siècle, parfois pendant toute l'époque moderne et même au XIXe siècle : les *celleres* du Roussillon, bien plus que les *sagreras* du reste de la Catalogne, pourtant aussi nombreuses, sont restées actives comme lieux de stockage et

de refuge au cœur des villages, ce qui les a souvent préservées jusqu'à nos jours.

La très forte diffusion de ces villages formés autour des églises n'a pas empêché les terres nord-catalanes d'être aussi des "terres de châteaux" : quelques beaux exemples de "villages castraux", qui pourraient être cités en modèles de *l'incastellamento*, cher à Pierre Toubert, viennent rappeler que des seigneurs châtelains puissants purent regrouper les hommes, remodeler les territoires et provoquer la disparition de noyaux d'habitats antérieurs, parfois des celleres autour des églises. Ainsi Eus, Corbère, Laroque des Albères, Montesquieu montrent que des noyaux initiaux constitués autour d'églises ont été concurrencés, puis ont disparu sous l'effet d'un regroupement des hommes qui a pris la forme dans ces cas de "*celleres* du château", par lesquelles des châtelains ont imité au XIIe siècle les formes nées sur les cimetières paroissiaux au siècle précédent.

#### **De la naissance d'un village à sa disparition : Vilarnau** (Olivier Passarrius)

Le village médiéval déserté de Vilarnau se trouve à l'est de la commune de Perpignan, au bord d'une terrasse argileuse qui domine la basse vallée de la Tet. Ce village, apparu dans les textes dans le courant du XIe siècle, était constitué de deux pôles distants d'environ 200 mètres. Le premier, Vilarnau d'Amont, s'est formé autour de l'église paroissiale Saint-Christophe, tandis que le second, Vilarnau d'Avall, correspond à un village groupé autour d'un château. À partir de la seconde moitié du XIVe siècle, on trouve la mention d'un nouveau château, à Vilarnau d'Amont. De cette motte, il subsiste encore les soubassements et une partie de l'enceinte, à 300m en amont du pôle ecclésiastique, près du Mas Miraflores.

Vilarnau permet d'apprécier les deux phénomènes à l'origine de la création de nombreux villages : le regroupement ecclésiastique et *l'incastellamento*. Les fouilles et les recherches en archives montrent que Vilarnau s'est certainement structuré, dans un premier temps, autour de l'église avant de se développer à proximité des deux pôles castraux, en aval d'abord, autour du château des seigneurs vassaux de la famille de Canet et puis en amont, où le château est possession ecclésiastique.

La création du pôle castral de Vilarnau d'Avall est documenté par les textes des XIIIe, XIVe ou XVe siècles qui y montrent un habitat structuré, regroupé autour du *castrum* et enser-



ré par un puissant fossé. Les fouilles de Patrice Alessandri ont révélé des éléments défensifs d'époque féodale (mur-rempart, fossé) mais aussi des unités d'habitations contemporaines du royaume de Majorque, dont certaines étaient bien conservées. Ces dernières ont été abandonnées à la suite d'un incendie qui a provoqué l'effondrement des superstructures en conservant nombre d'objets de la vie quotidienne.

Autour de l'église Saint-Christophe subsistent un important cimetière et quelques vestiges arasés d'habitats. Quelques indices révèlent la spécialisation de cet espace : le cimetière au sud et à l'est de l'église et les zones d'habitat à l'ouest et au nord. Avant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le cimetière semble clôturé par un puissant mur encore partiellement conservé.

Au XIV<sup>e</sup> siècle s'amorce le déclin du site, et au XV<sup>e</sup> siècle, même si le lieu est partiellement occupé par des mas, le village de Vilarnau semble complètement déserté. Cet abandon semble être la résultante de crises démographiques (grande épidémie de peste de 1348 et persistance de foyers endémiques), mais aussi d'une instabilité politique durable qui a encouragé l'exode rural vers les villes possédant des franchises, protégées par des enceintes puissantes et plus dynamiques (Perpignan, Canet).

### Une terre de frontière...

Enfin l'espace nord catalan ne saurait se comprendre sans l'influence très forte qu'a exercé tout au long de son histoire sa situation géographique particulière : terre catalane au-delà des monts, en situation d'avant-garde ou de défense avancée. C'est la frontière avec le royaume de France, passant historiquement, culturellement, politiquement sur les Corbières, qui a dicté une bonne part du sort de ces pays catalans du nord, qui leur a imprimé sa marque. Les travaux de Lucien Bayrou et de son équipe montrent, récemment à propos de la forteresse de Peyrepertuse, l'importance stratégique, militaire mais aussi l'influence sur le peuplement et les échanges économiques d'une frontière qui a dynamisé les régions limitrophes plus qu'elle ne les isolées. L'exemple de Salses, développé ci-dessous par C. Coupeau-Passarrius le confirme.

Pour en savoir plus :

*Catalunya Romànica*, (espace nord-catalan traité dans les vol. IX, XIV, XXV) nombreuses contributions et notices des principaux auteurs et chercheurs cités dans ces pages et de P. Ponsich, mort en 1999.

- Lucien Bayrou et alii, *Peyrepertuse*, éd. C.A.M.L., Carcassonne, 2000.
- Georges Castellvi, "Les mottes du Roussillon", *Archéologie du Midi Médiéval*.
- Aymat Catafau, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon*, Perpinyà, 1998.
- Aymat Catafau, Carine Coupeau, Olivier Passarrius, "Vilarnau, un village médiéval déserté de la plaine du Roussillon", *Etudes Roussillonnaises*.
- Claude Denjean, *Les juifs de Puigcerdà au Moyen Age*, thèse en cours de publication.
- Olivier Passarrius, Aymat Catafau, "L'habitat rural autour de l'an mil. L'exemple de Baixas", *Cahiers de Saint-Michel de Cuxà*, 2001.
- Philippe Sénac (dir.), *Histoire et archéologie des terres catalanes*, PUP, Perpinyà, 1996; (contributions de M. Zimmermann, S. Caucanas, L. Verdon, P. Alessandri...).

\*  
\* \*

### Le Roussillon entre mer et montagne, entre eaux et terres.

**Salines, étangs, rivières :  
des ressources variées et  
complémentaires au Moyen Age.**  
(Carine Coupeau-Passarrius,  
Rodrigue Tréton)

Le nord-est du département des Pyrénées-Orientales, constitué de la partie basse de la plaine du Roussillon, en bordure de la Méditerranée, est appelé la Salanque.

Ces terres entre mer et terre, fréquemment inondées jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, sont productrices de sel depuis le haut Moyen Âge. Ce furent aussi des lieux de pêche en bord de mer et surtout dans les étangs et à l'embouchure des cours d'eaux (l'Agly et de nombreux ruisseaux gros et petits qui se jettent dans les étangs). Landes et pâturages voisinent avec les espaces inondables, et sur les collines proches l'agriculture méditerranéenne reprend ses droits...

Rodrigue Tréton a orienté ses recherches vers deux aspects peu connus illustrant la lutte des hommes pour la conquête du milieu littoral : l'aménagement des salines et la maîtrise du risque d'inondation, au travers d'une analyse exhaustive des sources écrites menée en parallèle avec les études paléomorphologiques. Appuyée sur l'étude des documents d'époque médiévale mais aussi sur la prospection archéologique, Carine Coupeau-Passarrius a montré la complémentarité des terroirs et des

activités de pêche et de culture sur le territoire de Salses, entre les Corbières et le plus grand étang côtier, riche en poissons, exactement sur la frontière entre France et Catalogne.

### La Salanque : un espace naturel attractif mais contraignant (R. Tréton)

La plaine littorale de la Salanque fut formée par les apports en terre de deux fleuves au débit irrégulier, caractéristiques du milieu méditerranéen : la Tet et l'Agly. L'épithète "*salanqua*" apparaît dans les chartes dès la fin du Xe siècle pour désigner un lieu-dit sur le territoire de Torreilles mais ce n'est qu'à partir du XIVe siècle que celui-ci commença à être utilisé pour caractériser les deux paroisses de Saint-Laurent et Villelongue, pour éviter des confusions avec des villages homonymes des Albères et du Vallespir. Ce terme est révélateur d'une prise de conscience collective des spécificités naturelles d'un milieu, caractérisé ici par la salinité des sols. La *Salanqua* était alors perçue comme un territoire doté d'une identité propre, aux contours diffus, mais sans cadre institutionnel propre.

Ce territoire attractif, au riche potentiel écologique, connut une importante phase de mise en valeur à l'époque carolingienne. Dès la fin du VIIIe siècle, les colons goths (venus de Septimanie) et *Hispani* (provenant de l'Espagne musulmane) réoccupèrent les zones lagunaires pour mettre à profit leur grande diversité de ressources : pêche, chasse, exploitation du sel, agriculture, élevage ...

La maîtrise de l'eau constitua certainement l'un des problèmes majeurs auxquels les hommes du Moyen Age furent confrontés. Les travaux de Sylvie Caucanas ont démontré l'importance fondamentale d'une bonne maîtrise des techniques hydrauliques pour l'alimentation des moulins, la création de réseaux d'irrigation ou le drainage des étangs et des marais afin de gagner de nouvelles terres. Autant d'aménagements qui contribuèrent à la spectaculaire réussite économique du comté de Roussillon aux XIIIe-XIIIe siècles.

### L'exploitation du sel en Roussillon au Moyen Age

Au IXe siècle des apriionnaires (colons installés sur des terres publiques incultes) aménagèrent des salines près des nombreuses lagunes qui parsemaient le littoral roussillonnais. Le rôle de l'initiative privée paraît avoir été prépondérant car au cours des deux siècles

suivants les salines apparaissent font partie de vastes domaines allodiaux transmis héréditairement au sein de familles aristocratiques. Quelques générations plus tard, les descendants des premiers colons donnèrent à l'Église d'Elne ou aux abbayes ces salines déjà aménagées et en plein rendement. Vers l'an mil, la plupart des monastères de la région possédaient un domaine salicole, à l'image de Saint-Michel de Cuixà. Mais, s'il faut en croire l'exemple de Torreilles, il semble que vers la fin du XIe siècle la majorité des salines était toujours en possession de familles laïques.

Dès les premiers temps, les salines apparaissent comme des unités d'exploitations bien organisées, subdivisées en plusieurs compartiments aux fonctions bien définies : la mention de canaux, de bassins et vraisemblablement aussi de machines élévatoires implique une certaine maîtrise des techniques hydrauliques. La fabrication du sel nécessitait d'importants travaux de terrassement et par conséquent requérait un investissement préalable conséquent et un minimum d'organisation et de main d'œuvre, c'est pourquoi, passé le XIe siècle, de puissants seigneurs, laïques ou ecclésiastiques, des fonctionnaires de haut rang ou, plus tard, de riches marchands perpignanais contrôlèrent la production du sel en Roussillon.

À Saint-Laurent-de-la-Salanque, à la fin du XIIIe siècle, le roi de Majorque avait confié la mise en valeur d'une trentaine d'exploitations à des tenanciers spécialisés en contrepartie d'un prélèvement du tiers de la récolte. Ces sauniers étaient de condition modeste. Ils exploitaient les salines dans le cadre de petites exploitations familiales. La production du sel, travail saisonnier, constituait l'essentiel de leur activité et devait leur procurer une grande partie si ce n'est la totalité de leurs revenus.

Le sel extrait des lagunes du Roussillon était destiné à satisfaire une demande de proximité : en direction des *comarques* de Vallespir, Conflent, Fenouillèdes, Pays de Sault, Capcir et Cerdagne, régions montagneuses à vocation pastorale. L'exploitation des salines du Roussillon contribua au développement de l'élevage, de l'artisanat du drap et du cuir et de la conservation des viandes et des poissons. Le sel roussillonnais favorisa l'essor économique de Collioure qui dès le XIIIe siècle se spécialisa dans la production et l'exportation de salaisons de sardines et autres poissons de mer.

## Salses, entre collines et étang, entre France et Catalogne (C. Coupeau-Passarrius)

La commune de Salses se situe à 6 km environ, au nord de Perpignan. Elle est mi-toyenne du département de l'Aude : elle jouxte Fitou au nord-est. Le territoire de Salses est composé de trois entités géographiques bien distinctes, qui en font un paysage contrasté et varié : l'étang, à l'est, la plaine, au sud et les collines, à l'ouest et au nord.

La formation du village de Salses fut complexe. D'abord structuré autour de l'église Saint-Etienne, au début du XIIe siècle, le village s'est ensuite dédoublé, à la fin du XIIe avec l'émergence d'un noyau de peuplement autour du château tout proche. Au Moyen Âge, plusieurs lieux de peuplement secondaires sont établis autour du village de Salses proprement dit : le village de Barres et le village de Garrieux. Ces deux pôles de peuplement semblent cependant avoir été désertés avant les grandes crises du milieu du XIVe siècle.

De nombreux seigneurs, laïques ou ecclésiastiques, se partagent les terres. Dès 1172, Salses devient une ville royale dépendant de la couronne d'Aragon. Des châtelains nommés par le roi contrôlent alors les deux châteaux de Salses : le *Castel Vell* et le château dit de Salses. Parmi les seigneurs ecclésiastiques, on retrouve l'abbaye bénédictine de Lagrasse, les abbayes cisterciennes de Saint-Hilaire de Lauquet et de Fontfroide, ainsi que le Mas Deu, une commanderie templière.

Le dépouillement du *capbreu* de 1357 laisse apparaître une prédominance des cultures céréalières (principalement l'orge) ainsi que de la vigne. Au XIIIe siècle, l'imposition des tenures est fixée en fonction des différentes cultures qui y sont pratiquées. Cette imposition tend à se simplifier et à s'homogénéiser vers la fin du siècle : l'agrier devient la redevance par excellence et se combine le plus souvent au *foriscap* et à la leude. Le cens, quant à lui, reste très ponctuel. Si les tenures paysannes sont les plus nombreuses dans notre documentation, les baux en acapte et en emphytéose sont également très fréquents du milieu du XIIIe au début du XIVe siècle. Les droits d'entrée frappant ces terres sont très variables et sont fonction de la nature de la terre : les jardins sont les plus chers. La mise en culture des terres est l'objet d'une politique volontariste, liée sans doute à la volonté de création à Salses d'un pôle de peuplement important, en ce lieu stratégique, sur la frontière avec le royaume de France, au passage de la voie principale, héritière de la *via domitia*.

Le dépouillement de 115 actes, s'échelonnant de 1265 à 1309, a ainsi permis de mettre en évidence une campagne de défrichement concernant plus de 131 hectares. Les prospections archéologiques sur le terroir de Salses témoignent aussi d'une exploitation agricole des collines, attestée par la présence de murs d'épierrement. Cette exploitation du finage salséen ne se cantonne pas à l'agriculture, car l'économie pastorale y est importante au Moyen Âge. Cette dernière, source de nombreux conflits, est le plus souvent aux mains des seigneurs ecclésiastiques.

La pêche dans l'étang et autour des moulins qui y sont implantés, mais également dans les "fontaines" (résurgences naturelles) en relation avec le réseau karstique des Corbières, est elle aussi une activité économique importante. Cependant, seule une poignée de puissants "entrepreneurs" exploitent cette manne financière. À la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle, deux familles se partagent un territoire de pêche long d'environ 7,5 km. Il s'agit des familles Saland de Frontignan et Ysern de Saint-Laurent. Ces familles aménagent les bords de l'étang de cabanes et d'engins de pêche fixes, puis en confient l'exploitation à de petits pêcheurs.

Comme on l'a vu, le village de Salses occupe, au Moyen Âge, une situation particulière. Il se trouve, en effet, en zone frontière. Cette proximité avec la frontière française est un élément important dans la vie des Salséens. S'ils en subissent souvent les conséquences néfastes, lors d'incursions militaires, ils en tirent également bien des avantages. En effet, ils bénéficient de nombreux privilèges et franchises octroyés par le roi. Les Salséens sont, entre autres, exemptés du paiement de la taille, soustraits aux "mauvais usages" et dispensés de l'accomplissement des services normalement dus aux seigneurs, l'ost et la cavalcade mis à part.

## La détérioration climatique de la fin du Moyen Âge et ses conséquences en Roussillon (R. Tréton)

Les archives recèlent de nombreux documents relatant la péjoration climatique qui affecta le Roussillon à partir de la seconde décennie du XIVe siècle : une importante accentuation du régime de pluviosité marque alors le début du "Petit Âge glaciaire". Ce phénomène, bien connu des historiens du climat dans l'ensemble de l'Occident, ne devait s'achever que vers la fin du XVIIIe siècle. L'intensification des épisodes pluvieux se tra-

duit par une augmentation significative des mentions d'inondations. Celles-ci, extrêmement rares jusqu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, surgissent au cours de l'épisode dramatique de 1315-1320 et deviennent récurrentes à partir de 1332.

La plaine littorale de la Salanque était naturellement exposée aux risques d'inondations. Zone riche, densément peuplée et fortement aménagée, elle n'en était que plus vulnérable. Les documents montrent que la Salanque fut profondément affectée, tant sur le plan économique que topographique, par les crues répétées des deux fleuves sortant de leur lit, rongant les berges et inondant les champs. Les barrages alimentant les moulins et les canaux d'irrigation furent détruits, les ponts emportés par les crues, les principales voies de communication coupées, entravant gravement le trafic commercial.

En aval de Rivesaltes, de nombreux villages riverains de l'Agly furent peu à peu rongés par les eaux. En 1332, la population du *castrum* de Turà, menacé de destruction par les inondations fréquentes, suppliait le roi de Majorque de lui permettre de s'installer en un lieu plus sûr où l'on rebâtirait les maisons et où émigreraient ceux qui vivaient encore dans l'enceinte fortifiée. D'autres localités occupées depuis l'Antiquité disparurent sous une épaisse couche d'alluvions : Sant-Jaume de Peracalç, Saint Saturnin-d'Ortolanes, Sainte-Eugénie de Labège, Saint-Sébastien de Mudagons, Juhègues... Ces établissements se dépeuplèrent au profit de sites proches implantés sur des "hauteurs" aujourd'hui à peine perceptibles mais que les textes médiévaux mentionnent sous les termes de *tor*, *puig* ou *pujal*.

### La prévention des risques d'inondations

La prise de conscience collective des risques encourus se traduisit par des mesures pour garantir la sécurité des populations riveraines et leurs intérêts économiques. D'abord empiriques et occasionnelles, les solutions adoptées ne tardèrent pas à s'enraciner profondément dans la culture locale.

À Perpignan, dès 1324, l'on entreprit la construction de digues sur la rive droite de la Tet pour protéger le quartier des teinturiers. En 1339, treize habitants de Pia possédant des champs rendus stériles par les inondations décidèrent de construire et d'entretenir à frais communs un canal de drainage ou *exaugador*. En 1340, les propriétaires riverains de Saint-Génis de Tanyères et de Bajoles, en aval de Perpignan, furent autorisés à faire des planta-

tions pour endiguer la Tet. Il était statué que le lit de la rivière devait avoir 60 cannes de Montpellier de large (environ 120 m.).

En 1369, Pierre IV fit évaluer les travaux nécessaires pour parer aux divagations de l'Agly entre Clairà et la mer : deux digues en terre de part et d'autre du fleuve devaient en contenir le cours jusqu'à la Méditerranée. Le fleuve qui se jetait auparavant dans l'étang de Salses au nord-ouest de Saint-Laurent-de-la-Salanque fut canalisé sur son tracé actuel en direction de la Méditerranée. Par la suite les rois d'Aragon ordonnèrent des travaux similaires pour maintenir dans leur lit l'ensemble des rivières du Roussillon.

Pour financer cette ambitieuse politique d'aménagement, les souverains instituèrent une administration fiscale à la tête de laquelle fut placé le procureur royal du Roussillon pour qui fut créé, au tout début du XV<sup>e</sup> siècle, la charge de Maître des eaux. Celui-ci décidait du mode de prélèvement et de répartition des frais de construction et d'entretien des digues. Sous sa direction, des collecteurs étaient chargés de percevoir la taille, imposition répartie entre les communautés riveraines. À l'échelon inférieur on créa des gardes banniers chargés de la surveillance et de l'entretien des digues. Ce système devait perdurer avec quelques variantes jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

#### Pour en savoir plus :

- Sylvie Caucanas, *Moulins et irrigation en Roussillon du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, ed. CNRS Histoire, 1995, 421p.

- Carine Coupeau, La pêche autour de l'étang et des fontaines de Salses (Xe-XIV<sup>e</sup> siècles), *Etudes Roussillonnaises*, Revue d'Histoire et d'Archéologie Médiévanées, tome XVII, 1999, p. 15-23.

- Rémy Marichal, Isabelle Rebé et Rodrigue Tréton, "La transformation du milieu géomorphologique de la plaine du Roussillon et ses conséquences sur son occupation. Premiers résultats", *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes*, Actes des XVII<sup>e</sup> Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, éditions APDCA, Sophia Antipolis, 1997, pp 271-284.

**Dans la Cerdagne médiévale :  
une histoire de l'estivage et  
de la gestion pastorale  
des montagnes**  
(Christine Rendu)

Largement étudié par l'ethnographie et par la géographie depuis le XIXe siècle, le pastoralisme montagnard a le plus souvent été observé par l'histoire médiévale dans la perspective du développement des transhumances, en particulier monastiques. L'exploitation des montagnes par l'élevage, pourtant, ne se résume pas à la transhumance. S'intéresser "de l'intérieur" à l'histoire des pâturages d'altitude revient à envisager dans son sens large ce qu'on appelle l'estivage, c'est-à-dire la pratique de faire paître les troupeaux — quelle que soit leur origine, valléenne ou lointaine — sur les hautes surfaces pastorales, les estives, l'été. Longtemps les modes de vie des bergers à l'estive et les techniques qu'ils mettent en œuvre ont été conçus comme immobiles. Existe-t-il une évolution et comment la percevoir ? La seconde question concerne les relations qu'entretenaient les changements de cette exploitation pastorale avec ceux des sociétés et des territoires valléens, avec la trame de l'habitat (études en cours par Elisabeth Bille) et le jeu des pouvoirs, avec la pression démographique et les rythmes de la croissance.

Gérés collectivement, les pâturages, à la différence des parcelles agricoles, n'ont guère laissé de traces écrites de leur aménagement. Il faut donc envisager d'autres sources documentaires. La première d'entre elles est archéologique, elle comprend les cabanes des gardiens et les enclos destinés au parcage du bétail. Là s'ancre la technique des bergers qui, pour le reste, demeure immatérielle : peu ou pas d'outils, seulement une connaissance fine de l'espace et de ses ressources végétales, des aptitudes et du comportement des bêtes. L'art pastoral réside d'abord dans un façonnage du troupeau et du territoire et dans leur adaptation mutuelle. Saisir l'estivage c'est donc aussi tenter d'appréhender, à l'aide des disciplines paléoenvironnementales, la façon dont s'organisent les parcours des troupeaux. Un site d'élevage n'existe en effet que par les herbages qui se développent autour de lui, par l'espace qu'il domine. Le nombre de bêtes — la charge pastorale — et leur concentration — la pression pastorale — constituent donc aussi des éléments essentiels au moment de caractériser les modes d'exploitation des pâturages dans l'histoire. Or charge et pression pastora-

les influent sur les paysages montagnards, les façonnent. Au Néolithique, à l'Âge du Bronze, au haut Moyen Âge, les versants des massifs de Cerdagne ont été beaucoup plus boisés qu'ils ne le sont aujourd'hui, et selon une répartition altitudinale des essences qui a varié au cours du temps, essentiellement sous l'effet de l'action de l'homme et, en particulier, du pâturage.

Les versants de Cerdagne se présentent dans le détail comme une mosaïque de lieux, changeante au fil du temps : des *plas* ouverts, des ombrées et des *soulanes*, des étendues boisées, des paliers altitudinaux étagés dont la végétation s'est transformée au cours de l'histoire. Le versant d'Enveig, situé à quelques kilomètres au nord-est de Puigcerdà et qui sert de cadre à cette étude archéologique de l'estivage, est ainsi structuré grossièrement en trois secteurs altitudinaux : le bas versant, au-dessus des derniers terroirs cultivés actuels, de 1600 à 1900 m d'altitude ; la moyenne montagne de 1900 à 2100 m d'altitude, marquée par des replats d'origine glaciaire aux clairières anciennes, qui offrent d'excellents reposoirs pour le bétail ; enfin, les grandes surfaces d'aplanissement sommitales, de 2100 à 2600 m d'altitude, pour partie naturellement asylvatiques, c'est-à-dire dépourvues de forêts. Ce versant prolonge un terroir communal partagé entre la plaine de Cerdagne, à 1200 m d'altitude moyenne, où se situe le village d'Enveig, et un plateau naguère céréalière, à 1500 m d'altitude, qui compte quatre hameaux cités dès le XIe siècle. D'un paysage à l'autre, d'une carte des sites à l'autre, s'ébauchent au cours de l'histoire des basculements qui semblent cristalliser des transformations globales des systèmes pastoraux. Trois étapes marquent ainsi la longue durée du Moyen Âge.

Au haut Moyen Âge : agriculture et pastoralisme sur un versant forestier

Sur la partie basse du versant d'Enveig, à 1900 m d'altitude, deux cabanes datées des VIIe-IXe siècles présentent une architecture assez atypique par rapport à celle des périodes précédentes et suivantes. Ce sont de petits habitats de 6 m<sup>2</sup> à soubassements de pierres et toiture végétale, installés sur des buttes artificielles, au cœur d'un plat étroit qui propose une première halte dans la pente. L'environnement, pourtant, reste très forestier. Aux VIIe/ VIIIe siècles, le paysage s'ouvre, mais très modestement. La végétation arborée structurée de l'Âge du Fer (forêt résineuse

mixte à pin sylvestre, sapin, et quelques feuillus) est marquée par la disparition du sapin puis, au VIIe siècle, par l'apparition et l'augmentation du genêt. Une pinède clairsemée, une clairière sans doute tel est l'environnement des cabanes. La fouille de l'une d'elles, la plus tardive (VIIIe-IXe s.), a révélé, conservées par l'incendie, de nombreux grains de seigle. Leur interprétation fine est difficile, mais l'hypothèse la plus probable renvoie à une culture à proximité immédiate du site, soit entre 1800 et 1900 m d'altitude.

Ces données sont-elles susceptibles d'éclairer l'exploitation de la montagne au haut Moyen Âge et son évolution ? Il faut, pour les comprendre, les replacer dans l'espace entier du versant. A cette échelle le couvert forestier paraît encore très important. En bas — plateau, piémont — la forêt ne s'amenuise pas, elle semble même progresser ou se densifier jusqu'aux VIIe-VIIIe siècles. Sur les *plas* sommitaux, à 2400 m d'altitude environ, les activités pastorales accusent un repli aux Ve et VIe siècles mais les signes d'une attaque ponctuelle de la pinède se font sentir tôt, dès le VIIe siècle, puis s'amplifient au VIIIe s. La légère ouverture à la limite supérieure de la pinède renverrait à une augmentation timide sans doute du cheptel et s'inscrirait dans le contexte, retracé par Pierre Bonnassie, d'une inversion de conjoncture au VIIe siècle. Comment, face à une pression démographique encore faible, comprendre cette agriculture qui, à peine un peu plus tard, monte très haut sur les piémonts ? Dans le contexte très forestier qui est le sien, elle s'apparente à une agriculture d'essartage, d'artigues : une agriculture extensive et itinérante, exploitant selon les rythmes syncopés de la culture sur brûlis des espaces regagnés ensuite par la végétation et repris à nouveau par les parcours pastoraux. Ces grains de seigle à 1900 m pourraient ainsi témoigner mais de manière indirecte, comme par réfraction, de la première expansion des arprisions dont Josep-Maria Salrach repère le démarrage à la fin du VIIIe siècle et au début du IXe siècle. L'essartage ne s'étend peut-être jusqu'à ces altitudes élevées que parce que plus bas les terroirs qu'il investissait se stabilisent.

### L'essor pastoral du plein Moyen Âge

Les XIe-XIIIe siècles signent une expansion sans précédent des surfaces herbagères au détriment des boisements. La charge pastorale augmente rapidement, les peuplements forestiers semblent atteindre, au XIIIe siècle, une extension et une densité inférieures à celles

d'aujourd'hui. Essor pastoral lié à la croissance économique et démographique du temps, à laquelle la Cerdagne participe pleinement mais qui s'inscrit aussi dans le cercle de plus en plus large des transhumances. Ce sont d'abord les troupeaux des abbayes pyrénéennes qui montent en Cerdagne : Sant Joan de les Abadesses dès le Xe siècle, Ripoll et Saint Martin du Canigou au XIe s. L'élan véritable est un peu plus tardif, on sait ce qu'il doit à l'investissement cistercien. Dans les années 1160-1180 les monastères de Poblet et de Santes Creus réunissent en un ensemble extrêmement cohérent la totalité des hautes surfaces pastorales du massif du Carlit. Au bas mot, 15 000 hectares de forêts et de pâturages qui s'inscrivent à l'échelle des Pyrénées orientales (haut Llobregat, vallées méridionales) dans un complexe de droits et de territoires représentant au moins 30 000 ha ! Cent ans plus tard, ce vaste ensemble du Carlit est vendu à Puigcerdà. Par cet achat la ville neuve et prospère qui se dresse depuis la fin du XIIe siècle au centre de la plaine ancre ainsi plus solidement encore son emprise économique et territoriale sur la Cerdagne.

Les études menées sur le territoire d'Enveig, en situant l'apogée de l'activité pastorale médiévale au XIIIe siècle s'accordent aux grandes lignes de l'histoire retracée ici. Mais elles la nuancent aussi car elles permettent de saisir les rythmes et les modalités de ce qui apparaît, au regard du paysage des siècles antérieurs, comme une véritable spécialisation pastorale du versant. Comment celle-ci s'opère-t-elle ?

Le clivage le plus apparent oppose les hautes surfaces aux moyens versants. Les premières sont par excellence le lieu d'accueil des troupeaux transhumants. Par le jeu des cessions de droits et des conflits de dépaissance, liés à l'augmentation de la charge pastorale, les quartiers de pâturage s'y délimitent de plus en plus nettement. L'évolution des moyens versants met en revanche en lumière d'autres acteurs. Ces lieux où dominait naguère la pinède d'altitude se trouvent, dès le début du XIe siècle, ouverts par des défrichements par le feu qui étendent assez rapidement les surfaces en herbe. Or si les quartiers les plus hauts sont dévolus pour l'essentiel aux grands élevages transhumants, le pacage sur les espaces médians souligne lui l'importance que prend le pâturage aux saisons intermédiaires - printemps, automne - et donc la part croissante du cheptel local. Ces indices incitent donc à réévaluer la part de l'action paysanne. Collecti-

vement à l'échelle des communautés rurales et individuellement celle-ci contribue à l'essor pastoral : peut-être même est-elle à l'origine de cette première ouverture du versant. La cristallisation des hameaux ou des mas de piémont paraît accompagner ce basculement, comme si les deux mouvements ensemble signaient une restructuration profonde des territoires par l'élevage.

Durant toute cette période, les cabanes sont toujours en matériaux périssables. Leur architecture même renvoie à une certaine mobilité des places d'estivage, à des reconstructions assez fréquentes sans doute. L'uniformité des sites, entre hautes surfaces et moyens versants, pourrait traduire à sa manière cette unification écologique des milieux montagnards, massivement transformés en pelouse. Du point de vue de la gestion des estives, l'impression qui domine est celle d'une croissance très rapide, d'un pastoralisme extensif et mobile — larges territoires de parcours, cabanes peu fixées — se réajustant progressivement aux impératifs d'une pression de plus en plus forte.

#### La fin du Moyen Age : transformations architecturales et restructuration des estives

En s'installant, en voulant s'imposer les abbayes d'abord puis Puigcerdà avaient révélé l'existence des communautés paysannes et leurs droits sur les montagnes. Celles-ci apparaissent en plein jour lorsque la pression monte, lorsque leurs troupeaux se trouvent affrontés à d'autres troupeaux, étrangers. C'est en déroulant le fil de cette histoire jusqu'à l'aube des Temps Modernes que l'on peut mieux percevoir leur rôle.

Les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles sont ceux d'une inversion de conjoncture, de mise en place d'un nouveau système. La végétation traduit à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle une reprise forestière qui s'accélère au XV<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, les indicateurs de la pression pastorale baissent, rendant ainsi sensible la déprise démographique et économique de la fin du Moyen Âge. L'activité transhumante marque visiblement le pas. Pour remédier aux difficultés, Puigcerdà et les communautés rurales s'orientent vers la location de leurs pâturages à des entrepreneurs de transhumance étrangers à la contrée. Cette politique contribue, malgré la déprise, à borner plus précisément encore les pâturages, à cantonner l'espace. Au même moment, les architectures des cabanes se transforment : on les construit désormais en pierres, elles s'ancrent durablement sur le territoire de la montagne.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le redémarrage des activités pastorales semble s'effectuer selon un processus différent de celui qui avait prévalu lors du grand essor médiéval. L'accroissement de la pression des troupeaux n'empêche pas une certaine régénération forestière. Tout se passe comme si l'on gérait autrement les ressources végétales. Des périmètres de dépaissance exclusive se dessinent, notamment autour de grands sites orientés vers l'élevage des brebis laitières. On met des lieux en défens pour en réserver l'usage à certains seulement. Du système qui se met alors en place, la trame des sites sur le versant durant les Temps Modernes donne une image aboutie. Une série d'établissements imposants, cabanes massives accolées à des enclos de pierres, matérialise un découpage de la montagne en secteurs que la toponymie, parfois, permet de rattacher clairement aux noms des maisons des hameaux du piémont. *L'Orri de la Viuda, la Pleta del Cavaller* et bien d'autres noms du territoire rendent compte d'un partage implicite des ressources pastorales et de la montagne entre les grandes maisons : celles qui par leur puissance et leur avoir dominant socialement les villages et les maisons subalternes. Or ces maisons auxquelles leur prééminence confère le statut d'usagers de plein droit des estives, s'imposent à la charnière de la fin du Moyen Âge et des Temps Modernes. Le seuil perceptible au XV<sup>e</sup> siècle sur la montagne correspondrait ainsi à un basculement social plus large à l'échelle pyrénéenne et la "pétrification des cabanes" marquerait l'émergence d'un système pastoral fondé sur le cantonnement : cantonnement des ressources, clivages sociaux et partages durables d'un espace qui, bien que collectif est pourtant d'une certaine manière approprié. Ainsi s'ébauche après la croissance extensive des XI<sup>e</sup> – XIII<sup>e</sup> siècles, la mise en place de terroirs pastoraux intensifs. Avec des modifications encore, liées à la marginalisation de l'élevage ovin devant l'essor de l'élevage bovin, ces schèmes d'exploitation perdureront jusqu'à nous, ou presque.

#### POUR EN SAVOIR PLUS :

DAVASSE (B.), GALOP (D.), RENDU (C.), "Paysages du Néolithique à nos jours dans les Pyrénées de l'Est d'après l'écologie historique et l'archéologie pastorale", *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes*, XVII<sup>e</sup> rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Editions APDCA, Sophia Antipolis, 1997, pp. 577-599.

RENDU (C.), *La Montagne d'Enveig. Une estive pyrénéenne dans la longue durée*. Thèse de doctorat

nouveau régime, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Toulouse, 2000, à paraître.

VIADER (R.), *Pouvoirs et communautés en Andorre (IXe-XIVe siècles)*, Thèse de doctorat nouveau régime, Université de Toulouse le Mirail, 2000.



## Notes de lecture

Pour cette année, mes lectures estivales ont été plus abondantes que par le passé. J'ai d'abord choisi de vous parler des deux derniers livres d'Emmanuel Leroy-Ladurie, de l'histoire de France vue par Marc Ferro, d'un ouvrage que l'auteur, ingénieur à la retraite, m'a offert et qui est une véritable invitation au voyage et à la réflexion et d'un roman historique écrit par un ancien journaliste.

Baudis Dominique : *Raimond "le Cathare"*. Le Livre de Poche, Michel Lafon, 1996. 286 pages. Préface d'Amin Maalouf.

Ancien maire de Toulouse et actuel président du CSA, Dominique Baudis a repris sa plume de journaliste pour nous livrer une chronique de l'histoire du Languedoc à travers l'histoire du comte de Toulouse, Raimond VI. On voit le personnage principal, fraîchement excommunié par Pierre de Castelnau, se heurter à l'intransigeance de l'Eglise suite à l'assassinat de ce dernier. L'Eglise cherche à l'excommunier mais il sauve ses terres en participant à la croisade contre les hérétiques. Il en viendra à douter de lui-même. Le point d'orgue est sa participation, involontaire, au siège de Béziers. Il assistera ensuite au siège de Carcassonne et aura des échos du massacre de Lavaur.

Assiégé sur ses terres, il tente une coalition contre Simon de Montfort. La bataille de Muret sera sa plus grande défaite. C'est de son fils que viendra le réveil. Ce dernier s'empare de Beaucaire et met à mal la réputation de Simon de Montfort qui meurt sous les remparts de Toulouse. À la fin, le vieux comte doit se soumettre aux volontés du roi de France et du pape Innocent III et abdique au profit de son fils. Dominique Baudis se met dans la peau du vieux comte et nous décrit une société prospère et tolérante qui va connaître une crise : une société à la recherche d'un autre idéal.

\*  
\* \*

Boyé Louis : *Vingt éclats de bonheur*. Graveurs de mémoire, l'Harmattan, Paris, 2001. 171 pages.

Si le titre n'est guère éloquent pour certains, il en va autrement pour le sous-titre *Quelques menues aventures, de la bouillonnante Mer d'Iroise aux glaciers de la Haute Route*. Il ne s'agit pas de menues aventures, mais d'une véritable vie d'aventurier où l'auteur et sa femme, Jacqueline, parcourent les mers sur un esquif au nom enchanteur (Bora-Bora) délaissant de temps en temps ce dernier pour pousser leurs soif de découverte plus en avant. Un premier chapitre est consacré, entre autre, à la visite de la Costa Brava de Collioure jusqu'à Tossa del Mar avec des anecdotes assez ubuesques, un autre est consacré à la Camargue et au pèlerinage gitan des Saintes-Maries avec en prime une note concernant les "tarifs" de la messe et une fin de chapitre qui n'est pas sans rappeler *Le Temps des Gitans* de Kusturica. Puis l'auteur et sa compagne nous font découvrir la Corse et la région de Marseille. La deuxième partie du livre nous amène d'abord sur les traces des contrebandiers en Andorre. Suit une randonnée dans les Pyrénées du côté de la Bigorre et jusqu'au Pic d'Aneto situé dans la Zone Interdite (sous Franco naturellement) en passant par l'escalade de Gavarnie. Le livre se termine par un mariage assez pittoresque.

\*  
\* \*

Ferro Marc : *Histoire de France*. Editions Odile Jacob, Paris, 2001. 764 pages.

Le sujet peut paraître peu porteur mais c'est sans compter sur la personnalité de l'auteur. En effet, Marc Ferro est directeur d'études à l'EHESS et anime une émission culturelle sur ARTE (Histoire Parallèle). Dans son histoire de France, il pose plusieurs questions mettant en cause la vision même de cette histoire. Quand commence l'Histoire de France avec Vercingétorix ou avec Clovis ? De quel histoire parle-t-on car la France n'est qu'une mosaïque (la dernière annexion date du milieu du XIXe

siècle avec l'acquisition de Nice). Comment nos voisins ont vu cette histoire et comment les gens du peuple l'ont vécu dans leurs vies de tous les jours ? Pourquoi la France navigue-t-elle entre une idéologie fasciste, cléricale, populaire et/ou révolutionnaire ? Beaucoup de questions et beaucoup de réponses ouvrant sur un débat fleuve : qu'est-ce que l'Histoire de France ? Je conseille ce livre à ceux qui souhaitent découvrir une nouvelle vision de l'histoire d'un pays.

\*  
\* \*

Leroy Ladurie Emmanuel : *Le Siècle des Platter 1499-1628. Tome I. Le mendiant et le professeur.* Fayard, Paris, 2000. 527 pages.

Leroy Ladurie Emmanuel : *Le Siècle des Platter. Tome II. Le voyage de Thomas Platter (1595-1599).* Fayard, Paris, 2000. 703 pages.

Platter. Pour les historiens modernistes, ce nom évoque un périple à travers la Suisse et la France du XVI<sup>e</sup> siècle. Tout d'abord le père, Thomas, un protestant dont on remarque l'ascension professionnelle et l'extrême dureté ou les légèretés financières, surtout dans les affaires où ses intérêts sont en jeu. Puis vient le fils aîné, Félix qui, pour devenir médecin, va partir étudier à Montpellier où se trouve une université catholique de médecine très connue dans la Suisse protestante. Puis viendra le tour du fils cadet, Thomas à qui on doit un des plus précis récits de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il parcourt la Suisse, la France et la Catalogne puis retourne en France. Son témoignage est surprenant car il s'intéresse aux anecdotes (notamment au dicton sur Bages), aux gens qui fréquentent les villes traversées quelles que soient leurs religions ou leurs origines sociales. Enfin, chose curieuse relevée par Emmanuel Leroy Ladurie, notre voyageur s'intéresse aux fortifications qui sont parmi les plus importantes et va même jusqu'à faire des estimations sur le nombre de canons. Drôles de manières pour un carabin.

Guillaume EPPE

\*  
\* \*

Les monographies du CASC

Le CASC (*Centre d'Arqueologia subaquàtica de Catalunya*) a été créé en 1992. L'année suivante, il a emménagé dans l'ancienne Ecole des Infirmiers de Gérone, au 95 de la rue Pedret, où ont été regroupés les différents services archéologiques de la Députation de Gérone (Centre de Recherches Archéologiques, département d'assistance aux Musées, département de Restauration des monuments). Il faut souligner que, contrairement à ceux-ci, le CASC a une vocation provinciale, et prend en charge l'archéologie sous-marine pour toute la Catalogne. Il est dirigé depuis le début par l'archéologue-plongeur Xavier Nieto Prieto, un spécialiste de l'Antiquité qui vient régulièrement parler de ses travaux à l'A.A.P.O.

Le CASC dispose d'équipements de qualité, un navire, le *Thetis*, spécialisé dans la fouille sous-marine, une fourgonnette-base de fouille mobile, un atelier - laboratoire où peuvent être traités et restaurés des vestiges de toute nature et de toutes dimensions, un fichier constamment réactualisé des sites subaquatiques... Toute aussi remarquable est l'œuvre éditoriale menée depuis 1998. Dans une collection au format A4 intitulée *Monografies del CASC*, trois importantes monographies ont été publiées, totalisant plus de 1100 pages. Ces ouvrages, richement édités et illustrés, sont rédigés principalement en langue catalane mais, rassemblant de nombreux contributeurs, certains chapitres sont en français ou en anglais. Les deux derniers comportent de substantiels résumés en espagnol, français et anglais. Ils traitent de recherches concernant le Moyen Age, la Préhistoire et l'Antiquité. Nous en donnons ci-après une vue synoptique.

\*  
\* \*

Excavacions arqueològiques subaquàtiques a Cala Culip.2. Culip VI.

*Monografies del CASC 1, Museu d'Arqueologia de Catalunya Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, 1998, 285 p.*

Cet ouvrage, coordonné par Xavier Nieto et Xim Raurich, a pour auteurs, outre les coordinateurs, Hug Palou, Eric Rieth, Manfu Izaguirre, Anna Jover, Marcel Pujol et Cruz Apestegui. Y ont collaboré René Burlet, Ramon Buxo, Susanna Casellas, Lluís Garcia Petit, Frederic Guibal, Jean-Claude Hurteau, Judit Molera, Maria Tereza Lopez de Roma, Marius Vendrell.

La cala Culip est une baie du cap Creus orientée au nord qui a fonctionné comme un véritable piège, depuis que l'homme navigue, lorsque se lève la tramontane. C'est lors de la fouille de l'épave antique Culip IV qu'a été découverte, à proximité immédiate, une épave beaucoup plus récente, baptisée Culip VI. Gisant par des fonds de - 5 m sous une couche de matie de posidonies qui l'a protégée, comme sa voisine, des pillages, cette épave a été fouillée de 1988 à 1990. Datée de l'extrême fin du XIIIe ou du début du XIVe siècle, elle a donné lieu à des études véritablement pluridisciplinaires puisque pas moins de dix-huit spécialistes y ont collaboré. C'est surtout la coque, particulièrement bien conservée, qui a donné lieu à de multiples observations, le navire montrant une maîtrise de la construction à franc-bord "membrure première", celle-ci étant devenue la règle en Méditerranée. La céramique de la cargaison est de provenance islamique, catalane et languedocienne ; les restes alimentaires, tant végétaux (fruits secs) qu'animaux, et le mobilier de bord donnent une image assez complète de la vie sur un navire de commerce en Méditerranée occidentale au bas Moyen Age.

\*  
\* \*

El poblament lacustre neolític de la draga. excavacions de 1990 a 1998. Monografies del CASC 2, Museu d'Arqueologia de Catalunya Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, 2000, 296 p.

Coordonné par Angel Bosch i Lloret, Julia Chinchilla Sanchez et Josep Tarrus i Galter, cet ouvrage a pour auteurs, outre les précédents, Xavier Nieto, Xim Raurich, Antoni Paloma, Aureli Alvarez, Francesc Burjachs, David Brusi, Ramon Buxo, Xavier Clop, Jenar Felix, Lluís Garcia, Patrick Grassmann, Francisco Gibada, Josep Girbal, Beat Hug, Jordi Juan, Nuria Juan-Mons, Josep Maria Massip, Paulette Pauc, Raquel Piqué, Albert Planas, Juan Reche, Jacques Reinhard, Nuria Rovira, Josep Manuel Rueda, Maria Sana et Carme Saüch.

Les fouilles menées en bordure du lac de Banyoles depuis 1990, et simultanément dans celui-ci à partir de 1994, n'ont comme équivalent dans le sud de l'Europe que celles de Marmotta, site lacustre des environs de Rome. Elles concernent un site du Néolithique ancien, dit Cardial, daté de la fin du VIème millénaire

avant notre ère. Cet ouvrage fait le point sur les campagnes menées jusqu'en 1998.

Sur un secteur qui devait atteindre 8000 m<sup>2</sup> ont été retrouvés les vestiges (336 troncs et pieux, presque tous en chêne rouvre) d'une douzaine de cabanes, de plan vraisemblablement rectangulaire, devant contenir une population de 100 à 150 habitants. La dendrochronologie assure la contemporanéité des constructions, dont la durée d'occupation n'a pas dû dépasser 150 ans. Un incendie s'est produit lors de leur abandon.

Les cultures concernent principalement le blé nu, torréfié pour en extraire la farine ou le consommer directement ; on a aussi trace de cultures de légumineuses (fèves et pois) et de cueillette de noisettes, glands, pignes, mûres, prunelles etc. Parmi les animaux domestiques, on note le bœuf et le porc à côté des ovicaprinés. Le chien est présent. La chasse concerne l'aurochs, le sanglier, le cerf, le chevreuil, la chèvre sauvage. Des produits de la mer (moules) ont été collectés à au moins une soixantaine de kilomètres. Outils en pierres et en bois, certains de formes inédites, céramiques, vanneries, objets de parure, nous éclairent sur la vie quotidienne. Les fouilles étant loin d'être achevées, ce site exceptionnel va continuer à enrichir nos connaissances sur les premiers sédentaires de l'Ampurdan.

\*  
\* \*

Excavacions arqueològiques subaquàtiques a Cala Culip.3. Culip IV. La terra sigil.lata decorada de la graufesenque. Monografies del CASC 3, Museu d'Arqueologia de Catalunya Centre d'Arqueologia Subaquàtica de Catalunya, Girona, 2001, 523 p.

Les auteurs sont Xavier Nieto et Anna Maria Puig et les collaborateurs B.H. Hartley, Brenda M. Dickinson et Joan Carles Libori.

L'épave Culip IV est celle d'une petite embarcation naufragée dans les années 78-82 de notre ère. Elle était chargée des amphores à huile de type Dressel 20, de vases à parois fines, de lampes et de 2761 (admirons la précision !) céramiques en sigillée sud-gauloise provenant de La Graufesenque près de Millau. Fouillée de 1984 à 1988, elle a fait l'objet d'une première publication dès 1989 (admirons la rapidité !) où tout était étudié, y compris la sigillée lisse, mais pas les 814 coupes en sigillée décorée. Cet ouvrage volumineux traite exclusi-

vement de ce matériel. Il s'agit de formes Drag. 29 et 36 et Dech. 67. Rassemblant les sceaux de 43 fabricants, ces pièces minutieusement examinées ont montré qu'elles avaient été obtenues à partir de 690 moules différents, certains de ceux-ci ayant donné lieu à plusieurs tirages. La prise en compte des poinçons décoratifs et de leurs associations permet aux auteurs de mettre en évidence la notion d'"ateliers de fabrication de moules" et deux sont identifiés. S'en suivent des considérations novatrices sur l'organisation sociale et économique de la production.

L'ampleur de l'ouvrage est dû à l'iconographie. Un répertoire des poinçons décoratifs est présenté sous forme de 80 planches où les 1192

poinçons sont groupés en cinq séries : personnages, animaux, végétaux, géométriques et non figuratifs. Mais le gros de l'ouvrage, si l'on peut dire, est constitué par les 350 pages du répertoire des formes : chacun des vases provenant d'un moule particulier est dessiné avec toute la précision souhaitable, la fiche comprenant aussi, quand les auteurs l'ont estimé nécessaire, une photographie. On a donc là un corpus de 690 objets, une mine pour les archéologues qui trouveront désormais ce type de mobilier dans leur fouille. Un travail magnifique et utile dont on doit féliciter chaudement les auteurs !

Cyr Descamps

## Divers

### **Un ouvrage en préparation, le volume “ Pyrénées-Orientales ” de la Carte Archéologique de la Gaule**

Cette année 2001 a vu la mise en train concrète du volume de la Carte Archéologique de la Gaule consacré à notre département. Cet ouvrage qui va faire le point précis de nos connaissances sur une large période allant de l'extrême fin de l'âge du Bronze (environ -1000) à la fin de la courte occupation arabe (+759), prendra place dans une collection nationale dirigée par M. Provost et éditée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Le financement de l'opération, permettant surtout de dégager quelques mois de travail rémunéré, est principalement pris en charge par le Ministère de la Culture.

Pour réaliser ce travail en profondeur, la grande majorité des archéologues de notre département s'est associée afin de profiter au maximum de la compétence de chacun.

Après un important travail de dépouillement bibliographique, dont notre bibliothèque a largement profité par la duplication d'articles anciens ou peu diffusés, les différents auteurs travaillent actuellement à la rédaction des notices de site. En effet, cet ouvrage comprendra un inventaire systématique et détaillé, rangé par commune, des découvertes effectuées depuis le début du XIXe siècle. Cet inventaire, dans lequel chaque site sera décrit sous la forme d'une courte notice, succèdera à celui publié en 1936 par E. Espérandieu. Il va sans dire que depuis cette date, les travaux réalisés, d'abord par les archéologues de la génération de G. Claustres, R. Grau et P. Ponsich, puis plus récemment par les intervenants actuels ont permis à nos connaissances sur ces périodes de considérablement s'étoffer et se préciser.

L'ouvrage en préparation proposera dans une seconde partie des travaux de synthèse par périodes et par thèmes. Ils permettront au plus large public et aussi aux chercheurs d'approfondir leurs connaissances sur des sujets plus ou moins pointus, et aussi de prendre la mesure des particularités culturelles qui marquent, depuis fort longtemps, les occupations humaines de notre département.

La publication de cet ouvrage devrait avoir lieu vers la fin de 2002.

Travaillant encore sur la rédaction des notices de sites, nous sommes intéressés par les observations ou les découvertes qu'ont pu faire les uns ou les autres dans notre département de façon à les prendre éventuellement en compte dans cet ouvrage. La fiabilité des informations transmises est bien sûr un élément essentiel pour cette sélection. Si vous avez donc trouvé des poteries anciennes, été témoin de la découverte de monnaies antiques, constaté des traces d'anciennes occupations dans la montagne, n'hésitez pas à prendre contact avec nous en écrivant au dépôt archéologique départemental, 4 bis avenue Marcelin Albert, 66000 Perpignan.

Jérôme Kotarba

\*  
\* \*

### **Soutenance de diplôme**

Jérôme Bénézet a brillamment obtenu – en octobre 2001 – sa Maîtrise à l'Université d'Aix-en-Provence, avec un Mémoire intitulé “*La céramique à vernis noir non attique de Béziers*” (sous la direction de J.-P. Morel), qui a reçu la mention “très bien”.

Cette étude, en deux volumes, consacrée aux 448 vases à vernis noir (1888 fragments) découverts à Béziers notamment lors des fouilles de 1984-1986, a été gratifiée des éloges du grand spécialiste qu'est J.-P. Morel, qui en a souligné la qualité de l'approche pour un type de céramique en général difficile à aborder. Le soin apporté à la présentation, le bon niveau scientifique et la clarté de l'exposé ont été relevés par le jury.

L'écueil que représente le traitement de ce mobilier en Languedoc occidental n'échappera pas à tous ceux qui se sont intéressés à la période au cours de laquelle il circule. Si des sites comme *Ruscino*, *Pech Maho* ou Ensérune ont

livré des séries considérables et si des études préliminaires sont parfois disponibles, il n'existe pas vraiment aujourd'hui de recherches approfondies sur ces lots, beaucoup mieux connus en Provence et Languedoc oriental. Le travail de J. Bénézet sur Béziers répond donc à un véritable besoin d'en savoir plus sur des catégories céramiques qui constituent l'essentiel de la vaisselle fine en usage au cours des quatre derniers siècles avant le changement d'ère. La qualité de son travail fait que désormais le lot biterrois sera une référence régionale.

Les recherches purement céramologiques (sur les formes, les productions, les quantités) ont permis de mettre en évidence à Béziers la présence relativement importante de céramique à vernis noir de production massaliète, qui constitue la principale catégorie importée après l'attique au cours du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.

Comme on le sait, l'occupation de Béziers au cours de l'Âge du fer est caractérisée par un long hiatus chronologique que les fouilleurs (C. Olive et D. Ugolini) avaient provisoirement situé (en l'attente de recherches plus approfondies) entre -300 et -175/-150. J. Bénézet a pu préciser, grâce à l'identification de deux vases de l'atelier de Rosas qui pourraient appartenir au début de cette production, et donc au tout début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., que la désertion du quartier de la Madeleine a eu lieu probablement vers cette date. Ses recherches confirment désormais la reprise du site dans le courant du deuxième quart du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., car les campaniennes A les plus anciennes attestées se datent des années -180/-170.

Parmi les nouveautés concernant la région toute entière, J. Bénézet a pu montrer que le faciès de consommation de la céramique campanienne – où la B et les B-oides sont relativement peu représentées – est plutôt tourné vers la Provence et la Mer Tyrrhénienne et non pas vers l'Espagne comme on aurait pu le croire. Par comparaison avec Ensérune, on remarque aussi la très grande rareté des graffiti sur ces catégories (2 ou 3 seulement, présentant une ou deux lettres dont il est impossible de dire quelle est la langue transcrite).

D'un autre côté, l'utilisation préférentielle des bols indiquerait, comme le pensaient déjà les fouilleurs sur la base d'autres arguments, la présence d'une population indigène, certainement ces Longostalètes connus par des séries monétaires contemporaines.

Pour terminer, J. Bénézet a fourni un vrai travail de chercheur, qui n'est pas qu'une recherche de céramologue. Bien écrit, bien illustré par des dessins originaux et servi par un plan très rigoureux, où se juxtaposent – sans

lourdeur mais exhaustivement – catalogue, étude de mobilier, interprétation des données, approche sociale et considérations d'ordre historique, ce travail est le résultat d'un engagement sérieux et d'une formation déjà solide qui, j'en suis sûre, lui permettront de continuer avec panache ses prometteuses recherches.

D. Ugolini

Chargée de recherche au CNRS  
(CCJ, UMR 6573, Aix-en-Provence)

\*  
\* \*

### **Dater par le carbone 14 : possibilités et limites**

Le dépouillement d'une enquête sur la perception de l'homme de Tautavel par différents publics (des élèves, des étudiants mais aussi des auditeurs de l'Université du Temps Libre) nous a montré que datation préhistorique et carbone 14 sont quasiment indissociables... En effet, après la question "quelle est l'ancienneté de l'homme de Tautavel ?" dont les réponses ont varié de 15000 ans à 450 millions d'années (!) avec quand même un pic à la date officielle, 450000 ans, nous avons demandé par quelle méthode on avait obtenu une datation. Et là, les résultats sont édifiants : si 50 % des personnes interrogées ne répondent pas, 80 % de "celles qui savent" citent le carbone 14...

Il n'est donc probablement pas inutile, même pour des archéologues, de rappeler les performances mais aussi les limites de cette méthode qui, il ne faut jamais l'oublier, n'est pas une panacée.

#### Qu'est-ce que le carbone 14 ?

Le carbone naturel renferme un très faible pourcentage d'isotope radioactif<sup>16</sup> de masse atomique 14 (<sup>14</sup>C) contenu dans les matières organiques et dont la période de désintégration est connue. Tous les composés carbonés fossiles contiennent une proportion d'isotopes

<sup>16</sup> Atome instable qui se désintègre en émettant un rayonnement *alpha*, *bêta* ou *gamma*. La vitesse de cette désintégration s'exprime par la période ou demi-vie, qui est le temps nécessaire pour que la moitié d'une population d'atomes soit désintégrée. Les isotopes à demi-vie longue permettent des datations dites radiochronologiques (ex. <sup>14</sup>C = 5730 ans, <sup>40</sup>K = 1 300 millions d'années).

décroissante en fonction de leur ancienneté et dont la mesure comparative avec l'actuel permet d'estimer le temps qui les sépare de l'organisme vivant qui les contenait. Cette méthode de datation absolue (il vaudrait mieux dire objective) joue, depuis une cinquantaine d'années, un rôle fondamental en préhistoire à partir du Paléolithique supérieur et aussi en archéologie historique quand on ne dispose pas d'autres moyens pour se situer dans le temps.

Les travaux de l'Américain W. Libby, à partir de 1946, ont fait la démonstration de l'existence, puis de l'origine du  $^{14}\text{C}$  sous l'effet du rayonnement cosmique. Après une pénétration de particules énergétiques (rayons cosmiques) dans la haute atmosphère, une réaction nucléaire produite par le bombardement de neutrons sur les gaz de l'air provoque une transmutation de l'azote ( $^{14}\text{N}$ ), créant un atome d'hydrogène (1 proton + 1 électron) et un atome de  $^{14}\text{C}$ . Ce dernier se combine avec l'oxygène en donnant du gaz carbonique ( $^{14}\text{CO}_2$ ) de même nature chimique que celui formé avec les isotopes stables  $^{12}\text{C}$  et  $^{13}\text{C}$ .

Alors que le  $^{12}\text{C}$  (98,9 % du carbone) possède un noyau stable de 6 protons (charge positive) et 6 neutrons ainsi que 6 électrons (charge négative), le noyau du  $^{14}\text{C}$  est instable (8 neutrons). Sa désintégration permet de recréer des atomes stables d'azote.

Sous forme de gaz carbonique, l'isotope 14 se fixe sur les plantes par photosynthèse, puis il est absorbé dans le reste de la chaîne alimentaire. Il se dissout enfin et principalement dans les océans et pénètre donc aussi la biomasse marine. L'équilibre actuel fait qu'il se trouve sur notre planète 1 tonne de radiocarbone dans l'atmosphère (1%), 4 t dans la biosphère (4%) et 60 à 80 t dans l'hydrosphère (soit environ 95%).

En principe, tout organisme vivant contient la même proportion de  $^{12}\text{C}$ ,  $^{13}\text{C}$  et  $^{14}\text{C}$  car il existe un équilibre entre l'apport et la désintégration des atomes radioactifs de  $^{14}\text{C}$ . La proportion est de 1 atome de  $^{14}\text{C}$  pour  $10^{12}$  atomes de  $^{12}\text{C}$  (un mille-milliardième...). Cet équilibre correspond à la création et la disparition de 7,5 kg de  $^{14}\text{C}$  par année.

Que provoque cette radioactivité ? Un individu de 70 kg subit 7000 désintégrations radioactives par seconde dont la moitié dues au  $^{14}\text{C}$  et le reste à l'Uranium et au Potassium. Cette radioactivité est extrêmement faible : elle équivaut

à une dose de 150 millirems/an, alors que les anomalies génétiques n'apparaissent qu'à partir de 25000 mill/an, la mort une fois sur deux si elle dépasse 500 000 mill. Nous ne sommes pas menacés par la radioactivité du  $^{14}\text{C}$  !

Que l'organisme vivant meure et les échanges avec la biosphère s'arrêtent. Le renouvellement en  $^{14}\text{C}$  est donc stoppé et il va progressivement disparaître par désintégration radioactive. Son taux diminue de moitié chaque 5730 ans. La mesure du  $^{14}\text{C}$  restant permet donc en principe de déterminer le moment de l'arrêt de cet échange. Cette mesure pourra concerner soit la *radioactivité résiduelle*, c'est-à-dire le taux de désintégration par unité de temps (méthode classique), soit le *pourcentage résiduel* d'atomes  $^{14}\text{C} / ^{12}\text{C}$  (méthode nouvelle). Autrement dit, on va compter soit les radiations (avec un appareil type compteur Geiger) soit les atomes (avec un spectromètre de masse couplé à un accélérateur de particules, type cyclotron).

#### Les deux méthodes de datation par le $^{14}\text{C}$

La méthode classique comptabilise, pendant un temps donné, le rayonnement *béta*, émis par l'atome de  $^{14}\text{C}$  lorsqu'il se désintègre à l'aide d'un compteur proportionnel (carbone en phase gazeuse) ou d'un scintillomètre (carbone en phase liquide). Pour ce faire, l'échantillon est d'abord traité chimiquement pour éliminer les impuretés (carbonates géologiques, acide humique ...) puis il est brûlé dans un courant d'O et d'N pour créer du  $\text{CO}_2$  qui est purifié et introduit dans le compteur proportionnel, ou polymérisé en benzène ( $\text{C}_6\text{H}_6$ ) avant d'être introduit dans le scintillomètre.

Le calcul de l'âge se base sur la demi-vie (période) et les dates sont notées B.P. (*Before Present*) à partir de l'année 1950 de l'ère chrétienne, qui est conventionnellement le Présent.

Ainsi la quantité de  $^{14}\text{C}$  de l'échantillon égale la moitié de celui de référence s'il a 5730 ans, ne représente plus que 25 % s'il a 11400 ans, 12,5 % à 19 100 ans soit trois périodes (= la moitié de la moitié de la moitié) et ainsi de suite.

Le calcul statistique de ce comptage produit une incertitude, la déviation standard ou *écart-type*, car les désintégrations sont distribuées au hasard, le comptage est limité dans le temps et le  $^{14}\text{C}$  l'est aussi en quantité (par ex. une moyenne de 0,5 g de C et 2000 mn donnent une marge de  $\pm 80$  ans sur 1000 ans). La date vraie a donc 66 % de chance d'être comprise dans une fourchette obtenue en ajoutant et retranchant la valeur de cet écart-type à la valeur

moyenne estimée ( $5000 \pm 200$  BP = 66 % entre 5200 et 4800 BP).

Cela crée des chevauchements de dates qui ne peuvent remettre en cause ni la stratigraphie ni la méthode. Exemple de 3 couches C 1, C 2 et C 3 :

C.1 à z = - 1,70 m pour âge  $^{14}\text{C} = 2100 \pm 100$  ans

C.2 à z = - 1,80 m =  $2050 \pm 100$  ans

C 3 à z = - 2 m =  $2050 \pm 100$  ans

La tranche chronologique que représentent ces couches est comprise entre 2200 et 1950 ans.

Pour la Protohistoire et l'Histoire, l'incertitude statistique est souvent intolérable car les exigences chronologiques sont plus grandes (cependant on atteint maintenant des marges satisfaisantes de 0,5 % = BP  $\pm$  50 ans). La méthode classique ne permet guère de remonter au delà de - 40 000 ans (avec des incertitudes de  $\pm$  2000 ans) et demande une relativement grande quantité de C pur (> 1 g).

La méthode récente dite AMS (*accelerator mass spectrometry*) est fondée sur une mesure de la totalité du carbone. On isole le carbone en le faisant réagir chimiquement. On sépare ensuite, dans un accélérateur de particules (cyclotron appelé *tandétron* à Gif-sur-Yvette), le  $^{14}\text{C}$  du  $^{13}\text{C}$  et du  $^{12}\text{C}$  et l'on comptabilise les différentes fractions. Cela permet de dater des échantillons 1000 fois plus petits (0,1 mg de carbone : cas de peinture rupestre, tissus rares, fragment osseux précieux) et d'aller un peu plus haut dans le temps.

#### Les causes d'erreurs

Ces mesures isotopiques présupposent que :

1. La radioactivité du carbone atmosphérique a toujours été constante.
2. La radioactivité du  $^{14}\text{C}$  organique s'équilibre avec celle du  $^{14}\text{C}$  atmosphérique.
3. Aucune modification dans la composition isotopique (pollution) n'est intervenue depuis la mort de l'organisme .

A la suite de radiodatations d'objets calés par un calendrier historique (tombes d'Égypte pharaonique, par exemple), puis celles de varves glaciaires et, surtout, celles d'échantillons de bois dont l'âge calendaire était connu par la dendrochronologie, il est apparu que l'activité du  $^{14}\text{C}$  a subi des modifications au cours du temps. On sait que ces modifications peuvent avoir plusieurs causes :

- des causes anthropiques récentes mais mineures pour les datations, telle l'énorme quantité de carbone rejetée à l'ère industrielle des XIXe-XXe siècle (diminution d'activité de 2% par rapport au bois d'il y a deux siècles) ou encore la formation d'isotopes radioactifs  $^{14}\text{C}$  après les essais thermonucléaires atmosphériques (effet contraire sur l'activité du  $^{14}\text{C}$  qui a doublé après 1960).

- des causes naturelles et anciennes de moins grande ampleur mais plus importantes pour les datations. L'une est l'irrégularité du flux solaire, une autre réside dans les échanges entre les trois réservoirs, en particulier dans la variation du rapport  $^{14}\text{C}/^{12}\text{C}$  entre l'atmosphère et les plantes (celles-ci absorbant plus facilement le second) ou encore dans la circulation des masses d'eau océaniques. Mais la cause majeure semble être la fluctuation du champ magnétique terrestre (CMT). Au cours des 50000 dernières années, ces variations d'intensité ont parfois amoindri le rôle de déflecteur de la magnétosphère qui protège la planète des rayonnements cosmiques (plus l'intensité du CMT est faible, plus le bombardement des neutrons est puissant et la production de  $^{14}\text{C}$  élevée).

#### Le moyen d'y remédier : la calibration

Ces observations ont permis le réajustement de la chronologie radiocarbone par la *calibration* des dates isotopiques en années calendaires données en cal. BC et cal. AD (accompagnées d'un écart type à 68 %, 2 à 95 % ou 3 à 99,8 %).

Exemple : la datation d'un site du Néolithique final a donné  $4600 \pm 50$  BP. Cela équivaut à 2600-2700 BC radiométrique et, en datation calendaire, cal. BC -3125, -3497 (et non  $3311 \pm 186$  car il n'y a pas de distribution gaussienne de la courbe).

En Amérique, grâce aux séquoias et aux pins de grandes longévité, la dendrochronologie, croisée avec la mesure radiométrique des cernes, a permis une calibration jusqu'à 11400 BP mais pas au-delà. En système tempéré de l'hémisphère nord, les tourbières périglaciaires susceptibles de conserver les troncs des premiers arbres n'étaient pas encore formées avant le retrait des glaces, et la forêt, rare, dans une steppe étendue jusqu'aux péninsules méditerranéennes. En système intertropical, la sylve ne se conserve pas. La calibration par les mesures isotopiques de l'Uranium-Thorium à partir de coraux démontre définitivement la dérive des âges  $^{14}\text{C}$  et permet actuellement de calibrer jusqu'à 20000 ans. De même, l'analyse



de carottes extraites des fonds marins au large des Açores a permis récemment de modéliser l'histoire des variations d'intensité du champ géomagnétique sur 50000 ans pour en déduire les fluctuations de teneur atmosphérique en  $^{14}\text{C}$ .

C'est donc aux Etats-Unis que les laboratoires ont d'abord travaillé sur la calibration (travaux de Damon à Tucson, université de l'Arizona, de Suess à La Jolla, univ. de Californie en 1970 et de Ralph à Philadelphie, univ. de Pennsylvanie). D'autres laboratoires en Europe (Michczynka en Pologne), ont aujourd'hui mis au point des systèmes informatiques de correction par le calcul à partir des courbes publiées aux E.U. (table de Klein en 1980, courbes de Stuiver et Pearson en 1986). Ces logiciels, intégrant des tables de plus en plus précises et des nouvelles données, permettent aujourd'hui de calibrer toutes les anciennes mesures  $^{14}\text{C}$ , les nouvelles l'étant systématiquement par les laboratoires.

Pour estimer rapidement la correction, on peut utiliser la *formule de Bard* :

$$\text{âge calendaire} = 1,24 \times \text{âge radiométrique} - 840 \text{ ans}$$

Il y a donc une difficulté de comparaison avec les dates des anciennes publications. Un millénaire radiocarbone a tendance à comprimer le temps réel. En effet, au delà de 2000 ans, le  $^{14}\text{C}$  rajeunit la date de l'échantillon pour atteindre 800 ans de moins à -6000 ans, 1000 ans à -8000 ans, 1500 ans à -10000 ans et 2000 à 3000 ans pour des âges compris entre 18 et 40 000 ans.

#### Quelques informations pour terminer

Si les premières dates  $^{14}\text{C}$  faites en France l'ont été par le laboratoire CNRS de Gif-sur-Yvette, celui-ci n'a plus aujourd'hui qu'une activité réduite en direction des archéologues. C'est le laboratoire de l'université de Lyon 1 qui est maintenant le principal prestataire de services, avec une production d'environ un millier de dates par an, dont 700 par la méthode classique (scintillométrie) et 300 par la méthode moderne (accélérateur de particules). Une banque de données est installée sur le site Internet de ce laboratoire <[http:// carbon14.univ-lyon1.fr](http://carbon14.univ-lyon1.fr)> que dirige Jacques Evin, ingénieur du CNRS.

Un nouvel accélérateur consacré exclusivement à des mesures de  $^{14}\text{C}$  est en cours

d'installation à Saclay et sera opérationnel en 2002.

En conclusion, on peut aujourd'hui considérer qu'en partant d'un échantillon représentatif et correctement prélevé, la datation par mesure calibrée du  $^{14}\text{C}$  est fiable si son âge réel ne dépasse pas 40000 ans. Elle rend donc d'incalculables services aux archéologues mais, pour ce qui est de la datation de l'homme de Tautavel évoquée en avant-propos, il faudra faire appel à d'autres méthodes !

Michel Martzluff et Cyr Descamps

\*  
\* \*

#### **La numismatique au sein de l'A.A.P.-O.**

Lorsqu'on parle de numismatique dans le département des Pyrénées-Orientales, on pense avant tout au musée numismatique Joseph Puig. Pourtant, au sein de l'A.A.P.-O., l'étude des monnaies est aussi présente et se révèle comme une composante à part entière de l'archéologie.

Les travaux numismatiques actuels au sein de cette association sont avant tout issus d'une passion de longue date. Celle-ci s'est concrétisée au cours du printemps 1999 et, depuis, de nombreuses personnes nous ont fait confiance en nous faisant part de leurs trouvailles et nous laissant le soin de les nettoyer et d'en faire une étude préliminaire. Nous tenons à les remercier ici même : J. Abélanet, P. Alessandri, M. Buscail, J.-P. Comps, J. Delhoste, C. Donès, A. Doutres, D. Grassia, M. Karbowsky, J. Kotarba, J.-M. Mascla, F. Mazière, F. Noëll, O. Passarrius, A. Pezin, C. Puig, V. Roupert, C. Ruffat et A. Vignaud.

Avec le lancement du volume de la Carte Archéologique de la Gaule (C.A.G.) concernant les Pyrénées-Orientales, cette aventure a eu " le vent en poupe ", puisque nous nous sommes vus confier l'étude de l'ensemble des monnaies antiques découvertes lors de la plupart des fouilles qui se sont déroulées depuis le début des années 1980 dans la plaine roussillonnaise.

Comprenant que pour réaliser un inventaire monétaire plus exhaustif, nous ne pouvions nous satisfaire des seules monnaies de fouilles, il nous a paru impératif de s'orienter

vers d'autres types de trouvailles. Des démarches ont ainsi été menées auprès de personnes ayant "fortuitement" trouvé des monnaies dans le département. Certaines ont joué le jeu, souvent avec intérêt et curiosité, d'autres nous ont malheureusement empêché d'accéder à leurs découvertes, ce qui est regrettable.

À l'heure actuelle, plus de sept cent monnaies ont été nettoyées, répertoriées et étudiées. Ce nombre, qui commence à devenir relativement conséquent, est régulièrement augmenté à l'occasion des fouilles archéologiques, durant lesquelles s'est progressivement systématisé le passage d'un détecteur de métaux dans les déblais ou sur les structures découvertes.

De même, un programme de prospections archéologiques à l'aide d'un détecteur de métaux et ayant toutes les autorisations nécessaires (Etat et propriétaires des parcelles) se met progressivement en place avec un petit groupe d'étudiants en Histoire ou en Archéologie, en collaboration avec l'équipe de prospection pédestre dirigée par C. Puig. Ces prospections à l'aide de détecteurs de métaux seront réalisées selon les mêmes méthodes que les prospections pédestres, adaptées aux détecteurs de métaux. Les monnaies et les objets trouvés au cours de ces prospections seront nettoyés, déterminés et entreposés au dépôt de fouilles archéologiques après un enregistrement informatique. Même si le monétaire n'est pas la seule découverte que l'on peut faire par ce biais, il s'avère peut-être des plus intéressantes puisqu'elle permet l'obtention de nouvelles données et donc d'affiner la chronologie d'occupation de certains sites.

### Méthodologie

La méthodologie que nous avons appliquée à l'étude des monnaies est celle qui est utilisée par la plupart des numismates ; suite aux travaux essentiels de nettoyage, chaque monnaie est précisément décrite, selon plusieurs points :

- La légende et le type de l'avvers et du revers, décrits et complétés en cas de besoin,
- Les caractéristiques techniques de la monnaie, à savoir le métal, le poids, le diamètre, l'épaisseur et l'orientation des coins,
- La détermination de la monnaie, comprenant le type, le lieu d'émission, la date d'émission et d'autres informations si cela est nécessaire,
- Les mentions dans les ouvrages de référence et les plus couramment utilisés.

Toutes les informations recueillies sont ensuite informatisées. Dans un premier temps, une base de donnée (Access) avait été éditée,

mais son manque de souplesse a entraîné son abandon. Actuellement, le catalogue des monnaies est disponible sous forme de document-texte (format Word), ce qui facilite grandement le traitement papier. Voici, à titre d'exemple, la présentation d'une monnaie dans notre fichier :

Elne, Sant Jordi (fouille A. Pezin, 2001)  
US 19.

1 - Domitien

A/ IMP CAES DOMIT AVG GERM COS XVI CENS PER P P

Description : tête radiée de l'empereur à droite.  
R/ [FORTVNAE AVGVSTI]

Description : la Fortune debout à gauche tenant un gouvernail et une corne d'abondance. Dans le champ, S C.

Détermination : dupondius frappé à Rome en 92-94 de notre ère.

Poids : 9,8 g ; diamètre : 26 mm ; épaisseur : 3 mm ; coins : 5 h.

Référence : RIC II, 205 n° 405.

Au cours de ces travaux, plusieurs variantes de types et même quelques types totalement inédits ont été répertoriés. On peut citer, par exemple, une série de six oboles qui, jusqu'à présent, étaient pratiquement inconnues (un exemplaire figure dans les collections du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque Nationale, mais n'a jamais été publié). Les découvertes les plus intéressantes vont d'ailleurs être publiées dans des revues spécialisées, françaises ou espagnoles (*Bulletin de la Société Française de Numismatique, Acta Numismatica...*).

Ce travail long et fastidieux, que nous avons entrepris depuis maintenant deux ans, se voudrait la continuité des travaux entrepris il y a de nombreuses années par Georges Clautres<sup>17</sup>. Afin de parfaire ce corpus, il faudrait que nous y intégrions les trouvailles d'autres archéologues. Pour cela, la contribution de l'ensemble des chercheurs locaux et numismates passionnés est indispensable. Cette petite note pourra peut-être les inciter à nous contac-

---

<sup>17</sup> Deux articles montrent à quel point les travaux de cet archéologue ont été utiles pour l'étude numismatique dans le département, mais de nombreuses autres publications viennent les compléter ou les préciser. Voici ces deux articles : G. Clautres, Essai d'un répertoire numismatique du Roussillon, *Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, LXXVIII, 1963, 25-56. J.-C. Richard, G. Clautres, Les monnaies de Ruscino, *Ruscino, Château-Roussillon (Perpignan, Pyrénées-Orientales)*, 1, *Etat des travaux et recherches en 1975*, Paris, 1980, 107-150.

ter, afin que ces inventaires soient les plus complets possibles.

Jérôme Bénézet  
Jean-Pierre Lentillon

# Bibliothèque

Cette année, la bibliothèque s'est enrichie de plusieurs ouvrages et tirés à part. Beaucoup viennent des échanges, d'autres d'achats. Il y a aussi des dons et certains auteurs locaux n'hésitent pas à déposer des tirés à part chez nous. Bref, on prospère.

Je vous rappelle que la bibliothèque est ouverte du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures. Il n'est pas possible d'emprunter les ouvrages et une photocopieuse est à votre disposition (A4 : 0,10 euros ; A3 : 0,20 euros).

ALCADE G., BUCH M., MATEU J., PALOMO T., SANA M., TERRADAS X. : *La Rodona, un assentament de grups caçadors-recol.lectors en el Pla d'Olot (la Garrotxa)*. publicacions eventuais d'arqueologia de la Garrotxa, 6, 1999. 38 p.

ALMAGRO-CORBEA M., MONEO T. : *Santurios urbanos en el mundo iberico*. Real Academia de la Historia, Madrid, 2000. 217 p.

APELLANIZ J.-M. : *La abstraccion en el arte figurativo del Paleolitico*. Universidad de Deusto, 2001. 231 p.

BLANCHEMANCHE P. : *La plaine de Lattes du XIIIe au XIXe siècle. Dynamisme naturelle et mise en valeur*. Lattara 13, 2000. 178 p.

BRUEL H. : *Etude archéologique sur le château et le village d'Opoul*. Imprimerie de L'Indépendant, Perpignan, 1892. 25 p.

BUXO R., PONS E. (dir) : *Els produces alimentaris d'origen vegetal a l'edat del ferro de l'europa occidental : de la produccio al consum*. Actes del XXII Col.loqui Internacional per a l'Estudi de l'Edat del Ferro. Museu d'Arqueologia de Girona, Serie Monografica 18, 1999. 413 p.

BOSCH I LORET A., CHINCHILLA SANCHEZ J., TARRUS I GALTER J. : *El poblament lacustre neolític de la Draga. Excavacions de 1990 a 1998*. Monografies del CASC, 2, Girona, 2000. 296 p.

CHIPPINDALE C. : *L'Echelle du Paradis. Clarence Bicknell et la Vallée des Merveilles*. Musée des Merveilles, Tende, 1998. 78 p.

CLAUSTRE F., ZAMMIT J., BLAIZE Y. : *la Cauna de Belesta. Une tombe collective il y a 6000 ans*. CNRS/EHESS, Toulouse, 1993. 286 p.

Collectif : *Bourg Saint-Andéol. Les mystères du dieu Mithra*. Les dossiers A.R.S. Vivarais, 1985. np.

collectif : *Le Paléolithique Moyen en Vaucluse. A la rencontre des chasseurs néanderthaliens de Provence nord-occidentale*. Notices d'Archéologie Vauclusienne, n°3, Avignon, 1994. 143 p.

Collectif : *La ceramica communa romana a la costa Laietania (les ciutats romanes de Baetulo i Lluro i l'assentament iberic de Can Balenço)*. LAIETANIA, Museu de Mataro, n°12, 2000. 268 p.

COLLIN G. (dir) : *Le sel d'une terre. Le Languedoc-Roussillon révélé par ses musées*. Association des Conservateurs de Musées du Languedoc-Roussillon, Les Presses du Languedoc, 1998. 190 p.

COULON G. : *Sous l'aile de Mercure. artistes et artisans en Gaule romaine*. Editions du CEDARC, Treignes, 2000. 64 p.

FERNANDEZ GOMEZ F., GUERRERO MISA L. J., VENTURA MARTINEZ J. J., DE LA HOZ GANDARA A., DE LA SIERRA FERNANDEZ J. A., GODOY J. A., SUAREZ LOPEZ A. : *Oppido en la antiguedad. Las excavaciones arqueologicas de 1979 a 1983*. EXCMO. Ayuntamiento de Dos Hermanas. Seville, 1994. 233 p.

GASSEND J.-M., JURNES H., GEORGELIN Y. : *Pytheas*. Les Editions de la Nerthe, 2000. 146 p.

GONZALEZ MARCEN P., MARTIN COLLIGA A., MORA TORCAL R. : *Can Roqueta : un establiment pages prehistoric i medieval (Sabadell, Valles Occidental)*. Excavacions arqueologiques a Catalunya, 16. Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 1999. 447 p.

GONZALEZ-MARCEN P., GRAPPIN S. (dir) : *Recherche, enseignement i patrimoni local : una visio des d'Europa*. Actes del III Seminari d'Arqueologia i Enseñnyament (16-18 novembre 2000). Treballs d'Arqueologia, 6. 2000. 198 p.

GONZALEZ-PRATS A., RUIZ SEGURA E. : *El yacimiento fenicio de la Fonteta (Guardamar del Segura. Alicante. Comunidad Valenciana)*. Real academia de

Cultura Valenciana, Seccion de Prehistoria y Arqueologia, Serie Popular num. 4, Valencia. 2000. 75 p.

GORROTXATEGI ANIETO X. : *Arte paleolitico parietal de Bizkaia*. KOBIE, Diputacion Foral de Bizkaya, 2000. 569 p.

GOUDINEAU C., DE KISCH Y. : *Vaison la Romaine*. Guides Archéologiques de la France, Editions A. Barthelemy. 1999. 127 p.

JONES P. : *Boomerangs. Echos d'Australie*. Editions du CEDARC, Treignes, 2000. 48 p.

JULLY J.-J. : *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne. VIIe-IVe avant notre ère et leur contexte socio-culturel*. Les Belles Lettres, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 46-I, 1982. 914 p.

JULLY J.-J. : *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne. VIIe-IVe avant notre ère et leur contexte socio-culturel*. Les Belles Lettres, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 46-II/1, 1983. 1080 p.

JULLY J.-J. : *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne. VIIe-IVe avant notre ère et leur contexte socio-culturel*. Les Belles Lettres, Centre de Recherches d'Histoire Ancienne, 46-II/2, 1983. Pages 1081 à 1561

MALLET G. : *Les cloîtres démontés de Perpignan et du Roussillon (XIIIe-XIVe s.)*. Perpignan, Archives Histoire, IV, 2001. 391 p.

MARANDET M.-C. (dir) : *L'Homme et l'animal dans les sociétés méditerranéennes*. 4me journée d'études du CRHISM, collection Etudes, Presses Universitaires de Perpignan, 2000. 326 p.

GONZALEZ MILA E. : *La ceràmica baixmedieval decorada en verd i manganès a Catalunya. Un estat de la questio*. Generalitat, Barcelona, 2000. 134 p.

MILLOTES J.-P., VILLES A. (dir) : *Faste des Celtes entre Champagne et Bourgogne aux VIIe-IIIe siècles avant notre ère*. Actes du Colloque de l'A.F.E.A.F. tenu a Troyes en 1995. Mémoire de la Société Archéologique Champenoise n°15, supplément au bulletin n°4, 1999. 560 p.

MORER DE LLORENS J., RIGO JOVELLS A. : *Ferro i ferrers en el mon Iberic. El poblat de Les Guardies (El Vendrell)*. Departement de Cultura, Servei d'Arqueologia. Barcelona, 1999. 63 p.

NIETO X., PUIG A. M. : *Excavacions arqueologiques subaquàtiques a Cala Culip.3. Culip IV : la Terra Sigil.lata decorada de La Graufesenque*. Monografies del CASC 3, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2001. 523 p.

Abbé ROUCHER : *Bas relief mithriaque de Bourg Saint-Andéol (Ardèche)*. Maisonville et Fils et Jourdan, Libraires-Editeurs, Grenoble, 1861. 22 p.

PASCUAL BENITO J.-L. : *Utilitaje oseu, adornos e idolos neoliticos Valencianos*. Servicio de Investigacion Prehistorica, Serie de Trabajos Varios, n°95. 358 p.

PONS I BRUN E. : *Pobles de muntanya, pobles d'aigua al Pirineu Oriental (1100-650 ac)*. Col.leccio Papers de Recerca, 5. Area de Cultura, Ajuntament de Roses, 2000. 188 p.

PONSARD D. : *Paysages de pierres*. Musée des Merveilles, Tende. 1997. 28 p.

RICO C. : *Pyrénées romaines. essai sur un pays de frontière (IIIe siècle av. j.-c. - IVe siècle ap. J.-C.)*. Bibliothèque de la Casa de Velazquez, 14. Madrid, 1997. 418 p.

TOSTI J., BLAIZE Y. : *Une ville, une histoire : Prada (Prades)*. d'Ille et d'Ailleurs n°26, 1992. 71 p.

Guillaume EPPE

## Liste des adhérents de l'A.A.P.-O.

Un jour, une de nos adhérentes a été étonnée de savoir que dans son village, il y avait d'autres adhérents de l'A.A.P.-O. Elle nous a suggéré de faire une liste des adhérents. C'est chose faite. Cette liste ne compte que les personnes ayant adhéré (ou ré-adhéré) en 2000 et 2001.

### A

ABELANET, Louis	RIVESALTES
ABELANET, Jean	RIVESALTES
ADRET, Joël	CLAIRA
ADROGUER, Lydie	BELESTA
AGGERI, Danièle	PERPIGNAN
AKAR, Pierre	PERPIGNAN
ALBAREDA, Dominique	BELESTA
ALESSANDRI, Patrice	TOULOUGES
AMIS DU VIEUX CANET	CANET
ANTOINE, Sabine	NIMES (30)
ARMAND, Ophélie	PEZILLA-LA-RIVIERE
ARQUIER, Bernard	ALÉNYA
ARZALLUS, Eneko	TOULOUSE (31)
ASSOC. FORUM	ST PAUL
AUFFRET, Samuel	LANESTER (56)
AVANTIN, Françoise	SAINT-ESTEVE
AVIEL, Pierrette	ALENYA

### B

BANNIER, Mélanie	LES LILAS (93)
BARBIAUX, Claude	PERPIGNAN
BARRIERE, Violette	PERPIGNAN
BASEI, Marion	LE TOUVET (38)
BASSO, Andrée	LE PERTHUS
BASSOLE, Françoise	PERPIGNAN
BENEZET, Jérôme	66200 THEZA
BERGER, Mathilde	JONZIEUX (42)
BETRIU, Emile	RIVESALTES
BIENFAIT, Gaël	CERET
BLANC, André	PERPIGNAN
BONNET, Marguerite	MONTESQUIEU
BOULARAND, Sarah	VICHY (03)
BOURDANEL, Monique	LATOIR-DE-FRANCE
BREST, Sabine	MONTFORT-SUR-
BOULZANE (11)	
BRIEU, Claire	SAINT-CYPRIEN-
VILLAGE	
BRUN, Fanny	CREUZIER (03)
BRUUN, Hansen	SAINT-CYPRIEN

### C

CAMIADÉ BONS, Martine	PERPIGNAN
CAMPERGUE, Daniel	CANET
CANADELL, Noëlle	ARGELES-SUR-MER

CANAL, Michèle	PERPIGNAN
CANDELA, Christian	CABESTANY
CARDOT, Aurélie	LOOS (59)
CARLOS, Cécile	SAMATAN (32)
CASALS, Bernadette	CASES-DE-PENE
CASANOVAS-SOLIER, Marie-Anne	PEPRIGNAN
	PEZILLA
CASAS, Nicolas	PIA
CASENOVE, Alain	PERPIGNAN
CASSABOIS, Laurence	PERPIGNAN
CASTELLVI, Georges	PERPIGNAN
CATAFAU, Aymat	PERPIGNAN
CEREZO, Céline	PERPIGNAN
CHAIDRON, Monique	MONTLUCON
CHALANCON, Bernard	AMÉLIE LES BAINS
CHAREYRE de BEAUMONT, Brigitte	CÉRET

CHARPENTIER, Thomas	PERPIGNAN
CHAUVAUD, Cloé	TOULOUSE (31)
CHERE, Anne	CERET
CHERVIER, Cécile	VOUGY (42)
CHEVALIER, Yves	PERPIGNAN
CHIARI, Françoise	PERPIGNAN
CLAUSTRE, Françoise	FOURQUES
CLOTES, Christian	PRADES
COHEN, Anne-Lise	BLAGNAC (31)
COMBE, Jean-Christophe	SAINTE MENEHOULD
COMES, Jacques	PERPIGNAN
COMMANDRE, Sophie	PERPIGNAN
COMPS, Mireille	PERPIGNAN
COMPS, Jean-Pierre	PERPIGNAN
CONESA, Marc	OSSEJA
CONFLENT SPÉLÉO	PRADES
CONSTANT, André	SAINT-HIPPOLYTE
COTE OPPER, Marie-José	COLLIOURE
COULOMB, Geneviève	PERPIGNAN
COUPEAU, Carine	PERPIGNAN
CURUTCHET, Jean-Luc	CATLLAR

### D

DACCORD, Jean	TOULOUGES
DALSCHAERT, Hedwige	PERPIGNAN
DARRAS, Guillaume	SAINTE-MARIE
DAYRENS, Olivier	TOULOUSE (31)
DE GELDER, Claude	COLLIOURE
DE ROQUETTE-BUISSON, Marie-Christine	ELNE
	TAUTAVEL
DEBENATH, André	RUEIL MALMAISON
DEBOUIGE, Priscillia	
DEGOBERTIERE, Stéphanie	VITRY-sur-SEINE (94)
	ENTRESSEN (13)
DEGOIX, Vincent	44300 NANTES (44)
DEHIER, Elsa Frédérique	PORT-VENDRES
DEL FURIA, Lucienne	

DELBREIL, Georges	PERPIGNAN	GREZSIK, Huguette	BOMPAS
DELCAMP, Alexandra	CANET	GUEGUEN, Fabienne	PERPIGNAN
DELHOSTE, Jacques	PERPIGNAN	GUGLIELMI, Nicole	PERPIGNAN
DEPRAUW, Maryse	PERPIGNAN	GUIHARD, Pierre-Marie	TERRATS
DEPRES, Nelly			
	MATAFELON GRANGES (01)	<b>H</b>	
DERIN, Mickaël	PERPIGNAN	HADJADJ, Laure	PERPIGNAN
DESCAMPS, Cyr	PERPIGNAN	HORMIERE, Anne	PERPIGNAN
DESSORS, Henriette	PERPIGNAN	HUE, Marina	ESTAGEL
DETERVILLE, Isabelle	ALENYA		
DEVERLY, Daphné	BORDEAUX		
DOMINGUEZ, Cécile		<b>I</b>	
	VILLELONGUE-DE-LA-SALANQUE	IBOS Guilhem	MONDOUZIL (31)
DONES, Serge		IZARD, Véronique	
	VILLELONGUE-DE-LA-SALANQUE		VILLENEUVE-DE-LA-RAHO
DORE, Jeanne	MILLAS	<b>J</b>	
DOUTRES, Bernard	PERPIGNAN	JOFFRE, Jean-Marcel	CASES-DE-PENE
DOZIERE, Alexandra	FONT-ROMEU	JONQUERE D'ORIOLA	
DUBOIS, Henri-Lucien	PERPIGNAN		VILLENEUVE DE LA RAHO
DUBOUX, Patrick		JORDAN, Jean	
	SAINT-LAURENT-DE-CERDANS		VILLEFRANCHE-DE-CONFLENT
DUJOL, Jean	PERPIGNAN	JUSTE, Marie-Thérèse	BAIXAS
DUXANS, Jean			
	SAINT-JEAN LASSEILLE	<b>K</b>	
<b>E</b>		KARBOWSKI, Michel	PERPIGNAN
ENRICH, Yann	PERPIGNAN	KOTARBA, Jérôme	ELNE
EPPE, Jean-Pierre	PERPIGNAN		
EPPE, Guillaume	PERPIGNAN	<b>L</b>	
ESTAQUE, Agnès	BAGES	LABIT, Amélie	
ESTRADE-AMPOULIÉ, Françoise			SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (78)
	ST LAURENT DE LA SALANQUE	LACOMBE, Jean-Pierre	LAROQUE
<b>F</b>		LAFAYE, Amandine	SOREDE
FACEMAZ, Jean-Yves	LE SOLER	LAFFORGUE, Eriq	CALCE
FARGIER, Chloé	LES LILAS (93)	LAFUENTE, Georges	ELNE
FAURA, Ramon	PERPIGNAN	LAGARRIGUE, Laure	PRADES
FAUSSIL, Didier	ALENYA	LANNUZEL, Gilbert	SAINT-ANDRÉ
FERRAND, Anny	PEZLLA-LA-RIVIERE	LEBRAT, Sandrine	PERPIGNAN
FERRER, Jeanne	CANOHES	LEBRAT, Gérard	POLLESTRES
FERRER, Jean	ESPIRA-DE-L'AGLY	LEGOUGE, Pélégie	COULOMMIERS (77)
FOISSIN, Marie-Charlotte	PERPIGNAN	LENTILLON, Jean	
FORMENTI, Simone	RIVESALTES		CORNEILLA-DEL-VERCOL
FORMENTI, Monique	RIVESALTES	LETANG, Claire	LE TOUVET (38)
FOUASSE, Angélique	CATLLAR	LEVEL, Kate	CABESTANY
FOUNS, Frédéric	SOREDE	LLOZE, René	PERPIGNAN
FRANQUET, Denise	PERPIGNAN	LLUIS, Hélène	PERPIGNAN
		LOIRAT, Denis	CERET
<b>G</b>		LORETO, Henri	ARLES-SUR-TECH
GADE, Anne-Marie	SAINT-CYPRIEN	LUJAMBIO AGUIRE, Amaïur	TOULOUSE
GADEL, Jacqueline	PERPIGNAN		
GALIBARDY, Maxime	TOURS (37)	<b>M</b>	
GALLAT, Henri	PERPIGNAN	MACABIES, Denis	PONTEILLA
GARNIER, Jean-Claude	AIX-EN-PROVENCE (13)	MACE, Etienne	PERPIGNAN
GARNIER, Janine	CANET	MACH, Jordi	CANOHES
GELLIS, Frédérique	SAVARTHES (31)	MAILLARD, Sandra	PERPIGNAN
GENDRE, Claude	ILLE-SUR-TET	MAILLET, Fanny	SAINT-NAZAIRE
GENET, Henri	PALAU DEL VIDRE	MALLOL, Paul	BOMPAS
GHIGHI, Piriou	CERET	MANDEL, Jérémie	MONTPELLIER
GIMENEZ, Jacqueline	PERPIGNAN	MAROTO, Julia	GIRONA (Espagne)
GIUSTI-PAYS, Jocelyne	PERPIGNAN	MAROTO, Julia	GIRONA (Espagne)
GOMEZ, Cécile	BELABRE (36)	MARTIN, Robert	PERPIGNAN
GRANIER, Gaëlle	EYZIN-PINET (38)	MARTIN, Karine	MARSEILLE (13)
		MARTIN, Joelle	PERPIGNAN
		MARTZLUFF, Gisèle	ANGOUSTRINE

MARTZLUFF, Michel	PERPIGNAN	PRATS, Emmanuelle	SAINT-LAURENT-DE-
MASO, David	MONTAZELS (11)	CERDANS	
MASSON, Mathieu	PERPIGNAN	PREVOST, Raymond	ESPIRA DE L'AGLY
MATHON, Adrien	PERPIGNAN	PRIÉ, Claude	MAUREILLAS
MATTHIEU-GALLET, Edith	PERPIGNAN	PUIG, Jacques	SAINT-CYPRIEN-PLAGE
MAUFFREY, Tiphaine	NANTES	PUIG, Carole	PERPIGNAN
MAUREAU, Gabriel	PERPIGNAN		
MAYER, Jean-Pierre	ANZEVILLE TOLOSANE	<b>Q</b>	
(31)		QUELAIS, Yann	PERPIGNAN
MAYOL RAYNAL, Miquel	PERPIGNAN		
MAZIERE, André	BAGES	<b>R</b>	
MEISTERSHEIM, Shirley	MEZIERES-SUR-SEINE	RAGARU, Stéphanie	SAINT-FELIU-D'AVALL
(78)		RAIMBAULT, Marcel	MAUREILLAS
MELMOUX, Didier	LE BARCARES	REGEN, Isabelle	MAGALAS (34)
MENARD, Josiane	SAINT-ESTEVE	RESPAUT, Gabriel	SAINT-NAZAIRE
MEZINSKI, Zenon	CROS (30)	REYMOND, Jean-Pierre	ROSNY-SOUS-BOIS (93)
MONTAGNÉ, Hélène		RIBES, Jean-Charles	MONTAURIOL
VILLELONGUE-DE-LA-SALANQUE		RIÉRA, Daniel	PERPIGNAN
MONTAGNE, Michel	PERPIGNAN	RIEU, Bernard	PERPIGNAN
MORA, Benjamin	PERPIGNAN	RIGAILL, Georges	PERPIGNAN
MOTOJIMA, Ritsu	PERPIGNAN	RIGALL, Annie	CAMELAS
MOUCLIER, Annie	PERPIGNAN	RIGAUD, Lucien	PERPIGNAN
MOULAI, Monique	SOREDE	RIGOLE, Virginie	ILLE-SUR-TET
MUT, Gérard	PERPIGNAN	ROIG, Jacques	PERPIGNAN
		ROQUE, Annie	THUIR
<b>N</b>		ROS, Michèle	PERPIGNAN
NADAL, Sabine	PERPIGNAN	ROSAT, Henry	PERPIGNAN
NASSIVET, Françoise	PRADES	ROSTAING, Sylvie	PARIS (75)
NIVELLE, Virginie	PORT-LA-NOUVELLE	ROSTAND, Jean	PERPIGNAN
(11)		ROUPPERT, Vanessa	VALLAURIS (06)
NOEL, Jacqueline	VILLEMOLAQUE	RUFFAT, Claude	PERPIGNAN
NOGUES, Lucien	PERPIGNAN		
NOURRY, Alice	SAINT-CYPRIEN	<b>S</b>	
NOURRY, Raymond	SAINT-CYPRIEN	SABBA, Christelle	SAINT-LAURENT-DE-
		LA-SALANQUE	
<b>O</b>		SABIROU, Madeleine	LE BOULOU
ODET, Claire	MONTPELLIER	SABOT, Hélène	RENNES (35)
OLLE, Josette	PERPIGNAN	SALEFRAN, Marie-Blandine	
OMBRABELLA, Céline	PERPIGNAN	SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (78)	
		SALLES, Claude	
<b>P</b>		Résidence Saint Paul	PERPIGNAN
PAGES, Jacques	CABESTANY	SALVADOR, Laetitia	BAGES
PAILLISSER, Martine	PERPIGNAN	SALVAT, Régine	LATOUR DE FRANCE
PAQUIER, Marie	ISSEL (11)	SANCHEZ, Jean-Marc	BAGES
PARADON, Evelyne	PERPIGNAN	SANCHIZ, Mary	PONTEILLA
PARES, Jeanine	PERPIGNAN	SANSOT, Monique	PORT-VENDRES
PARRY, Andrée	PERPIGNAN	SANYAS, Georges	SALSES
PASSARRIUS, Olivier	PERPIGNAN	SARDA, Olivier	MARSEILLE
PECHERAT, Marie-Claire	PERPIGNAN	SARRAT, Norbert	LE SOLER
PELTRAULT, Lucile	PERPIGNAN	SAUT, Robert	CANET VILLAGE
PERRON, Caroline	MANOSQUE (04)	SAYROU, Rosette	TORREILLES
PEYTAVI, Jean	PRADES	SERRA, Francine	PERPIGNAN
PEZIN, Annie	ELNE	SOLER I SUBIOLS, Joaquim	GIRONA (Espagne)
PHILIPPE, Marie-Claude	CABESTANY	SOUCHE, Claude	PERPIGNAN
PICAUD, Alain	LE SOLER	SOULIER, Virginie	SAINT-GENIS
PIQUEMAL, Ludovic	PERPIGNAN		
PLANCADE SARRET, Hélène	SAINT-CYPRIEN	<b>T</b>	
POIRRIER, Sophie	DOLE	TALABERE, Paul	PERPIGNAN
PONCIN, Louise et Jean	PERPIGNAN	TAURINYA, Alain	BAILLESTAVY
PONSA, Elizabeth	TOULOUGES	TELLIER, Denise	CHANTILLY
PORRA, Olivier	SAVERDUN (09)	TERES, Philippe	VILLENEUVE LES
PORRA, Valérie	BELESTA	AVIGNON (30)	
PORRA, Ginette	PERPIGNAN	TESSON, Serge	ARGELES SUR MER
		THIBAUT, Audrey	JOISY-SUR-SEINE (91)



THIVEND, Annick AUBAGNE (13)  
 THUAL, Morgan TOURS (37)  
 TIBI, Jeanine CABESTANY  
 TOMASSONE, Rémi TOULON  
 TOR, Paul CANOHES  
 TORAL, José MONTECOT  
 TORTOSA, Olivier LYON  
 TOURON, Eric ARLES-SUR-TECH  
 TURA, Jean PERPIGNAN  
 TURQUAY, Laurent VILLENEUVE-DE-LA-  
 RAHO

#### U

UGOLINI-OLIVE, Daniéla VALERGUES (34)

#### V

VAGNY, Sandrine LOOS (59)  
 VAILLANT, Claude THUIR  
 VALLEE, Mathieu SAINT-PIERRE-DES-  
 CORPS  
 VAN HANDENHOVE, Valérie LAROQUE

VAN HANDENHOVE, Florence LAROQUE  
 VAQUER, Jean LEUC (11)  
 VEILLARD, Alain CHAMPIGNY (94)  
 VERDIE, Jacques PERPIGNAN  
 VERGNOLLÉ, Louis PERPIGNAN  
 VIDAL, Bernadette PERPIGNAN  
 VIGNAUD, Alain CARAMANY  
 VILLARET-GAUDRON, Diane PERPIGNAN  
 VIRENQUE, Hélène CLAMART (92)  
 VONDRA, Sylvain LE VIVIER  
 VREZIL, Chantal PERPIGNAN

#### W

WEBB, Georgette  
 SOUTHAMPTON (Angleterre)  
 WICHEREK, Clémentine PARIS (75)  
 WINTER, Audrey CERET  
 WOLTER, Frédérique PERPIGNAN

#### Z

ZAOUR, Nolwenn BECHEREL (35)



**L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, c'est :**

**- Plus de 200 adhérents** (264 pour l'année 2001).

**Un pôle de regroupement :**

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.

**Un pôle d'animation :**

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part).
- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les âges des Métaux (en 1995), et des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000 et Perpignan, église Saint-Jacques en 2000).

**Un pôle de recherche :**

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes.
- Avec l'organisation de colloques : sur les « Voies romaines du Rhône à l'Ebre » (en 1989), sur « les Pyrénées catalanes » et « les Roches ornées et Roches dressées » (2001).

**Et un objectif fondamental,  
obtenir les infrastructures nécessaires :**

- Un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.

# COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 30/11/2001

## **BUREAU**

Président d'honneur	Jean ABELANET
Président	Jean-Pierre COMPS
Vice-présidente	Lucienne DEL-FURIA
Secrétaire	André CONSTANT
Secrétaire-Adjoint	Michel MARTZLUFF
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjointe	Monique FORMENTI

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION**

### **Membres de droit**

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice du Service d'Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

### **Membres élus**

ALESSANDRI Patrice	FORMENTI Monique
AVANTIN Françoise	KOTARBA Jérôme
CASTELLVI Georges	LENTILLON Jean-Pierre
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	MAZIERE Florent
CONSTANT André	NADAL Sabine
DEL'FURIA Lucienne	NOEL Jacqueline
DESCAMPS Cyr	PEZIN Annie
DONAT Richard	PORRA-KUTENI Valérie
DOUTRES Bernard	ROIG Jacques

## Conférences et sorties pour l'année 2002

**19 janvier**

*Evolution des systèmes de fortification de l'an mil à 1500,*  
par Daniel Campergue.

**23 février**

*Un site fortifié du VIe s. de notre ère (le Roc de Pampelune, 34),*  
par Laurent Schneider

**16 mars**

*Navigation et commerce dans l'antiquité : l'exemple de l'Empordà,*  
par Xavier Nieto.

**27 avril**

*Le mythe de l'Atlantide et la réalité géologique du Déroit de Gibraltar,*  
par Jacques Collinat-Girard.

**25 mai**

*Histoire des populations : l'apport de la paléoparasitologie,*  
par Françoise Avantin

**2 juin**

Sortie-repas festif dans les Albères.

**22-23 juin**

Sortie annuelle, lieu à préciser

**19 octobre**

Compte-rendu des recherches 2002 dans les Pyrénées-Orientales.

**16 novembre**

Compte-rendu des recherches 2002 dans les Pyrénées-Orientales (suite).

**14 décembre**

Assemblée générale

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 15 euros et 8 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Association Archéologique des Pyrénées-Orientales  
4, bis avenue Marcelin Albert  
66000 Perpignan  
Tél/Fax : 04 68 54 98 84 - Mel : aapo66@hotmail.com